

# Session moines et moniales

5 Lérins 2016

## Textes

10

1<sup>ère</sup> partie

Textes d'Ælred de Rievaulx

(p. 3-39)

15

2<sup>ème</sup> partie

Textes de Bernard de Clairvaux

(p. 40-88)

# 1<sup>ère</sup> partie

## Textes d'Ælred de Rievaulx

### Sermons Liturgiques

5	Sermon 8. - Pour la fête de saint Benoît	p. 3
	Sermon 17 - Pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul	p. 7
	Sermon 26 - POUR LA FETE DE TOUS LES SAINTS	p. 11
	Sermon 70 - Pour la fête des apôtres Pierre et Paul	p. 23
	Sermon 84 - Pour la Nativité de sainte Marie	p. 34

10

### *Vita Ælredi* (extraits)

	Chapitre 13	p. 35
	Chapitre 29	p. 37
	Chapitre 53	p. 38
15	Chapitre 56	p. 38



	Amitié spirituelle III, 82	p. 39
--	----------------------------	-------

## Sermon 8. Pour la fête de saint Benoît

### *Moïse construisit une Tente de réunion*

5 1. Frères très chers, vous avez souvent entendu dire que saint Moïse, après avoir fait sortir d'Égypte les enfants d'Israël, construisit une Tente de Réunion dans le désert, au moyen des offrandes des fils d'Israël les uns lui offraient de l'or, les autres de l'argent, des pierres précieuses ou d'autres choses encore qu'il n'est pas nécessaire de rappeler maintenant. Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que tout cela arrivait pour servir d'exemple, ainsi que le dit l'Apôtre. 2. Nous étions dans une sorte d'Égypte spirituelle quand nous vivions dans le monde. Or, Égypte signifie ténèbres 10 Les fautes, les péchés et l'obstination intérieure sont d'épaisses ténèbres Jadis, nous nous trouvions dans ces ténèbres ; mieux, nous y avons même pris part et nous sommes ainsi devenus nous-mêmes ténèbres, comme l'atteste l'Apôtre qui dit: *Jadis vous étiez ténèbres*. Toutefois, afin que nous devenions *lumière dans le Seigneur* ~, celui-ci nous a donné un autre Moïse, un législateur, notre Père saint Benoît dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Grâce à son savoir et à son ingéniosité, nous traversons le désert de ce monde pour aller dans la terre de la promesse, non pas 20 celle que désiraient charnellement les fils d'Israël selon la chair mais celle que le prophète espérait en disant *Je crois que je verrai les biens du Seigneur sur la terre des vivants* 7' et à propos de laquelle le Seigneur a dit : *Bienheureux les doux car ils posséderont la terre*.

### *Saint Benoît, auteur d'une Règle et nouveau Moïse*

25 3. Saint Benoît, rempli non seulement de l'esprit de Moïse mais en un certain sens, de l'esprit de tous les justes, comme l'a dit quelqu'un 9, construisit une Tente spirituelle au moyen des offrandes des enfants d'Israël. Dans la Règle, en effet, brille l'or du bienheureux Augustin, l'argent de Jérôme, la pourpre deux fois teinte de Grégoire et, telles des pierres précieuses, les sentences des Pères. Ensemble, ils embellissent cet édifice 30 spirituel.

35 4. Car c'est vous, frères, c'est vous qui êtes la Tente de Dieu, le *Temple de Dieu*, comme dit l'Apôtre *Le temple de Dieu est saint, et ce temple c'est vous* ~ *Temple* parce que le Seigneur régnera en vous pour toujours. Mais, pour le moment, vous n'êtes encore qu'une *tente* parce qu'il chemine en vous, il a faim en vous, il a soif en vous. Cette Tente est encore portée par le ministère des lévites. Mais les uns la portent sur leurs épaules, les autres avec l'aide de bœufs et de chariots.

### *Différentes façons de porter la Tente*

40 5. Ils portent la Tente ceux qui accomplissent avec zèle le précepte de notre Moïse: « Qu'ils supportent très patiemment les infirmités corporelles et spirituelles, qu'ils s'obéissent à l'envi les uns aux autres » Mais les uns la portent sur leurs épaules : ce sont ceux qui, ne comptant sur l'aide d'aucun avantage terrestre, prennent au sérieux ce qui suit dans le même paragraphe: «Qu'ils ne préfèrent absolument rien au Christ » 6.

Les autres portent aussi la Tente, mais non sur leurs épaules ; ils gardent les observances de la Règle mais ils en escomptent quelque chose d'éphémère : des dignités, des charges honorifiques ou autres choses du même genre. Que leur espoir vienne à être frustré et qu'ils se trouvent privés de ce <qu'on pourrait appeler l'aide des chariots, alors ils posent à terre la Tente et s'en vont. Les chariots, en effet, représentent les charges temporelles. **7.** D'autres encore portent la Tente, non sur leurs épaules mais avec l'aide des bœufs, c'est-à-dire des supérieurs. Ils désirent être sans cesse adulés par leurs supérieurs et ils veulent recevoir des marques de faveur tangibles. Dès lors 'il leur arrive d'entendre une parole dure de la part des supérieurs, ils abandonnent complètement la Tente, privés qu'ils sont de ce qu'on pourrait appeler l'aide (des bœufs>, ou bien ils la portent en murmurant. C'est d'eux que l'Apôtre a dit: *Viendra un temps ou' ils ne supporteront plus la saine doctrine mais ils se tourneront vers les fables et> l'oreille leur démangeant, ils se donneront des maîtres en grand nombre ~* Tout comme les adultères attirent à eux la démangeaison du désir passionnel, ces gens attirent celle de l'adulation.

#### *Comment construire la Tente*

**8.** Voilà, mes frères, voilà ce que subit cette Tente aussi longtemps qu'elle est portée dans le désert de ce monde, jusqu'à son entrée dans la terre de la promesse. Alors, la Tente deviendra Temple et le véritable Salomon en fera la dédicace *durant sept jours et encore sept jours*, c'est-à-dire par un double repos, une double perfection, lorsque deux robes seront données à chacun, l'immortalité pour le corps et la béatitude pour l'âme. Mais pour le moment, frères, Si nous sommes des fils spirituels d'Israël, Si nous sommes spirituellement sortis d'Égypte, faisons chacun, faisons tous des offrandes pour la construction de cette Tente et que chacun donne de ce qu'il a en abondance. **9.** *Car chacun a reçu de Dieu son don particulier, l'un celui-ci, l'autre celui-là* Celui-ci peut offrir d'avantage de travail, celui-là davantage de veilles, l'un peut offrir plus de jeûnes, l'autre plus d'oraison ou plus de lecture et de méditation. Puisse donc être érigée une seule Tente à partir des offrandes de tous afin que, selon le précepte de notre législateur, nul ne dise ou ne présume que quelque chose lui appartient, mais que tout soit commun à tous ~ Il ne faut pas comprendre cela seulement à propos des coules et des tuniques, frères, mais bien plus encore à propos des vertus et des dons spirituels.

#### *Mise en commun des dons spirituels*

**10.** Que personne donc ne se glorifie d'une grâce accordée par Dieu comme Si elle lui était particulière, que personne ne jalouse son frère à cause d'une grâce comme Si elle était son bien propre. Mais que chacun regarde ce qui est à lui comme étant à tous ses frères, et qu'il n'hésite pas à considérer comme sien ce qui est à son frère. Certes, le Dieu tout-puissant peut élever à la perfection, en un instant, qui il veut, et distribuer toutes les vertus à chacun. Mais, selon un miséricordieux dessein, il agit envers nous de telle sorte que chacun ait besoin des autres ce que l'on n'a pas en soi-même on le trouve chez autrui. Ainsi l'humilité est préservée, la

charité augmente et l'unité est manifestée. Chaque élément est à tous, et tout est à chacun. Ainsi, on recueille avec profit le fruit des vertus, du moment que l'on garde l'humilité en considérant sa propre faiblesse. **11.** Que nos frères convers ne se plaignent donc pas de psalmodier et de veiller moins que les moines. Que les moines ne se plaignent pas de travailler moins que les convers. Car, je l'affirme en toute vérité, ce que chacun fait est le bien de tous, et ce que tous font est le bien de chacun. De même que les membres d'un unique corps n'ont pas tous la même fonction, ainsi, selon l'Apôtre, à *plusieurs nous ne formons qu'un seul Corps dans le Christ et, chacun pour sa part, nous sommes membres les uns des autres* Que le faible dise donc je suis fort. Car tout comme un autre trouve en lui la patience dans la faiblesse, ainsi lui trouve dans un autre la vigueur de la force.

*Les mouches agonisantes: convoitise et jalousie*

**12.** Veillons donc à ce que des mouches agonisantes ne viennent pas éliminer la suavité de l'huile. La suavité de l'huile, c'est la douceur de la dilection fraternelle. Celle-ci est éliminée par les mouches agonisantes que sont la convoitise, la jalousie, le soupçon. En effet, personne n'aime à la perfection s'il convoite quelque chose selon le monde. Et de la convoitise naît la jalousie: ce que l'on convoite pour soi, on le jalouse chez l'autre; et on a bien souvent tendance à soupçonner du mal chez celui que l'on jalouse.

*Les villes de refuge...*

Mais à présent, comparons ce que l'ancien Moïse a institué avec ce qu'a établi le nôtre, le nouveau Moïse.

**13.** Moïse a institué six villes de refuge pour les enfants d'Israël, trois en dehors de la terre de la promesse et trois sur son territoire, pour que celui qui avait été homicide sans le vouloir s'y réfugie et ait la vie sauve. Il y a un homicide physique et un homicide spirituel, car le péché est la mort de l'âme. Et le pire des homicides est de se tuer soi-même par le vice ou de tuer autrui par le mauvais exemple. Aussi longtemps que les fils d'Israël vécurent en Egypte, ils n'eurent pas de villes de refuge, non parce qu'ils ne tuaient pas mais parce qu'ils le faisaient plus par orgueil que par ignorance. **14.** Nous aussi, quand nous étions dans l'Égypte spirituelle nous péchions, non parce que nous étions faibles mais parce que nous étions orgueilleux et que cela nous plaisait de pécher ; voilà pourquoi, il n'y avait pas de villes de refuge pour nous. Maintenant, bien que nous soyons sortis d'Égypte, Si nous disons que nous n'avons pas de péché nous nous abusons nous-mêmes et la vérité n'est pas en nous. Car tous nous commettons bien des écarts. Mais il y a une différence entre pécher par faiblesse et ignorance ou pécher par orgueil. Aussi longtemps que quelqu'un gît orgueilleusement dans quelque péché, même s'il semble être sorti d'Égypte, une ville de refuge ne lui sera d'aucun secours. Comme le dit l'Apôtre : Si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus de sacrifice pour le péché

### *Exercices corporels et spirituels*

5  
10  
15  
20  
25

**15.** Il me semble que ces six villes peuvent symboliser les six exercices fondamentaux qui ont été institués pour nous. Trois de ces exercices sont corporels : les travaux, les veilles, les jeûnes. Ils s'adressent spécialement à ceux qui sont encore tourmentés par les passions de la chair ; c'est comme s'ils étaient encore hors de la terre de la promesse et il ne leur appartient pas de dire : *Notre vie est dans le ciel*. Trois autres exercices sont spirituels la lecture, l'oraison, la méditation. Ils s'adressent spécialement à ceux qui, ayant terrassé les passions, sont remplis d'attrait pour les vertus dans ces villes (de refuge>, ils goûtent combien le Seigneur est doux, c'est-à-dire qu'ils savourent le fruit de la terre de la promesse. C'est dans ces villes que nous allons nous mettre à l'abri de ceux qui nous poursuivent pour homicide. **16.** Qui sont-ils? Le diable ou la convoitise elle-même. En effet, comme l'a dit l'apôtre Jacques : *Chacun est tenté par sa propre convoitise qui l'attire et le leurre*. Car plus on pêche, plus le désir de pécher augmente. Ecoutez ce que dit l'Apôtre qui redoute fortement cet ennemi : *Je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de mon esprit et m'enchaîne à la loi du péché qui est dans mes membres*. Ecoutez-le se réfugier dans ces villes : *Je meurtris mon corps et je le réduis en esclavage*. Comment ? Comme il le dit très nettement ailleurs *Par les travaux, par les veilles, par les jeûnes*. Écoutez Pierre nous inciter à aller dans ces villes: *Soyez sobres et veillez dans la prière*. **17.** Quant à ce qui est dit dans la Loi, à savoir que l'on aille se réfugier dans n'importe laquelle de ces villes, cela a dû être prescrit de telle manière que l'on puisse accomplir cela à la lettre. Cependant, il faut bien remarquer que personne ne trouve dans tous ces exercices une grâce identique. Dans la tentation, chacun doit donc chercher refuge en celui où il trouvera une grâce plus abondante.

### *Rester dans la ville jusqu'à la mort du grand-prêtre*

30

Réfléchissons maintenant à la prescription qui est faite de ne pas quitter ces villes avant la mort du grand-prêtre. Qui est notre grand-prêtre sinon Jésus

35  
40  
45

**18.** il faut donc se tenir aux travaux, aux jeûnes, aux veilles jusqu'à ce que soient mortifiés nos membres qui sont sur la terre , jusqu'à ce que nous portions en notre chair la mort de Jésus au point de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Je suis cloué à la croix avec le Christ* ~ Et ceci: *Je porte en ma chair les marques de souffrance du Seigneur Jésus*. Mais il y a aussi une mortification de l'esprit comme il y en a une pour la chair. C'est pourquoi il est écrit: *Chantez au Seigneur sur la cithare, sur la cithare* ~ c'est-à-dire sur une double cithare. Ainsi donc, il faut également se tenir aux exercices spirituels afin que l'esprit meure aux pensées perverses, comme la chair meurt aux passions mauvaises. **19.** Si nous sommes devenus un même être avec Jésus par une mort semblable à la sienne, nous serons également associés à sa résurrection pour marcher dans une vie nouvelle. Et quand le Christ apparaîtra, lui qui est notre vie, nous paraîtrons nous aussi avec lui dans la gloire. Par les mérites et les prières de notre bienheureux Père Benoît, que notre Seigneur daigne nous l'accorder...

## SERMON 17 - Pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul

Voici un sermon qui est bien dans la manière d'Ælred, déconcertante pour nos esprits habitués à une autre logique: c'est un sermon pour la fête des deux ""colonnes de l'Eglise"", et Ælred parle des différents genres de moines !

Une antienne du commun des apôtres sert de fil conducteur: "Soyez forts dans la guerre et combattez contre l'antique serpent. Et recevez le royaume éternel". Le terrain de combat, c'est le monastère où ""cloîtres"", moines chargés d'une obéissance et supérieurs ont à défendre tel ou tel aspect de la discipline régulière.

*\*La vie humaine est un combat\**

\*1\* Lorsque les riches de ce monde font la guerre, ils ont l'habitude d'encourager leurs soldats à bien combattre: ils le font non seulement par des paroles mais aussi par des promesses. En effet, quand ils les voient agir sans trop de bon sens et de prudence, ils leur montrent la puissance de leurs ennemis; et quand ils les voient baisser les bras devant l'immensité de la tâche, ils les encouragent par des promesses. Ainsi fait notre Seigneur. Il sait que notre ennemi est fort et rusé. Il nous exhorte donc à être vaillants, en disant: "Soyez forts dans la guerre et combattez contre l'antique serpent" . Et comme il voit qu'il y a un très grand effort à fournir en cette guerre, il nous promet une grande récompense en disant: "Et recevez le royaume éternel". (1) . Grande est cette guerre, puissant est cet ennemi, mais grande est la récompense. "Soyez donc forts dans la guerre". \*2\* C'est une guerre importante, une grande guerre. Que personne ne se croie en sécurité, car aussi longtemps que l'on vit, si tant est que l'on vit bien, c'est la guerre. C'est pourquoi saint Job a dit: "C'est un combat que la vie de l'homme sur la terre" (1). Ici-bas, celui qui ne fait pas partie de la milice spirituelle ne doit pas être appelé un être humain mais une bête. Car s'il ne lutte pas contre les plaisirs et les désirs de la chair mais qu'il y consent, il ne vit vraiment pas comme un être humain mais comme une bête. Sachez bien, frères, que depuis le jour où vous êtes venus ici et où vous vous êtes mis à servir le Christ, vous êtes entrés dans le terrain de combat. C'est pourquoi Salomon a dit: "Mon fils, si tu entres au service de Dieu, sois fort et prépare ton âme à l'épreuve" (2). Voilà ce qu'est le combat. "Soyez donc forts dans la guerre".

*\*Les combats de saint Pierre et de saint Paul\**

\*3\* Les saints dont nous célébrons aujourd'hui la fête ont affronté un double combat, intérieur et extérieur. Nous n'en affrontons qu'un seul, le combat intérieur. Saint Pierre en effet, comme vous le savez, n'eut pas seulement à affronter le combat spirituel contre "le lion qui rôde cherchant qui dévorer" (1), mais il a mené aussi le combat extérieur contre Simon le Magicien, contre le cruel Néron, contre les supplices et les persécutions des méchants. De même pour Paul qui dit à propos du

combat extérieur: "Au-dehors des combats, au-dedans des craintes" (2). Et aussi: "Si j'ai combattu contre les bêtes à Ephèse..."(3) A propos du combat intérieur, il dit: "Je vois une autre loi dans mes membres qui lutte contre la loi de ma raison et m'enchaîne à la loi du péché" (4). Mais ils avaient bien écouté la voix de leur chef qui avait dit: "Soyez forts dans la guerre". C'est pourquoi ils ont bien combattu, bien vaincu, et ils ont aujourd'hui reçu la récompense de leur victoire.

*\*Le terrain de combat des moines\**

\*4\* Vous aussi frères, "soyez forts dans la guerre". N'abandonnez pas le terrain de combat. Car il est ici le terrain de combat. Tenez-vous dans la citadelle qui est la vôtre, dans la maison qui est la vôtre; que chacun tienne bien son poste pour le défendre. Il y a en effet divers postes dans cette citadelle, et à chacun a été assigné un poste bien précis, pour qu'il en assure la garde. Que personne donc, pour la partie qui lui revient, ne laisse entrer l'ennemi. Les ""cloîtres"" ont tel poste, les moines chargés d'une obédience tel autre, les supérieurs encore un autre. Que chacun assure bien la garde de son poste. Qu'il veille autant qu'il peut à ce que l'ennemi n'entre pas.

*\*Les ""cloîtres""\**

\*5\* Le poste que les ""cloîtres"" doivent défendre et protéger contre les ennemis, c'est l'observance régulière. Il leur revient de veiller à ce que l'ennemi ne puisse pas trouver quelque brèche dans cette observance régulière, par où il pourrait entrer. Ils doivent être attentifs à ce qu'aucune paresse ne se glisse dans le travail, de peur que l'ennemi n'entre par là et ne mette en pièces l'important rempart qui nous protège de nos ennemis les plus terribles: l'acédie et la tristesse. \*6\* Ils doivent soigneusement prendre garde à ce qu'aucun soulagement superflu ne vienne faire voler en éclats notre abstinence, et que trop de somnolence ne réduise à rien les veilles. Ce sont là deux excellentes tours qui nous mettent à l'abri des traits enflammés des passions; elles doivent donc être bien gardées pour éviter que l'ennemi n'y trouve quelque brèche. Ces moines doivent également veiller soigneusement au silence: s'il vient à être entamé et émoussé, l'ennemi entrera aussitôt par les querelles, les rivalités et les disputes.

*\*Les moines chargés d'une obédience\**

\*7\* Le poste des moines chargés d'une obédience, c'est la charité, la miséricorde, le soin des hôtes et des pauvres, et autres choses du même genre. Il est donc nécessaire qu'ils gardent leur poste et qu'ils interdisent à l'ennemi d'entrer par la dureté ou par l'avarice. Qu'ils pourvoient "à ce qui est bien, non seulement devant Dieu mais encore aux yeux de tous les hommes" (1), "afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié" (2).



*\*Les supérieurs\**

5 \*8\* Le poste des supérieurs enfin, c'est le jugement et la discipline. Ils doivent garder ce poste de telle sorte que le jugement se fasse sans dureté et que la discipline ne soit pas relâchée. Qu'ils veillent sur toutes choses de manière à ce que l'ennemi ne trouve dans la communauté ni une brèche de murmure, par suite d'une disposition (1) qui ne serait pas très judicieuse, ni une brèche de liberté mal comprise, par suite de leur propre relâchement. Puisqu'en tout cela, on rencontre la guerre, le Seigneur conseille à tous : "Soyez forts dans la guerre".

10 *\*Les combats des ""cloîtres""\**

15 \*9\* Car les ""cloîtres"" sont d'ordinaire attaqués par le vice de curiosité et de plaisir sensuel. Se voyant dégagés des affaires extérieures, certains ont en effet l'habitude de se mêler indiscretement de ce que font (les frères) engagés dans les choses du dehors. Ils portent un jugement sur tout ce qu'ils font et disent, ils en viennent à mépriser ceux-là mêmes qu'ils devraient honorer davantage, et ils se surestiment eux-mêmes. \*10\* Alors ils machinent dans leur cœur, donnent libre cours à leur imagination et disent: ""Ah ! si j'étais abbé, prieur, cellérier ou portier, je ne m'embarrasserais pas des réalités de cette terre, je ferais ceci et cela."" Et ils gaspillent presque tout leur temps à des pensées de ce genre. De là naissent les jalousies contre les supérieurs, de là les détractations. Et s'ils voient ou supposent que les supérieurs ont fait un faux pas, ils le clament bien haut là où ils osent le faire(1). Ils encourent sans aucun doute la malédiction que Noé prononça à l'égard de son fils qui s'était moqué de lui (2). Ce vice s'attaque habituellement surtout à ceux qui estiment valoir quelque chose.

20 \*11\* Il en est d'autres qui, étant eux-mêmes relâchés, ne s'occupent guère des autres. Mais, puisqu'ils sont dégagés des soucis extérieurs, ils se livrent à l'oisiveté et à la nonchalance. À défaut de pouvoir le faire de corps, ils vagabondent en esprit parmi les convoitises de ce monde (1) et les plaisirs de la chair. Ils n'ont cure que d'une chose: persévérer dans le monastère (2), de corps seulement. C'est d'eux que le prophète dit: "Les ennemis l'ont vue et se sont moqués de son sabbat" (3). Le sabbat, vous le savez, c'est le repos (4). Mais les ennemis se moquent du repos de ces moines qui, selon les apparences, paraissent se reposer et qui, au-dedans, n'arrêtent pas de traiter les affaires du monde et de manigancer des choses honteuses. \*12\* C'est ici qu'il faut réfléchir à la modalité des pensées. Que quelqu'un en effet vienne à éprouver en lui ces pensées, s'il est "fort dans la guerre" et s'il lutte contre "l'antique serpent" qui insinue en lui de telles pensées, il n'y perd rien; bien au contraire, il s'acquiert ainsi la couronne (1) ! Car ce n'est pas dans la suggestion mais dans le consentement que réside le péché. Mais puisque les pensées de ce genre font violence et tourmentent beaucoup ceux qui les subissent, il est indispensable d'écouter le Seigneur nous dire : "Soyez forts dans la guerre" (2).

*\*Les combats des moines chargés d'une obéissance\**

5                   \*13\* Il y a ensuite les moines chargés d'une obéissance, comme les cellériers, les portiers, les hôteliers: ils sont d'habitude attaqués par la cupidité, l'avarice, la tristesse. La plupart d'entre eux, en effet, se montrent timorés à l'excès ou avarés par nature quand ils voient diminuer tant soit peu ce qu'ils ont dans les mains, ou bien ils convoitent plus qu'il ne faut ce qu'ils n'ont pas, ou bien ils gardent avidement ce qu'ils ont, ou bien ils le distribuent mais non sans tristesse. Face à toutes ces tentations, il faut qu'ils soient "forts", qu'ils combattent avec fermeté. Face à la cupidité, puissent-ils recevoir une foi solide, face à l'avarice la libéralité, face à la tristesse la bonne humeur. Qu'ils accueillent les commandements et les promesses de Dieu comme autant de flèches contre l'ennemi, "l'antique serpent", qui leur suggère cela. \*14\* Qu'ils opposent à la crainte et à la cupidité ce que le Seigneur a dit : "Ne vous préoccupez pas en disant: qu'allons-nous manger, qu'allons-nous boire, de quoi allons-nous nous vêtir" (1). Il faut ici faire remarquer ce que le Seigneur nous a promis. Assurément, il s'agit de ce dont nous avons besoin, ce qui nous est nécessaire, c'est-à-dire la nourriture et le vêtement. Vous voyez bien que le Seigneur ne nous a pas promis le superflu. Soyons donc en paix: aussi longtemps que nous chercherons non le superflu mais le nécessaire, Dieu nous l'accordera. Et si parfois il retire ce qui est nécessaire pour le corps, il le fait certainement en vue d'une plus grande utilité pour l'âme. Face à la tristesse aussi, que les moines écoutent l'Apôtre: "Non avec tristesse ni par contrainte, car Dieu aime celui qui donne avec bonne humeur" (2). Par conséquent, qu'ils soient eux aussi "forts dans la guerre". Qu'ils combattent contre les tentations. Autant qu'ils le peuvent, qu'ils pourvoient honnêtement aux nécessités et qu'ils abandonnent toute inquiétude.

*\*Combats des supérieurs\**

30                   \*15\* Les supérieurs, qui occupent un poste plus élevé, doivent surtout se défier de deux tentations: l'orgueil et la vanité. L'orgueil, c'est de se croire meilleurs parce qu'ils sont placés plus haut. La vanité, c'est de se plaire dans la charge de supérieur et de s'en glorifier. Par conséquent, qu'ils soient eux aussi "forts dans la guerre" et qu'ils combattent "contre l'antique serpent". A l'orgueil, qu'ils opposent la parole de l'Ecriture qui dit: "Plus tu es élevé, plus il faut t'humilier en tout" (1). Et aussi: "Ils t'ont établi comme chef ? Sois comme l'un d'entre eux" (2). Face à la vanité qui fait que l'on prend plaisir à être supérieur, qu'ils réfléchissent à ce qui est écrit: " Un jugement implacable s'exercera sur ceux qui sont à la tête". Et: "Les puissants seront puissamment tourmentés". (3)

*\*Combattre contre l'antique serpent\**

45                   \*16\* Quel que soit son poste, son rang, sa dignité, nul d'entre ceux qui servent Dieu n'est à l'abri des attaques de "l'antique serpent". Ecoutons donc tous: "Soyez forts dans la guerre et combattez contre l'antique serpent" (1). Comme je l'ai dit au début, quand les chefs de ce

monde voient leurs soldats agir sans trop de prudence, ils leur font voir la force et la ruse des ennemis. Ici, on nous dit deux choses à propos de notre ennemi: qu'il est "antique" et que c'est un "serpent".

5 \*17\* En précisant qu'il est "antique", on nous montre qu'il a l'expérience de tels combats; c'est ce qui le rend tellement rusé. Il nous faut donc prendre garde à nous-mêmes avec circonspection et vigilance. Il n'a pas d'autre préoccupation que de tromper les hommes dans le domaine de la nourriture, du vêtement ou du sommeil. Il s'est exercé à cela depuis le commencement du monde jusqu'au temps présent. Il a beaucoup appris en ce métier, frères; nous devons donc être vigilants.

*\*Habilité du serpent\**

15 \*18\* Comme vous le savez, le serpent est également très habile à se faufiler; là où il peut d'abord passer la tête, il entre aisément tout entier. Tel est notre ennemi: là où il peut d'abord passer la tête, c'est-à-dire faire en sorte qu'une pensée funeste soit accueillie, il introduit facilement tout le corps, c'est-à-dire l'acte du péché. Nous devons donc examiner sans cesse tous les mouvements de notre cœur en sorte que ce serpent ne puisse y insinuer rien d'impur ou de contraire à la raison. Car, notre Seigneur le dit, c'est dans le cœur que se trouve la racine et comme la tête de tous nos actes. "C'est du cœur", dit-il, "que proviennent les pensées mauvaises: débauches, adultères, diffamations" (1). \*19\* Nous devons examiner à quoi nous sommes appelés. Nous devons voir que si les gens de ce monde nous font don de leurs terres et de leurs biens, c'est afin d'être protégés et réconciliés avec Dieu grâce à nos prières. C'est pourquoi il faut que, par la pureté de notre vie et la pratique des œuvres bonnes, nous soyons meilleurs (1) que ceux qui ont une telle confiance en nous, de peur que l'on ne dise de nous: "Rougis de honte, Sidon, car ainsi parle la mer" (2). C'est ce qui arrive certainement lorsque ceux que l'on appelle les religieux deviennent pires que les gens du monde. Alors, en comparaison de la "mer" --c'est-à-dire du monde-- "Sidon" --c'est-à-dire la vie religieuse-- "rougit de honte".

*\*Récompense promise\**

35 \*20\* Mais c'est une chose fort pénible de lutter chaque jour, ou plutôt sans relâche, contre la chair et les pensées, et contre les esprits du mal (1). Il est donc indispensable que nous regardions sans cesse vers la récompense qui nous est promise. C'est pourquoi, après nous avoir exhortés à la "guerre", après avoir fait allusion à la ruse et à la malice de notre ennemi, (le Seigneur) nous reconforte aussitôt en parlant de la récompense: "Et recevez le royaume éternel" (2). Nous devons comprendre le royaume de Dieu de deux façons: en cette vie et dans la vie future. \*21\* De fait, dès cette vie, il n'y a pas de doute que nous puissions, que nous devions même, posséder en nous le royaume de Dieu. L'Apôtre dit en effet: "Le royaume de Dieu ne consiste pas en nourriture et en boisson, mais il est justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint" (1). Si nous persévérons dans cette "guerre", si nous ne consentons pas aux vices,

alors, dès cette vie, nous aurons en nous le royaume de Dieu: "la justice, la paix et la joie"; "la justice" qui vient des vertus, "la paix " qui vient de l'accord entre la chair et l'esprit quand ils s'accordent ensemble pour le bien, "la joie" qui vient du témoignage d'une bonne conscience (2). \*22\*  
5 Ce royaume est suivi du royaume ineffable "que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendu et qui n'est pas monté au cœur de l'homme " (1). C'est pourquoi le Seigneur dira au jour du jugement: "Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui a été préparé pour vous dès la fondation du monde" (2).

10 Que notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous l'a promis, daigne nous y conduire, lui qui vit et règne avec le Père et l'Esprit-Saint pour les siècles des siècles. AMEN

## SERMON 26 - POUR LA FETE DE TOUS LES SAINTS

5 *Il est notamment question des anges dans ce sermon qui commente le verset du Cantique (1,4): "Je suis noire et pourtant belle, comme les tentes de Qédar, comme les pavillons de Salomon". Pour tenir fermes au milieu des tribulations de la vie présente, écoutons la promesse du Christ: Les justes seront "comme les anges de Dieu dans le ciel" (Mt 22,30 - parag.7 et 39).*

10 *La vie monastique prépare à cela par la solidarité qui doit régner parmi ses membres afin que ""ce qui est à chacun puisse être à tous et ce qui est à tous être à chacun"" (parag.45 et 47), selon une formule chère à notre auteur.*

15 *Celui-ci livre également quelques confidences sur sa charge abbatiale, en parlant des formes de ""persécution"" qu'il endure, à la suite des martyrs (par.18 et 19): le départ d'un frère lui est "intolérable", mais il vit cela, brûlé par le feu de la charité, en union avec le Christ souffrant. Par amour pour nous, celui-ci a porté la "ressemblance d'une chair de péché" mais cette noirceur nous a acquis la bénédiction octroyée à Jacob (par. 28 et 37).*

### 20 *Faire mémoire du Christ\**

25 \*1.\* Béni soit notre Empereur, qui ne cesse pas de visiter sa pauvre famille. Parfois, frères très chers, il nous visite par l'un ou l'autre de ses serviteurs, parfois par l'intermédiaire de plusieurs, parfois par sa très chère mère et parfois, ce qui est encore mieux, par lui-même(1). Que sont en effet les fêtes des saints, célébrées si souvent par nous, sinon comme des visites(2) par lesquelles le Seigneur nous visite et nous reconforte ? \*2.\* Comme nous avons intérêt à nous souvenir sans cesse des bienfaits qu'il nous a témoignés par sa présence corporelle, et comme il savait que notre mémoire est corrompue par l'oubli, notre intelligence par l'erreur et notre attachement d'amour par la convoitise, il a eu la bonté de veiller à ce que ses bienfaits ne nous soient pas seulement rappelés par la lecture des Ecritures mais qu'ils nous soient également rendus présents(1) par certaines actions spirituelles. Voilà pourquoi, lorsqu'il a transmis à ses disciples le sacrement de son Corps et de son Sang, il leur a dit: "Faites cela en mémoire de moi(2)". \*3.\* C'est pour cette raison, frères, que les fêtes ont été instituées dans l'Eglise; ainsi, chaque fois que nous rendons présentes sa naissance, ou bien sa passion, ou bien sa résurrection ou bien encore son ascension, nous gardons toujours fraîches en notre mémoire l'admirable bonté, la merveilleuse douceur, l'étonnante charité qu'il nous a témoignées en tout cela. Notre foi doit également retirer un grand profit de ces réalités, quand nous entendons de nos oreilles et que nous avons quasiment sous les yeux ce que le Christ a souffert pour nous, ce qu'il nous accorde durant cette vie et ce qu'il nous promet après celle-ci. Il a souffert

la mort pour nous, il nous accorde la rémission des péchés durant la vie présente, il nous promet le bonheur éternel après cette vie(1).

*Etre réconforté parmi les épreuves de cette vie\**

5 \*4.\* Cette libération, cette espérance, cette béatitude qui sont  
nôtres, frères très chers, nous devons les ramener à notre mémoire quand  
nous célébrons une fête qui le concerne. Mais pourquoi célébrons-nous les  
fêtes de ses fidèles sinon pour considérer plus attentivement leur gloire,  
celle que la miséricorde de Dieu leur a conférée, et pour que, grâce à cette  
10 considération, nous en venions à désirer et à aimer plus ardemment cette  
même gloire ? Du fait également que nous entendons parler de leur vie, de  
leurs souffrances et des peines qu'ils ont dû endurer pour parvenir à une  
telle gloire, nous devons en concevoir un grand réconfort et une grande  
15 espérance: plus nous nous voyons nous-mêmes aux prises avec les peines  
et les angoisses de cette vie, plus sûrement nous pouvons espérer accéder  
à cette gloire et à cette félicité en lesquelles ils nous ont précédés. \*5.\*  
Bien-aimés, que personne ne vous abuse(1), ne vous laissez égarer ni par  
de (vains) raisonnements ni par quelque flatterie de l'ennemi. Oui, frères,  
elle est bien vraie cette parole de l'Écriture: "C'est par beaucoup  
20 d'épreuves qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu(2)". Mes frères,  
même s'il se trouvait un ange pour vous dire autre chose, qu'il soit  
anathème(3). Nous célébrons souvent des fêtes d'apôtres, souvent aussi  
des fêtes de martyrs, parfois des fêtes de confesseurs, parfois des fêtes de  
vierges. Quel est celui d'entre eux tous qui n'est pas passé par les  
souffrances et les tribulations de cette vie ? \*6.\* Voici qu'aujourd'hui  
25 notre Roi lui-même, notre Empereur en personne nous visite avec toute  
son armée. Regardons attentivement, autant que nous le pouvons, toutes  
ses troupes: voyons comme elles sont belles, comme elles sont bien  
rangées. Désirons certes leur compagnie, mais, avant tout, n'allons pas  
esquiver leur labour ! Rude est le combat, c'est vrai, mais la couronne doit  
30 nous réjouir. Dans ce combat, nous ne manquons pas de secours. Les anges  
et les archanges sont autour de nous, eux dont l'Apôtre dit: "Est-ce que  
tous ne sont pas des esprits chargés d'un ministère, envoyés en service  
pour ceux qui doivent hériter du salut(1)"?

*La gloire en proportion des tribulations\**

35 \*7.\* Voyons en première ligne notre Empereur lui-même, écoutons  
comment il exhorte ses soldats: "Dans ce monde, dit-il, vous rencontrerez  
la tribulation(1)". Frères, la Vérité ne peut mentir. Ecoutez donc ce qu'Elle  
promet. Il y a deux mondes, le monde présent et le monde futur. Notre  
Seigneur nous a prévenus de notre situation en l'un et l'autre. "Dans ce  
40 monde, dit-il, vous rencontrerez la tribulation". Et il a dit également ce que  
les siens deviendraient dans l'autre monde: "Les justes resplendiront  
comme le soleil dans le royaume de mon Père(2)". Et encore: "Ils seront  
comme les anges de Dieu dans le ciel(3)". \*8.\* Il avait peut-être fait  
beaucoup de mal le riche dont l'Évangile dit qu'il était torturé en enfer et  
45 qu'il voyait Lazare dans le sein d'Abraham(1), tandis que le pauvre Lazare  
avait peut-être beaucoup de bonnes oeuvres à son actif; et pourtant

Abraham ne mentionna pas d'autre raison à la condamnation du riche que celle d'avoir reçu des biens durant sa vie, ni d'autre raison au salut de Lazare que celle d'avoir pareillement reçu des maux durant sa vie. Il dit en effet ceci: "Souviens-toi, mon enfant, que tu as reçu des biens durant ta vie et Lazare pareillement des maux(2)". \*9.\* C'est pourquoi, frères, que chacun tienne ceci pour certain: autant il se voit dans les tribulations de cette vie à cause du Christ, autant sa gloire grandit en l'autre vie. Et plus il se voit dans les biens et les plaisirs durant cette vie, plus il a à craindre que sa gloire ne diminue en l'autre vie. C'est la raison pour laquelle, frères, nous devons avoir ces deux choses en mémoire: quels nous devons être en ce monde et quels nous devons être dans le ciel avec le Seigneur. Et nous devons penser sans cesse à ces deux vies.

**\*Désolation...consolation\***

\*10.\* A cette vie-ci appartient le labeur, à cette vie-là le repos; à celle-ci appartient la tentation, à celle-là la sécurité; à cette vie-ci la pauvreté, à celle-là les richesses; à celle-ci l'affliction, à celle-là la consolation; à celle-ci la faim et la soif, à celle-là le rassasiement. C'est ce que le Seigneur dit dans l'Évangile, mes frères: "Heureux vous les pauvres car le royaume de Dieu est à vous. Heureux vous qui pleurez maintenant car vous rirez. Heureux vous qui avez faim maintenant car vous serez rassasiés(1)". Et encore: "Malheur à vous les riches qui avez votre consolation(2)". Et aussi: "Malheur à vous qui riez maintenant car vous pleurerez et vous vous lamenterez(3)". \*11.\* Mais remarquez maintenant ce que j'ai dit, à savoir qu'il faut avoir deux choses en mémoire: ce que nous devons être ici-bas et ce que nous serons là-bas. Car si nous ne prêtons attention qu'à ce qui concerne la vie présente, nous ne pourrions pas la supporter. Qui peut en effet, sans risquer de tomber dans le murmure et le désespoir, être toujours, sans aucune consolation, parmi les tribulations, les misères et les tentations ? Et qui, frères, qui en cette vie, à moins d'être entièrement dépourvu de sensibilité, n'éprouve pas ces misères ? C'est à cause d'elles que tous recherchent quelque consolation. \*12.\* Les gens du monde, en effet, et ceux qui aiment le monde cherchent leur consolation dans les richesses et les honneurs, dans de nombreux divertissements, dans les désirs de la chair et les jouissances. Ces gens-là sont malheureux quand ils sont attristés, mais ils le sont bien davantage quand ils sont consolés de cette manière. Quant à vous, "race élue, sacerdoce royal, nation sainte, peuple que Dieu s'est acquis(1)", vous ne devez éprouver ni la tristesse qu'ils ressentent ni la consolation dont ils jouissent.

**\*Noirceur et beauté\***

\*13.\* Considérez toute la famille de notre Empereur, celle qu'il vous montre aujourd'hui, et voyez la tristesse que ses membres ont éprouvée et la joie qu'ils ont reçue. C'est cette famille du Christ, l'épouse du Christ, qui dit dans le Cantique des Cantiques: "Je suis noire et pourtant belle(1)". Voilà, frères, la double réalité dont nous parlons. La noirceur appartient à cette vie; la beauté appartient à la vie en laquelle nous serons,

par la grâce de Dieu, après la vie présente. \*14.\* Tout ce que les saints ont reçu en cette vie fut noir, mais avec cette noirceur ils ont reçu une grande beauté. Elles étaient bien comme une noirceur les épreuves, les angoisses, les tentations qu'ils ont supportées dans le monde et dont l'Apôtre dit: "Ils sont allés çà et là, sous des peaux de moutons et des toisons de chèvres, dénués, opprimés, maltraités, eux dont le monde n'était pas digne(1)". Ils avaient également une certaine beauté par leur foi, leur chasteté, leur pureté, leur charité. \*15.\* Regardons d'abord les deux chefs de notre armée. Ecoutons ce que l'un d'eux a dit au sujet des saints: "Considérez votre appel, frères; il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de gens bien nés. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages, ce qu'il y a de faible dans le monde, ce que l'on méprise et ce qui n'est rien...(1)" Et il dit encore: "Nous sommes devenus comme l'ordure du monde, l'universel rebut(2)". Telle est la noirceur dont nous parlons. Mais où était leur beauté ? Ecoutez: "Telle est notre gloire: c'est le témoignage de notre conscience(3)". Leur beauté était à l'intérieur, non pas à l'extérieur.

*\*Les martyrs et les autres saints\**

\*16.\* Que dire des saints martyrs ? N'est-ce pas la noirceur qui apparaissait en eux quand on les jetait en prison, quand on les menait chargés de chaînes devant les tribunaux, quand on les lapidait, quand on les fouettait, quand on leur infligeait toutes sortes d'affronts et de tourments ? Leur cri se trouve dans le psaume: "Pitié pour nous, Seigneur, pitié pour nous, trop de mépris nous rassasie; notre âme est par trop rassasiée des sarcasmes des satisfaits, du mépris des orgueilleux(1)". Mais toute cette noirceur qui se trouvait au-dehors, loin de diminuer la beauté qui était au-dedans, ne faisait que l'accroître. \*17.\* Que dire des autres saints qui n'ont pas été exposés à de telles persécutions, comme les confesseurs, les nombreuses vierges consacrées, les saints moines et ermites ? N'ont-ils pas été marqués de cette noirceur ? Mais c'est de tous, sans distinction, que l'Apôtre a dit: "Tous ceux qui veulent vivre dans le Christ avec piété souffriront persécution(1)" ! Celui-là vit avec piété qui peut dire en toute vérité: "Qui est faible que je ne sois faible, qui vient à tomber qu'un feu ne me brûle ?(2)" C'est une bien grande "persécution", frères, nous en faisons souvent l'expérience nous qui connaissons les faiblesses, les tourments et les fardeaux de beaucoup.

*\*Souffrances d'un père abbé\**

\*18.\* C'est une bien grande "persécution" que de prendre souci de tous, de se faire du tourment pour tous, de s'attrister quand quelqu'un est triste, de craindre quand quelqu'un est tenté. C'est une "persécution" également, et combien lourde à porter, celle qui nous arrive parfois, quand l'un de ceux que nous nourrissons, sur qui nous veillons et que nous aimons comme notre propre chair est vaincu par le diable et va jusqu'à s'éloigner de nous, ou bien vit d'une manière si pervers et si dépravée que nous sommes contraints de le chasser du milieu de nous. \*19.\* Frères, si vous-mêmes avez de la douleur et une grande tristesse quand de



telles choses arrivent, alors que vous n'êtes que des frères, quelle tristesse pensez-vous que nous ayons, nous qui sommes tout à la fois des frères, des pères et des gardiens, nous qui avons pris sur nous de rendre compte pour eux(1) ? Oui, frères, vous devez avoir grande compassion de nous et nous procurer de la joie par votre bonne conduite, car nous avons tant d'autres sujets de tristesse. Heureux toutefois celui qui subit cette noirceur(2) pour le Christ.

\*Diverses sortes de noirceur\*

\*20.\* Cette noirceur ne le rend pas vilain mais beau. Car elle ne provient pas de la flamme de la convoitise mais du feu de la charité. Une telle âme peut dire: "C'est le soleil qui a changé ma couleur(1)". C'est "le soleil", c'est-à-dire la charité, qui luit et qui brûle(2) dans son cœur; dès lors, plus il aime, plus fréquemment il se tourmente et s'attriste pour ceux qu'il aime. Il y a encore une autre sorte de noirceur, que vous avez souvent expérimentée; c'est celle qu'aucun saint n'a jamais pu éviter. Cette noirceur, frères, c'est la tentation, qu'elle vienne de l'ennemi, de la chair ou de ce monde. \*21.\* Paul lui-même connut aussi cette noirceur. Il l'atteste en disant : "Il m'a été donné une écharde dans la chair, un ange de Satan chargé de me souffleter(1)". Quant à la tentation de la chair, il dit: "Je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de mon esprit et me tient enchaîné à la loi du péché(2)". Toute l'assemblée des saints de Dieu a fait l'expérience de cette noirceur et peut donc dire: "Je suis noire et pourtant belle(3)". Toute âme sainte peut également dire cela, aussi longtemps qu'elle vit en cette chair. Quel saint en effet a jamais été à l'abri de la tentation, alors que Job dit : "La vie de l'homme sur terre est une tentation(4)". "Je suis noire et pourtant belle", chacune de nos âmes ne peut-elle pas dire cela ?

*Je suis noire et pourtant belle*

\*22.\* "Je suis noire et pourtant belle". Elle est incontestablement belle l'âme qui garde intacte la splendeur de la chasteté, et cependant elle est noire parce que la fièvre du plaisir mauvais s'attaque à elle. Elle est belle l'âme qui méprise le monde(1), mais elle est encore noire parce qu'elle se tourne souvent vers le monde, dans son cœur, et elle pense à lui. Elle est belle l'âme qui aime Dieu autant qu'elle le peut, mais elle est encore noire parce qu'elle ressent fréquemment en elle l'amour des choses charnelles. Elle est belle l'âme qui fait par charité, autant qu'elle le peut, ce qu'elle sait être utile aux autres, mais elle est encore noire parce qu'elle ressent souvent en elle la colère, l'impatience et les autres sentiments qui s'attaquent à la charité. Elle est belle, enfin, l'âme qui ne consent à aucun vice, mais elle est encore noire parce qu'elle ressent toujours ces vices. \*23.\* Et pourquoi s'étonner, frères, de ce que les saints soient passés par cette noirceur, quand le Seigneur lui-même a voulu vivre en ce monde avec une certaine noirceur ? Lui-même, frères, Lui-même en personne, a pu dire: "Je suis noire et pourtant belle". Voilà pourquoi son épouse, c'est-à-dire toute l'assemblée des saints ou bien chaque âme sainte, n'éprouve aucune honte à avouer: "Je suis noire et pourtant belle". Mais écoutez de

quelle manière: "Comme les tentes de Qédar, comme les pavillons de Salomon(1)".

*\*...Comme Qédar et Salomon\**

5 \*24.\* C'est bien ce que j'ai dit: notre Seigneur lui-même a voulu  
faire voir en lui une certaine noirceur, mais sous cette noirceur il avait une  
grande beauté. Voulez-vous entendre parler de l'une et l'autre, de la  
noirceur et de la beauté ? A propos de sa noirceur, Isaïe dit: "Nous l'avons  
vu, il n'avait pas d'apparence et nous l'avons désiré; il était abject, rebut de  
10 l'humanité(1)". A propos de sa beauté, David dit: "C'est le plus beau des  
enfants des hommes(2)". Mais il a également supporté les tentations,  
comme le dit l'Apôtre: "Il a été tenté en tout, de la même manière que  
nous, à l'exclusion du péché(3)". \*25.\* C'est pourquoi tous ses saints  
suivent ses traces et son exemple(1) en sorte que chaque âme sainte peut  
15 dire: "Je suis noire et pourtant belle, filles de Jérusalem, comme les tentes  
de Qédar, comme les pavillons de Salomon". Qui donc est ce "Qédar", et  
qui est ce "Salomon"? Je pense que c'est notre Seigneur Jésus; en un  
certain sens il est "Qédar", et en un autre sens il est "Salomon". Qédar  
signifie ténèbres, Salomon signifie pacifique(2).

*\*Notre Seigneur Jésus-Christ...\**

20 \*26.\* Pour voir de quelle manière ces deux noms s'appliquent à  
notre Seigneur Jésus-Christ, prêtons attention à ce qu'il dit lui-même dans  
l'évangile: "Je suis venu en ce monde pour un jugement, pour que voient  
ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent  
aveugles(1)". Beaucoup ont été aveuglés par sa présence, et beaucoup ont  
25 été illuminés. Car, comme le dit Siméon, "il a été établi pour la chute et le  
relèvement d'un grand nombre en Israël(2)". Pour ceux qui refusaient de  
croire en lui et qui ont été aveuglés par leur perversité en sa présence, il  
était Qédar. \*27.\* Ne le prenaient-ils pas pour Qédar ceux qui disaient:  
"N'est-ce pas lui le fils du charpentier(1)"? Ils le voyaient pauvre, ne  
30 recherchant pas la gloire du monde mais la fuyant plutôt, ils le voyaient  
ayant faim et soif. C'est la raison pour laquelle ils le méprisaient et  
pensaient qu'il était Qédar, c'est-à-dire ténébreux, privé de la lumière de la  
divinité, un homme comparable à tous les autres. Mais d'où tenaient-ils  
cela ? D'où vient qu'ils se sont scandalisés à son sujet ? C'était  
35 certainement à cause de sa "tente". Ils la dédaignaient, ils considéraient  
comme sans valeur et ténébreuse sa "tente", c'est-à-dire sa chair en  
laquelle la divinité habitait comme en une "tente".

*\*... a pris la ressemblance d'une chair de péché...\**

40 \*28.\* Dans cette "tente", notre Seigneur était "noir": il supportait  
la faim, la soif, les humiliations; en dernier lieu, ils crachèrent sur lui, ils le  
souffletèrent, le flagellèrent et le crucifièrent ainsi. Mais toute cette  
noirceur était dans la "tente", c'est-à-dire dans la chair, elle était à  
l'extérieur, non pas à l'intérieur. A l'intérieur, il était "le plus beau des  
enfants des hommes(1)"; à l'intérieur, il était "celui que les anges désirent  
45 contempler(2)". C'est pourquoi, frères, toute cette noirceur était

davantage la nôtre que la sienne. Nous portons, nous, une chair de péché; lui, il n'a pas porté une chair de péché mais "la ressemblance d'une chair de péché(3)". \*29.\* Qu'on se souvienne de Jacob: afin d'acquérir la bénédiction, il cacha au-dedans sa véritable identité (1), et prit au-dehors la ressemblance d'un autre. Vous avez souvent entendu cette histoire, frères, vous savez comment Rebecca recouvrit son fils de peaux de chèvre, à la ressemblance d'Esäü couvert de poils(2). Que symbolise Esäü couvert de poils, sinon les fils de ceux qui furent chassés du paradis avec des tuniques en peaux de bête(3)? Tous les fils d'Adam sont couverts de poils et noirs, à cause des péchés et des iniquités. Le Fils de Dieu n'avait pas ces poils. \*30.\* Comment en effet le péché aurait-il (habité) en Celui qui, un avec le Père, est Dieu parfait et tout-puissant? En la divinité qui est la sienne il n'avait de ressemblance avec aucun péché, aucune corruption. Frères, s'il n'avait pas assumé la ressemblance de notre peau, la ressemblance de nos poils, jamais nous n'aurions pu être libérés de nos poils. Voilà pourquoi il a daigné revêtir "la ressemblance d'une chair de péché", en laquelle il manifestait au-dehors la faiblesse et une certaine noirceur, tandis qu'au-dedans il conservait son admirable et ineffable beauté.

20 *\*...et il nous a acquis la bénédiction\**

\*31.\* Maintenant, imaginez(1) que vous voyez Jacob recouvert de peaux de chèvres. Ne pourrait-il pas dire en toute vérité: ""Je suis noir et pourtant beau""? Sans doute était-il noir à cause des tentes de Qédar, à cause de la peau noire des chèvres, mais il était beau au-dedans du fait de sa véritable identité. Ainsi en est-il du véritable Jacob, notre Seigneur Jésus-Christ: il était noir en raison de "la ressemblance d'une chair de péché", et il était beau parce qu'il n'avait aucun péché. \*32.\* Bien plus, grâce à cette noirceur, il nous a acquis la bénédiction: non certes pour lui-même puisqu'il n'en avait pas besoin, mais pour nous à qui cette bénédiction était nécessaire dès lors que nous étions maudits. Car il ne fait pas de doute qu'au travers de la bénédiction accordée par Isaac à son fils, c'est nous qui, en définitive, étions symboliquement visés comme les authentiques bénéficiaires de celle-ci. Ecoutez en effet ce qu'il a dit: "Voici que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ fertile que le Seigneur a béni. Que Dieu te donne, grâce à la rosée du ciel et à la fécondité de la terre, une abondance de froment, de vin et d'huile(1)".

35 *\*Le champ fertile: l'assemblée des saints\**

\*33.\* C'est ce champ, frères, qu'aujourd'hui nous devons surtout considérer. Ce champ est fertile, rempli de suavité, de douceur, de beauté. Comme vous venez de le chanter en effet, parmi ses fleurs il ne manque ni les roses ni les lys(1). Voici les fruits très savoureux des apôtres, voici les roses des martyrs, voici les lys des vierges, voici chacun des saints comme des arbres chargés de fruits dans le champ du Seigneur. Plaise à Dieu, frères, que nous aussi nous soyons de ce "champ fertile que le Seigneur a béni"! A ce champ, le Seigneur accorde, "grâce à la rosée du ciel et à la fécondité de la terre, une abondance de froment, de vin et d'huile". \*34.\*

5 “La rosée du ciel”, c’est la grâce spirituelle que ce champ reçoit habituellement dans les sentiments de componction, les méditations, les psaumes, les lectures. La “fécondité de la terre”, qu’est-ce ? Notre terre, c’est notre chair. Heureux qui peut recueillir la fécondité de cette terre. Cette fécondité, frères, ce sont les œuvres bonnes que nous ne pouvons effectivement accomplir que par le moyen de notre corps. Ceux qui savent bien cultiver cette terre, avec sagesse et discernement, ceux-là expérimentent que les veilles, les travaux et les jeûnes sont (porteurs d’une) merveilleuse fécondité. \*35.\* Grâce à ces deux réalités que sont 10 “la rosée du ciel et la fécondité de la terre”, c’est-à-dire, pour le dire en clair, grâce aux exercices corporels et spirituels, ce champ, c’est-à-dire toute l’assemblée des saints, tire “une abondance de froment, de vin et d’huile”: le “froment” de la sagesse, le “vin” de la contemplation, “l’huile” de la charité.

15 *\*Saint Paul\**

Ainsi en est-il de Paul, excellent arbre de ce champ; il travaillait de ses mains nuit et jour: cela correspond à la “fécondité de la terre”; il priait sans relâche: cela correspond à “la rosée du ciel”; et il a obtenu par là ce “froment”, ce “vin” et cette “huile”. \*36.\* En effet, il parlait de sagesse 20 parmi les parfaits(1), c’est-à-dire qu’il distribuait de son “froment” à chacun. Dans la contemplation, il a été ravi jusqu’au troisième ciel(2) et il a été enivré du “vin” qui réjouit d’ordinaire le cœur de l’homme(3). C’est pourquoi il a dit: “Si nous sommes hors de sens c’est pour Dieu, si nous sommes raisonnables c’est pour vous(4)”. Lui, qui se disait raisonnable 25 quand il se mettait au niveau des faibles, a certainement voulu signifier une certaine ivresse spirituelle quand il a dit avoir été hors de sens pour Dieu seul. Quant à la charité, il n’est pas nécessaire d’en donner la preuve chez Paul.

*\*Notre Seigneur: Qédar et Salomon\**

30 \*37.\* Vous voyez, frères, quelle bénédiction le Seigneur a obtenue pour ce champ fertile, assurément rempli de toutes les vertus, rempli de toute perfection. Ce n’est pas étonnant: tous les saints (qui existent) depuis la fondation du monde sont dans ce champ, et chacun y a sa place, sa beauté propre, sa vertu particulière. Il vous a obtenu cette bénédiction, 35 frères, du fait qu’il est devenu noir, du fait que notre Jacob s’est revêtu de peaux de chèvres(1). Ces peaux, ce sont les “tentes de Qédar”, c’est-à-dire sa chair, c’est-à-dire son humanité. A son exemple, tous les saints ont voulu être noirs en cette vie afin de pouvoir être par la suite beaux comme “les pavillons de Salomon(2)”. \*38.\* Que sont ces “pavillons de Salomon”? Ce 40 sont des tentes de peaux qui servaient de sanctuaire à l’ancien peuple juif, dans lequel se trouvaient l’arche dont vous avez souvent entendu parler, l’autel à encens et les autres choses du même genre. Le bienheureux apôtre Paul nous explique clairement ce que cela symbolise: “Ce n’est pas dans un sanctuaire fait de main d’homme, dans une image de 45 l’authentique, que Jésus est entré, mais dans le ciel lui-même(1)”. Les

“pavillons de Salomon”, ce sont donc les cieux. Ils sont beaux ces pavillons car, en eux, le Seigneur n’est plus Qédar mais Salomon.

*\*Beauté des cieux, beauté des anges\**

5                   \*39.\* Dans ces pavillons, il montre sa beauté, sa suavité et sa  
lumière; il se montre à tous, non plus ténébreux mais pacifique, parce que  
lui-même est la paix(1) et la tranquillité des anges. Ces derniers sont les  
cieux en lesquels Dieu habite. Vous voyez maintenant quelle est cette  
beauté dont se glorifie la sainte Eglise, c’est-à-dire l’assemblée des saints.  
10                   La beauté des “pavillons de Salomon”, c’est la beauté des cieux, la beauté  
des anges. C’est cette beauté que notre Seigneur a promise en disant: “Ils  
seront comme les anges de Dieu(2)”. \*40.\* Heureux qui peut dire ici: “Je  
suis noire et pourtant belle, comme les tentes de Qédar, comme les  
pavillons de Salomon”. En cette vie, frères très chers, ces deux choses  
15                   doivent aller de pair: la noirceur de la "tente" et la beauté des "pavillons".  
Mais cette beauté ne peut se trouver que dans l’âme durant cette vie; par  
contre, après le jour du jugement, elle se trouvera et dans l’âme et dans le  
corps. Frères, où trouverons-nous en cette vie le reflet de ce que sont les  
anges, où trouver la beauté de ceux qui sont dans la félicité éternelle avec  
le Seigneur ? \*41.\* Où trouver ceux qui, par l'ardeur de leur amour pour  
20                   Dieu, imitent le chœur des anges appelés Séraphins en raison de l'immense  
amour qu'ils ont pour Dieu(1) ? Où trouver les imitateurs de ceux qui, en  
raison de leur connaissance exceptionnelle, sont appelés Chérubins, ce qui  
veut dire plénitude de connaissance(2) ? Il serait trop long d'évoquer ici les  
neuf chœurs angéliques, mais où trouverons-nous ceux qui imitent la  
25                   chasteté, la pureté, l’unité et la charité que possèdent les anges ?

*\*Un seul cœur, une seul âme...\**

30                   \*42.\* Heureuse l’âme qui peut se glorifier et dire en toute vérité:  
“Je suis belle comme les pavillons de Salomon”. Voyez pourtant, frères, ce  
qui doit être pour vous une source de grande consolation et de profonde  
joie. Pour ma part, j’estime en effet qu’il n’y a ici-bas qu’une seule âme qui  
puisse dire en toute vérité l’une et l’autre choses: “Je suis noire comme les  
tentes de Qédar, je suis belle comme les pavillons de Salomon”. Voyez en  
premier lieu quelle est cette âme. \*43.\* Chacun de vous, avant de venir  
ici, n’avait qu’une âme et elle n’était que la sienne. Vous vous êtes  
35                   convertis à Dieu, et voilà que le Saint-Esprit, ce feu du ciel que notre  
Seigneur a envoyé sur terre en désirant qu’il brûle(1), a enflammé vos  
cœurs, il a enflammé vos âmes; et, de tous vos cœurs et de toutes vos  
âmes, il a fait un seul cœur et une seule âme(2). Voilà l’âme qui peut dire  
en toute vérité: “Je suis noire comme les tentes de Qédar, belle comme les  
40                   pavillons de Salomon”. \*44.\* Elle a une certaine noirceur “comme les  
tentes de Qédar”, car elle imite les souffrances du Christ dans les travaux,  
les veilles, les jeûnes, la mortification de la chair. Elle a aussi une certaine  
noirceur qui lui vient de sa propre “tente”, en raison des tentations qu’elle  
endure et à cause des convoitises de la chair qui n’ont pas encore  
45                   complètement disparu; et pourtant elle est “belle comme les pavillons de  
Salomon”. Quelle est en effet la vertu que les anges possèdent et que cette

âme n'aurait pas, quand bien même elle ne possède aucune vertu aussi parfaitement qu'eux ?

*\*...A l'imitation des anges\**

5                   \*45.\* Les anges possèdent assurément la chasteté puisque c'est elle qui règne en leur sainte communauté. Les anges possèdent la charité puisque, à n'en pas douter, on peut la trouver à la perfection en leur sainte assemblée. Ils possèdent la parfaite humilité en vertu de laquelle ils s'humilient sous la main de Dieu(1). Ils possèdent l'obéissance en vertu de laquelle ils accomplissent les commandements de Dieu et nous apportent ses messages. Et il y a entre eux une telle unité, une telle concorde que, malgré le fait que certains soient inférieurs et d'autres supérieurs, il n'en reste pas moins que, grâce à cette unité et à cette concorde, ce qui est à chacun est à tous et ce qui est à tous est à chacun. Toutes ces vertus se trouvent en notre assemblée même si, à cause des "tentes de Qédar", ce n'est pas avec la même perfection.

*\*Faible ou fort, faire tout son possible\**

20                   \*46.\* Aussi bien, frères, ceux qui se trouveraient faibles et fragiles, incapables d'en faire autant que les autres, n'ont pas à s'attrister et à désespérer; pourvu seulement que chacun veille à ne pas se soustraire sciemment, par paresse ou par négligence, à quoi que ce soit de ce qu'il peut faire. Il aurait alors à craindre ce que dit le prophète: "Maudit soit l'homme qui accomplit négligemment l'œuvre du Seigneur(1)". Car celui qui, consciemment et sans raison valable, se dérobe à ce qu'il pourrait faire, commet une fraude puisque son courage et sa force ne lui appartiennent pas seulement en propre, mais bien à toute la communauté.

25                   \*47.\* Par contre, ceux qui peuvent faire davantage n'ont pas à s'élever au-dessus des autres puisque la grâce qu'ils ont reçue, ils l'ont reçue non pour eux-mêmes seulement, mais également pour ceux qui peuvent moins. Si donc une véritable unité et une authentique charité règnent entre vous, il est hors de doute que ce que chacun fera appartiendra à tous, et que ce que tous feront appartiendra à chacun; l'âme de chacun d'entre vous pourra alors dire: "Je suis belle comme les pavillons de Salomon". Celui-là seul ne pourra le dire qui se met à l'écart de cette assemblée, ou bien s'en sépare par la discorde, la jalousie ou quelque péché grave.

30                   \*48.\* Nous pourrions encore parler longuement de cette noirceur et de cette beauté. Mais l'heure est déjà avancée et nous devons, non seulement comme maintenant mais aussi d'une autre manière, louer le Seigneur et proclamer qu'il est admirable en ses saints(1).

40                   Que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même daigne nous conduire jusqu'à leur assemblée, lui qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit pour les siècles des siècles. AMEN

# Sermon 70 - Pour la fête des apôtres Pierre et Paul

5 L'épisode de la guérison du boiteux (Ac 3,1-8), lu à la vigile de la  
fête, sert de canevas à ce sermon qui ne parle guère des deux « colonnes de  
l'Église ». Le symbolisme de la neuvième heure est longuement développé,  
spécialement par rapport à la mort du Christ qui a rouvert le paradis  
(paragraphe 20-21). Celui-ci est le troisième temple qui, avec l'assemblée  
de l'Église et la demeure de chaque âme, forme l'unique sanctuaire de Dieu  
10 (paragraphe 14). C'est vers lui que montent Pierre et Jean, la foi et la  
dilection, en étant sollicités par un impotent de naissance.

15 Retenons le beau passage où l'auteur explique comment il est  
devenu boiteux et où il avoue être « porté » par ses frères (paragraphe 23-  
26), ainsi que les paragraphes 39-40 qui précisent ce que sont les  
« boiteux » et quelle est l'attitude à adopter à leur égard. Plusieurs  
« montées » à trois niveaux sont également présentées, qui donnent à  
l'ensemble du texte une allure dynamique, par-delà l'apparente lourdeur du  
commentaire biblique.

\* \* \*

## 20 Jour de fête solennelle

20 **1.** La vénérable passion des bienheureux apôtres Pierre et Paul fait  
pour nous de ce jour une solennité, frères très chers ; la plus précieuse des  
morts<sup>1</sup> les a aujourd'hui fait passer à la vie éternelle et a fourni au monde  
entier matière à se réjouir grandement. Parmi les chrétiens, en effet, quel  
est celui qui n'accueillerait avec une immense allégresse la fête de ceux par  
25 qui sont préparées pour eux de nombreuses joies dans les célestes  
demeures (cf. Jn 14,2), dans l'enchantement des réjouissances éternelles ?  
Pour nous, ce jour est donc festif, mais il l'est bien plus encore pour eux :  
aujourd'hui, par le glorieux sacrifice de leur sang, ils sont entrés dans le  
plus sublime des temples ; dès à présent, ils ont été agréés comme un très  
30 agréable holocauste sur l'autel divin, ou bien sous l'autel (cf. Ap 6,9) si vous  
préférez. **2.** Aujourd'hui donc, Pierre et Paul montèrent *au temple à la  
neuvième heure de la prière*. Qu'ai-je dit ? J'aurais dû dire *Pierre et Jean*.  
C'est en effet ce qui est écrit dans le passage des Actes des Apôtres que  
nous avons lu hier : *Pierre et Jean montaient au temple à la neuvième  
35 heure de la prière* (Ac 3,1). Pourtant, cette erreur n'est peut-être pas  
tellement répréhensible. Si vous le voulez bien, examinons si le sens ne  
serait pas éventuellement le même, bien que les mots soient différents.

## Pierre et Jean ...

40 **3.** Qu'est-ce que Pierre ? Qu'est-ce que Jean ? En Pierre, nous avons  
le fondement de la foi ; en Jean, le modèle de la dilection. *Tu es Pierre, est-  
il dit, et sur cette pierre j'édifierai mon Église* (Mt 16,18). Sur quelle pierre ?

---

<sup>1</sup> Cf. Ps 115,15 ; cf. répons pour le commun des apôtres.

Celle de la foi que Pierre a confessée : *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant* (Mt 16,16). Quant à Jean, en signe de sa merveilleuse dilection, il reposa sur la poitrine de Jésus (Jn 13,25) ; le tréfonds de la divine douceur, non seulement il y adhéra par la foi mais il en fit l'expérience, non seulement il en eut l'intuition mais il y puisa et il goûta combien Jésus est doux (cf. 1 P 2,3). **4.** C'est à bon droit que Pierre marche sur la mer, bravant les flots mais redoutant d'être englouti (cf. Mt 14,29-30). De fait, sur les flots de cette grande mer aux vastes bras (cf. Ps 103,25), nous cheminons assurément dans la foi et non en présence de la réalité<sup>2</sup> (2 Co 5,7). Et notre adversaire, tel un lion rugissant, rôde cherchant qui dévorer ; nous lui résistons en étant fermes dans la foi (1 P 5,8-9). Par la foi nous foulons au pied les richesses du monde, par la foi nous bravons les persécutions du monde, par la foi nous méprisons les honneurs du monde, par la foi nous résistons aux tentations qui viennent du monde. Mais, en tout cela, qui se sent vraiment en sécurité ? Qui ne redoute rien ? Qui ne tremble pas ? Qui, en se heurtant aux flots menaçants de ce monde, ne s'écrie avec Pierre : *Seigneur, sauve-moi* (Mt 14,30). Quant au doux élan d'amour<sup>3</sup> pour Dieu, avide de l'abondance<sup>4</sup> du Christ et inclinant la tête vers la poitrine de sa charité, il s'occupe des délices de la sagesse tandis que toute préoccupation a été mise de côté et tout souci mis en veilleuse, et il exhale une belle parole (cf. Ps 44,2) en disant : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui* (Ct 2,16).

... Foi et dilection...

**5.** C'est donc bien qu'il soit dit à Pierre : *Suis-moi* (Jn 21,19). Où cela ? *Quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; quand tu seras devenu vieux, un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas* (Jn 21,18). C'est ainsi que la foi suit le Christ, tandis que la dilection le trouve. La foi est en marche, la dilection en repos. La foi est sur la croix, la dilection sur la poitrine. La foi est en Pierre, la dilection en Jean. C'est pourquoi, est-il dit, *je veux que lui – il s'agit de Jean – demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne* (Jn 21,22). De fait, la foi se change en mise en présence de la réalité (cf. 2 Co 5,7), le labeur en repos. **6.** La foi aura beau ne pas demeurer jusqu'au bout, la prophétie aura beau disparaître et les langues cesser, la dilection ne passera pas (1 Co 13,8). C'est pourquoi, *je veux qu'elle<sup>5</sup> demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne* (Jn 21,22). Quoi donc ? Lorsque (le Christ) sera venu, (la dilection) ne demeurera-t-elle plus ? Si, mais *je veux qu'elle demeure ainsi. Ainsi*, dit-il. Comment *ainsi* ? Cela veut dire : en état de progrès. En effet, lorsque (le Christ) sera venu, celle qui maintenant progresse sera menée à sa perfection. Il convenait donc que Pierre, sur la croix, ait les pieds dirigés

<sup>2</sup> Toute cette expression traduit le mot *species* qui revient plusieurs fois dans ce sermon.

<sup>3</sup> Personnifié en saint Jean.

<sup>4</sup> Littéralement : les mamelles.

<sup>5</sup> À travers la figure du disciple bien-aimé, Ælred voit une personnification de la dilection dont parle saint Paul aux Corinthiens.



vers le ciel<sup>6</sup> tandis que Jean n'a pu être retenu dans un tombeau<sup>7</sup> ; de fait, la foi tend vers Dieu par les travaux et les combats de cette vie, tandis que la dilection, élevée de terre, situe son point d'attraction dans la suavité céleste.

5 *En Pierre et Paul*

7. Il n'est donc pas hors de propos que nous ayons dit : Pierre et Paul *montaient au temple*. Car, en l'un et l'autre, *Pierre et Jean*, à savoir la foi et l'amour, *montaient au temple à la neuvième heure de la prière* (Ac 3,1). Beau compagnonnage, certes, noble chemin, heure adéquate. *Pierre et Jean*, non pas Pierre sans Jean, ni Jean sans Pierre. Effectivement, *sans les œuvres la foi est morte* (Jc 2,26) ; d'autre part, *sans la foi* (Hé 11,6), la dilection relève soit de la bassesse morale soit de la vaine gloriole. L'une et l'autre<sup>8</sup> sont en Paul, l'une et l'autre en Pierre. Que l'amour se soit trouvé en Pierre avec la foi, celui-là même en est témoin qui a demandé : *Pierre, m'aimes-tu ?* Et pour manifester la perfection de cet amour qui consiste en une triple vertu, il répéta cette question *à trois reprises* (Jn 21,17). Et que l'on retrouve ces mêmes (vertus) chez Paul, il n'est permis à aucun chrétien de l'ignorer.

#### *Trois sortes de temple*

8. C'est ainsi qu'en Pierre et Paul, *Pierre et Jean montaient au temple* (Ac 3,1). Dans quel *temple* ? L'Église universelle qui chemine en ce monde est assurément un temple de Dieu. Toute âme qui adhère à Dieu par la foi et la dilection est elle aussi un temple de Dieu. Et la bienheureuse assemblée des anges, qui règne au ciel, est également un temple du Seigneur. 9. *Voici la demeure de Dieu avec les hommes* (Ap 21,3), est-il dit. C'est l'Église en laquelle les saints cheminent comme dans une demeure<sup>9</sup> ; elle est le temple où l'unique Dieu est adoré, où il est vénéré, où des sacrifices lui sont offerts. Vous avez également ceci chez l'Apôtre : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu ?* Et encore : *Le temple de Dieu est saint, et ce temple c'est vous* (1 Co 3,16-17). Car l'âme sainte est un temple du Seigneur en lequel est offert *le sacrifice que Dieu ne méprise pas : un cœur contrit et humilié* (Ps 50,19) ; en lequel sont même offerts *de gras holocaustes avec la fumée des béliers* (Ps 65,15). Vous savez bien, frères, ce qui se fait habituellement dans ce temple du Seigneur qu'est votre cœur, quel sacrifice suave et parfumé s'élève à partir de lui vers l'autel sublime : une prière toute pure, alimentée par la générosité<sup>10</sup> du don de soi et le feu de la dilection. 10. Enfin, le temple céleste, c'est celui que contemple le prophète : *Saint est ton temple, admirable d'équité* (Ps 64,5-6). En quoi est-il *admirable* ? Est-ce à cause de l'or, de l'argent ou des pierres de grand prix ? Ou bien *le temple* est-il rendu *admirable* par un

<sup>6</sup> La tradition rapporte que saint Pierre a été crucifié la tête en bas, cf. *Actes de Pierre* XXXVIII, Textes apocryphes, trad. F. Amiot, éd. Fayard, 1952, p. 222. Voir *sermon* 18,25.

<sup>7</sup> Cf. Paschase Radbert, *De Assumptione Sanctae Mariae Virginis* 2,10.

<sup>8</sup> Foi et amour de dilection.

<sup>9</sup> Voir *sermon* 64,6.

<sup>10</sup> Littéralement : la graisse.

pavement de marbre, des murs tapissés de pourpre, ou des autels étincelants d'or et de pierres précieuses<sup>11</sup> ? *Saint est ton temple, et admirable.* En quoi ? *Admirable d'équité*, assurément. Ô équité ! Où est l'équité ? Qu'est-ce que l'équité ? Là où il n'y a rien d'injuste, rien de retors, rien de tordu, rien de perverti, là est l'équité. Cette équité ne réside que dans la charité et l'unité. Ô demeure lumineuse, *j'ai aimé ta beauté et le lieu du séjour de la gloire* (Ps 25,8) du Seigneur ton Dieu.

### **Montée vers les divers temples**

**11.** Voyez, mes frères : il n'appartient pas à n'importe quelle âme de monter vers ce temple. Assurément, la montée vers le premier temple est accessible à tous, bons et mauvais, élus et réprouvés ; celle vers le deuxième n'est accessible qu'aux gens de bien ; celle vers ce dernier temple est réservée aux parfaits. Vers le premier temple, on s'élève par la foi et les sacrements. Car on ne peut appeler catholique que celui qui a la foi et qui reçoit les sacrements de la foi. Au deuxième temple, c'est-à-dire à la sanctification de l'homme intérieur, l'âme qui progresse accède par un triple échelon : le mépris du monde, le mépris du péché, le mépris de soi. De fait, l'âme tachée par l'amour du monde, souillée par l'infection du péché ou repliée sur elle-même par l'amour exclusif de soi ne peut être ni un temple de Dieu ni un sanctuaire de l'Esprit Saint. **12.** Quant au céleste et divin Saint des Saints, où ne pourront pénétrer que les parfaits, l'entrée bienheureuse en sera ouverte à ceux qui s'élèvent par trois degrés. Oui, l'âme sainte qui dit adieu à toutes les choses visibles et qui franchit les portes de la Jérusalem céleste (cf. Hé 12,22) d'abord par l'élan du désir, puis par la contemplation et enfin par la mise en présence de la réalité<sup>12</sup>, cette âme-là mérite d'avoir accès au temple même où est entré *pour nous Jésus le grand prêtre* (Hé 6,20), et où il est *toujours vivant pour intercéder en notre faveur* (Hé 7,25). On touche ce temple par l'élan du désir, on l'aperçoit par la contemplation, on le possède par la mise en présence de la réalité. **13.** Il était certes monté au premier degré le prophète qui disait : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de ta maison* (Ps 25,8). Ce à quoi il avait d'abord ajouté foi, il le touchait désormais par la dilection. Il aspirait aussi au deuxième degré lorsqu'il disait : *J'ai demandé une chose au Seigneur, je la recherche : c'est de visiter son temple* (Ps 26,4). *De visiter*, dit-il. De fait, en cette vie la contemplation de ce temple ne peut être continue ; il n'est pas en notre possession mais il est visité, pour que l'âme s'en nourrisse parfois, sans pourtant en être rassasiée, et pour qu'elle s'habitue tout autant à avoir faim qu'à manger, jusqu'à ce que, après la contemplation, elle soit transférée en présence de la réalité et dise avec le prophète : *De même que nous avons entendu, ainsi également nous avons vu dans la cité du Seigneur des vertus* (Ps 47,9).

<sup>11</sup> Cf. *Miroir de la charité* II,70.

<sup>12</sup> Voir note au paragraphe 4.

### ***Un seul et même temple***

5 14. Il me semble que Moïse, en parlant de la construction de la demeure, a décrit non pas tellement trois temples différents que les trois parties d'un même temple. De fait, le vestibule de cette demeure, qui donnait à tout le peuple libre accès au temple, était la figure de l'Église qui est ouverte à tous les chrétiens, les bons comme les mauvais. Quant au sanctuaire où seuls les prêtres entraient, il indique la perfection de ceux qui, s'avançant à partir des choses extérieures vers les réalités intérieures, ne cessent d'offrir à Dieu sur l'autel de leur cœur des offrandes spirituelles. 10 Enfin, le Saint des Saints, où *seul le grand prêtre* pouvait entrer *une fois par an* (Hé 9,7), préfigurait celui du ciel où *seul notre grand prêtre est entré une fois pour toutes* (Hé 9,11-12), ainsi qu'il l'a dit lui-même : *Nul n'est monté au ciel hormis celui qui est descendu du ciel* (Jn 3,13). 15 15. Comment donc se fait-il que Pierre et Paul *montèrent au temple* (Ac 3,1) ? C'est parfaitement exact. Le Christ est la Tête, eux les membres. Quand donc la Tête est montée avec les membres, c'est évidemment l'unique Christ qui *est monté* (cf. Jn 3,13). Dès lors, (on peut dire que) Pierre et Paul *montèrent au temple*. Ou plutôt, en Pierre et Paul, c'est *Pierre et Jean*, c'est-à-dire la foi et l'amour, qui *montèrent au temple*. En effet, la foi accède à la première partie du temple, les œuvres à la deuxième, et c'est l'amour accompagné de la foi qui monte vers la troisième.

### ***La neuvième heure et les autres***

25 16. Et c'était *la neuvième heure de la prière* (cf. Ac 3,1). On lit dans l'Évangile que le père de famille embaucha des ouvriers pour cultiver sa vigne (cf. Mt 20,1-6). Nous savons que trois autres heures ont précédé la neuvième – à savoir la première, la troisième et la sixième – et qu'une seule l'a suivie, la onzième. La première heure, c'est (la loi) naturelle ; la troisième, c'est la foi ; la sixième, c'est la Loi ; la neuvième, c'est la grâce ; la onzième, c'est le temps de l'Antéchrist. La loi naturelle était active 30 jusqu'au déluge, puis la foi jusqu'à Moïse, la Loi jusqu'au Christ, et enfin la grâce est manifeste jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'Antéchrist. 17. Ainsi donc, à la première heure les hommes s'appuyaient sur la loi naturelle. Au deuxième âge, c'est-à-dire après le déluge, la perfection de la foi est mise en évidence dans l'obéissance de saint Abraham. Puis, les fardeaux de la 35 Loi sont imposés au peuple par saint Moïse. Et enfin, grâce à la venue du Christ, le ciel est à nouveau ouvert par la grâce. Avant cette heure, il n'y avait aucune possibilité de monter au temple céleste : devant le paradis, un chérubin avait assurément été placé avec un glaive enflammé et tournoyant (Gn 3,24), qui ne devait être enlevé qu'à la neuvième heure. 40 C'est pourquoi, *Pierre et Jean montèrent au temple à la neuvième heure de la prière* (Ac 3,1).

### ***L'entrée du paradis est fermée...***

45 18. Au premier âge du monde, Abel fut tué (cf. Gn 4,8), Hénok fut transféré (cf. Gn 5,24), Noé fut mis à l'abri dans l'arche (cf. Gn 7,1) ; le glaive tournoyant ne fut pourtant pas enlevé (cf. Gn 3,24). La foi est

assignée à la troisième heure à cause du nombre trois que consacre tout spécialement la confession de foi en la sainte Trinité ; cette foi, saint Abraham fut le premier à la faire voir en parole autant qu'en acte. De fait, reconnaissant la Trinité dans les trois anges, il s'adressa et rendit hommage tantôt à un seul dans les trois, tantôt aux trois en un seul (cf. Gn 18,1-5). En signe de la foi, il reçut la circoncision (cf. Gn 17,11 et Rm 4,11) ; comme preuve de sa foi, il n'épargna pas son propre fils (cf. Rm 8,32) ; et pourtant, lui qui était si grand, si impressionnant, il n'enleva pas cette épée enflammée (cf. Gn 3,24). **19.** Le nombre six, d'autre part, désigne le labeur ou le pénible fardeau de la Loi, puisque six jours sont assignés aux labeurs et aux choses pénibles tandis que le septième est destiné au repos (cf. Ex 20,9-10). En cette heure, Moïse converse avec Dieu comme un ami avec son ami (cf. Ex 33,11), il édifie la demeure, il apprend de la bouche de Dieu ce qui doit être fait, jugé, sacrifié, et cependant le chérubin bloque avec son glaive l'accès à la lumière (cf. Gn 3,24).

### **...Jusqu'à la neuvième heure**

**20.** Vient la neuvième heure de la prière (cf. Ac 3,1). Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume (Lc 23,42). Ce n'est pas là ce que tu as dit au paradis, Adam. De fait, lorsqu'à la brise du soir (cf. Gn 3,8) le Seigneur te fit des reproches, qu'as-tu répondu ? « La femme que tu m'as donnée comme compagne, c'est elle qui a fait cela (Gn 3,12) ; moi, qu'ai-je fait de mal ? » C'était pourtant la neuvième heure, celle de la prière, non pas celle des échappatoires. Et toi, larron, que dis-tu ? « Pour nous, nous recevons la juste rétribution de nos actes ; mais lui n'a rien fait de mal. Souviens-toi de moi (Lc 23,41-42) ». C'était la neuvième heure de la prière. Et le Seigneur lui dit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui, alors que le chérubin et le glaive enflammé sont enlevés, tu seras avec moi dans le paradis (Lc 23,43 ; cf. Gn 3,24) ». **21.** Ce larron est donc lui aussi monté au temple, à la neuvième heure de la prière. Car, vers la neuvième heure Jésus cria d'une voix forte (Mt 27,46), et c'est ainsi qu'il sortit du temple de son corps (cf. Jn 2,21) et introduisit le larron dans le temple de son paradis. Vraiment, depuis cette heure, le voile étant déchiré (cf. Mt 27,51), les secrets du temple sont découverts, ce qui est extérieur est uni aux réalités intérieures, les portes du ciel sont ouvertes pour Pierre et Jean, la foi et l'amour. Par conséquent, Pierre et Jean montèrent au temple à la neuvième heure, celle de la prière (Ac 3,1).

### **Symbolisme des heures**

**22.** Par ailleurs, pour les bienheureux apôtres Pierre et Paul, la première heure fut celle de la vocation ; la troisième, celle de la connaissance de la vérité ; la sixième, celle de la perfection des œuvres ; la neuvième, celle de la béatifiante passion, grâce à laquelle ils montèrent aux cieux. C'est pourquoi, en ce jour, Pierre et Paul montèrent au temple à la neuvième heure de la prière (Ac 3,1). À la neuvième heure de la prière, est-il dit. Cela veut dire que désormais ils ne doivent plus prier pour eux-mêmes mais pour nous, afin que, appelés, nous persévérions : ceci correspond à la première heure de la prière ; afin que, ayant adhéré à la

foi, nous en ayons l'intelligence : ceci correspond à la troisième heure de la prière ; afin que, agissant selon le bien, nous ne faiblissions pas : ceci correspond à la sixième heure de la prière ; afin que nous nous élevions avec bonheur jusqu'aux réalités du ciel qui sont à aimer, à contempler, à posséder : et ceci, c'est la neuvième heure de la prière.

### **Le boiteux ...**

**23.** Et voici que l'on apportait quelqu'un qui était boiteux depuis le sein de sa mère (Ac 3,2). Qui est ce *boiteux* ? C'est moi, évidemment. Il ne fait pas de doute que je suis *boiteux* ; voilà pourquoi, je suis moi aussi trop faible pour marcher, incapable de monter, indigne d'entrer. De fait, *le boiteux et l'aveugle n'entrent pas dans le temple* (cf. 2 S 5,8). Et moi, pauvre *Meribbaal*, je suis *boiteux de l'un et l'autre pied* (cf. 2 S 9,13). Je parle de ce *Meribbaal* qui, à l'âge de *cinq ans*, tomba des bras de sa nourrice et *devint boiteux* (cf. 2 S 4,4). Pauvre de moi ! Je me rappelle mon malheur, je me souviens de ma chute. Je suis tombé ; oui, je suis tombé à l'âge de *cinq ans* des bras de ma nourrice. **24.** Cette nourrice, c'est la grâce : alors que j'étais tout petit à mes propres yeux (cf. 1 S 15,17), c'est elle qui m'accueillit pour me nourrir ; c'est elle qui me porta dans ma faiblesse ; c'est elle qui, enfant, m'allaita ; mais lorsque j'eus *cinq ans*, elle m'abandonna. Elle m'abandonna et je tombai. Elle m'abandonna précisément parce que j'avais *cinq ans*. En effet, le plaisir charnel – qui est ressenti et rassasié grâce aux cinq sens corporels – étendit son empire sur moi ; dès lors, je fus jeté à terre par la convoitise, je tombai des bras de la grâce. Et me voici malheureux boiteux. Et le plus triste, c'est que je suis *boiteux de l'un et l'autre pied* (cf. 2 S 9,13) ! Il n'en fut pas ainsi pour saint Jacob dont la hanche se démit au toucher de l'ange et qui, à partir de là, se mit à boiter, dit-on, mais d'un pied seulement (cf. Gn 32,32-33).

### **... À la porte du temple**

**25.** Que sont ces pieds ? L'un d'eux, bien sûr, est celui par lequel nous marchons par le chemin de la vie ascétique, l'autre est celui par lequel nous gravissons les montagnes de la contemplation. Par conséquent, une fois desséché le nerf de la hanche de Jacob, c'est-à-dire la virulence de toute convoitise charnelle, c'est à juste titre qu'un pied est empêché de s'adonner aux œuvres ascétiques, de telle sorte que l'on s'appuie plus solidement sur l'autre pour chercher à atteindre les cimes de l'activité contemplative. Malheur au pauvre *Meribbaal* qui, boitant *de l'un et l'autre pied* (cf. 2 S 9,13), est incapable de s'élever aux joies contemplatives, tout en ne s'avancant que mollement et paresseusement dans les œuvres ascétiques ! Il y a cependant un espoir : qu'on le porte, qu'on le dépose à la *Belle porte du temple* (Ac 3,10), qu'il demande *l'aumône à ceux qui entrent dans le temple* (Ac 3,2). **26.** Voyez, mes frères : s'il y a parmi vous des personnes de ce genre, supportez-les, ayez de la compassion, reconfortez-les, *instruisez-les en esprit de douceur* (Ga 6,1) de telle sorte que soit réalisé par vous ce que dit l'Apôtre : *Portez les fardeaux les uns des autres, et accomplissez ainsi la loi du Christ* (Ga 6,2). Et voici que moi, qui suis *boiteux depuis le sein de ma mère* (cf. Ac 3,2) – puisque *j'ai été conçu dans l'iniquité*

et que ma mère m'a conçu dans le péché (Ps 50,7) – moi qui suis porté par vous, porté par votre patience, porté par vos conseils, porté par vos prières, j'ai progressé au moins jusqu'à m'asseoir maintenant à la porte du temple appelée la Belle, demandant l'aumône à ceux qui entrent dans le temple (Ac 3,2).

### Pénitence, justice et miséricorde

27. Il y a la porte de la pénitence, la porte de la justice, la porte de la miséricorde. La porte de la pénitence est comme la porte Sterquiline (cf. Né 3,14), celle par où on enlève les souillures des péchés avec le balai de la confession. Quant à la justice, c'est comme une porte de fer (cf. Ac 12,10) ; car il est rude de vivre de telle manière que l'on puisse lutter avec Dieu, d'égal à égal en quelque sorte (cf. Jb 9,32), et se rendre juste par ses propres œuvres. Que fera donc ce Meribbaal (cf. 2 S 9,13) tout aussi incapable de dignes fruits de pénitence (Lc 3,8) que de parfaites œuvres de justice ? Il ne lui reste qu'à attendre et à frapper à la porte de la miséricorde (cf. Tt 3,5). 28. Or, la première porte procure des fruits, la deuxième réclame un effort, la troisième est belle. Ô toi le plus beau d'entre les enfants des hommes (Ps 44,3), quoi de plus beau que ta miséricorde par laquelle tu rends beaux ceux qui sont difformes, lumineux ceux qui sont noirs, justes et saints ceux qui sont pécheurs ? Il a bien raison, ce boiteux, de s'asseoir à la Belle porte du temple (Ac 3,10) : il sait que ta miséricorde vaut mieux que la vie (Ps 62,4) et que tes compassions sont au-dessus de toutes tes œuvres (Ps 144,9).

### Pierre et Paul entrent au temple

29. Voilà pourquoi il demande l'aumône à ceux qui entrent dans le temple (Ac 3,2). Celui qui demande l'aumône n'exige pas quelque chose en vertu d'un droit, il ne réclame pas une action judiciaire, il ne présume pas de sa propre justice mais de la miséricorde de celui à qui il demande. Voilà pourquoi il est assis à la Belle porte du temple (Ac 3,10), voilà pourquoi il demande l'aumône à ceux qui entrent dans le temple. Ainsi, bon Jésus, n'entre pas en jugement avec ton boiteux, mais que la miséricorde l'emporte sur le jugement (cf. Jc 2,13) puisqu'il demande l'aumône à ceux qui entrent dans le temple. 30. Ô bienheureux Pierre, tu es aujourd'hui l'un de ceux qui entrent. Mais toi aussi, glorieux Paul, heureux es-tu de pénétrer aujourd'hui en ce temple sublime avec ton si sublime compagnon. Vous, très saints (hommes), dans la plénitude de la foi et la perfection de la charité, en compagnie de Pierre et Jean pour ainsi dire, vous passez aujourd'hui de la foi à la mise en présence de la réalité<sup>13</sup>, et de celle-ci à la vision (cf. 2 Co 5,7 et 1 Co 13,12), pénétrant dans le lieu de la tente admirable jusqu'au temple de Dieu (Ps 41,5). Et voici que ce boiteux porte son regard sur vous, espérant recevoir quelque chose de vous (Ac 3,5). 31. Et Pierre de dire : De l'argent et de l'or, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne. Qu'as-tu, Pierre, toi qui n'as ni argent ni or ? Qu'as-tu, toi qui as tout quitté pour suivre le Christ (cf. Mt 19,27) ? Qu'as-tu donc ?

<sup>13</sup> Voir paragraphe 4, note 2.

Assurément, *de l'argent et de l'or*, tu n'en as pas. Qu'as-tu alors ? Écoute ce qu'il a : *Au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche* (Ac 3,6). Ô remarquables richesses ! Ô ressources préférables à tous les trésors des rois ! Voilà ce que possède celui qui n'a rien à cause du Christ : *Au nom de Jésus Christ, lève-toi et marche*.

### Les pieds et les chevilles

**32.** *Et aussitôt ses pieds et ses chevilles s'affermirent* (Ac 3,7). Voyez, frères : les *pieds* de l'âme, ce sont l'intention et le vouloir profond<sup>14</sup> ; c'est sur eux que s'appuie tout le corps de notre agir. S'ils venaient à s'amollir ou à se corrompre, tout le reste du corps en serait affaibli et deviendrait boiteux. Quant aux *chevilles* de l'âme, ce sont les affections<sup>15</sup> ; si, en allant sans cesse vers des actions qui appartiennent à la terre, elles en venaient à laisser entrer en elles le pus de la convoitise toute mondaine, elles ne pourraient ni emprunter la voie étroite (*cf.* Mt 7,13-14) ni gravir les quinze degrés du temple. C'est pourquoi, en attendant que *ses pieds et ses chevilles s'affermissent*, le *boiteux* reste assis à la porte appelée *la Belle*, demandant *l'aumône à ceux qui entrent dans le temple* (Ac 3,2). **33.** *Et aussitôt ses pieds et ses chevilles s'affermirent* (Ac 3,7). Si donc le vouloir profond est guéri et l'intention rectifiée, *les pieds sont affermés*. Si ensuite les affections sont maintenues loin du flux des convoitises charnelles, *les chevilles à leur tour sont affermées*. Comment cela ? *Au nom de Jésus Christ le Nazaréen*, est-il dit, *lève-toi et marche* (Ac 3,6). C'est donc à la voix de Pierre et par la vertu du nom du Christ que *les pieds et les chevilles sont affermés*. Que la foi soit en prière, que le Christ vienne à l'aide, et voilà que *les pieds et les chevilles s'affermissent*.

### Progresser de temple en temple

**34.** Par conséquent, frères très chers, celui qui, au moyen de la foi et des sacrements, a mérité d'entrer, comme par la porte de la grâce, dans le premier temple, à savoir la sainte Église, qu'il n'accorde pas de repos à ses yeux ni de sommeil à ses paupières avant d'avoir trouvé, ou plutôt avant d'avoir bâti en lui-même un lieu pour son Seigneur, un temple pour le Dieu de Jacob (*cf.* Ps 131,4-5). Entré là par les bonnes actions comme par des portes de justice (*cf.* Ps 117,19), qu'il fasse brûler sur l'autel de son cœur, au feu de la componction et de la crainte de Dieu, l'encens parfumé de la prière et les braises du don de soi. Alors, progressant de la foi à la foi (*cf.* Rm 1,17), lorsque *la charité parfaite* aura banni *la crainte* (1 Jn 4,18), qu'il aspire à entrer dans le troisième temple qu'est la Jérusalem céleste (*cf.* Hé 12,22), quand sera venue *la neuvième heure de la prière* (*cf.* Ac 3,1). **35.** Pour nous, la conversion est comme la première heure ; la confession des péchés, comme la troisième ; la perfection des œuvres, comme la sixième ; la récompense, comme la neuvième. Certes, c'est à bon droit que la première heure est assignée à la conversion, en laquelle nous rejetons *les œuvres des ténèbres* et revêtons *les armes de lumière* (Rm 13,12). Nous

<sup>14</sup> *Intentio et voluntas.*

<sup>15</sup> Voir sermon 64,18.

disons que la troisième heure est celle de la confession des péchés, soit parce qu'elle doit être triple – c'est-à-dire concerner les pensées, les paroles et les actes –, soit parce qu'elle n'est satisfaisante qu'à condition que le cœur soit broyé, que la bouche ait confessé et que le corps soit humilié. Quant à la sixième heure, elle désigne la perfection des œuvres en raison du nombre six qui, comme vous le savez, a été pleinement atteint dans les œuvres de Dieu (cf. Gn 2,1-2). Ce n'est pas sans raison, ensuite, que la neuvième heure est assignée à la récompense car, pourvu que l'on fasse suivre le nombre six du nombre trois, la récompense des œuvres bonnes, c'est la vision et la connaissance de la Trinité. **36.** La prière de la première heure demande que, une fois convertis au Seigneur, nous persévérions ; la prière de la troisième heure demande que, une fois purifiés par la confession, nous n'allions plus nous souiller ; la prière de la sixième heure demande que nous n'allions pas défaillir dans les labeurs de cette vie ; quant à la prière de la neuvième heure, elle demande que nous voyions un jour *face à face* ce que nous contemplons maintenant *dans un miroir et en énigme* (cf. 1 Co 13,12).

### Trois formes de mort

**37.** Évidemment, une bienheureuse mort précède toujours cette entrée dans le temple céleste. Or la mort, c'est l'âme qui se sépare du corps. Elle le fait de trois manières : par l'élan du désir, par l'extase, par le décès. Nous avons également dit<sup>16</sup> que nous pouvions nous élever vers les réalités les plus hautes de trois manières : par l'élan du désir, par la contemplation, par la mise en présence de la réalité. C'est ainsi que, pour l'âme qui est morte à tout désir charnel et corporel, le désir spirituel devient doux ; grâce à lui, elle s'avance vers l'étreinte divine. Elle se met alors à goûter, puis à aimer, à connaître, à voir ; et ainsi, elle entre et s'élève jusqu'au sanctuaire céleste – *où est le Christ siégeant à la droite de Dieu* (Col 3,1) –, sinon par la contemplation du moins par l'élan intérieur et le désir. **38.** Une fois que non seulement sont apaisés les désirs terrestres mais que sont également assoupies toutes les divagations des pensées, si l'esprit dépasse tout ce qui est terrestre, tout ce qui est visible, et aussi tout ce qui existe en imagination, alors, étant mort au monde par une telle extase, *il vit pour Dieu* (cf. Rm 6,10) : il pénètre dans le temple du troisième ciel et parcourt les sanctuaires du paradis (cf. 2 Co 12,2-4). Mais, aussi longtemps que l'âme est unie au corps par les liens de la nature, il faut bien que, même après ces délices, elle soit rappelée aux désirs qui sont relatifs au corps, jusqu'à ce que, ces liens eux-mêmes étant rompus quand survient le troisième genre de mort<sup>17</sup>, elle s'envole à tire d'aile vers le Bien pur ; passée *de la foi à la mise en présence de la réalité* (cf. 2 Co 5,7), elle ne le contemple plus désormais *dans un miroir et en énigme*, mais *face à face* (1 Co 13,12). Mais tout cela, c'est pour les parfaits.

<sup>16</sup> Au paragraphe 12.

<sup>17</sup> Il s'agit du décès dont il est question au paragraphe précédent.



### Porter le boiteux

5  
10  
15  
20

**39.** Que ferons-nous dès lors du boiteux dont *les pieds* sont alanguis, dont *les chevilles* (cf. Ac 3,7) sont faibles ? Ce sont ceux qui boitent *de l'un et l'autre pied* (cf. 2 S 9,13), qui délaissent les exercices corporels et ne se haussent pas aux spirituels, qui murmurent, se plaignent (Jude 16), préfèrent leur volonté propre à celle de Dieu ; ils sont paresseux au travail, portés aux choses vaines et futiles, relâchés dans la discipline de l'Ordre, effrontés dans leurs paroles, amers dans leur silence, prompts à faire du tort mais incapables d'en supporter. **40.** Voyez, frères très chers : *vous qui êtes spirituels* (Ga 6,1) et parfaits, portez les gens de cette sorte, portez le boiteux (cf. Ac 3,2), portez-le, je vous en prie. Soutenez-le de vos conseils, de vos encouragements, de vos exhortations, de vos réprimandes mais, par-dessus tout, de vos prières. Que le boiteux reçoive cette *aumône* de vous qui avez déjà commencé à entrer *dans le temple* (cf. Ac 3,3), en attendant que *ses pieds* et *ses chevilles* s'affermissent grâce à la voix de votre prière et à l'invocation du nom du Christ (cf. Ac 3,6-7). Puisse-t-il se lever en avouant (ses fautes), marcher en faisant des progrès, bondir en préférant en tout la ferveur et la bonne humeur. Qu'ainsi il puisse lui aussi entrer un jour avec vous, *marchant, bondissant et louant Dieu* (Ac 3,8), qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

# Sermon 84 - Pour la Nativité de sainte Marie

5 On ne peut que regretter la perte des feuillets contenant la fin de ce sermon qui s'annonçait prometteur. Au paragraphe 7, c'est la première fois que notre auteur précise de manière aussi complète en quoi consiste la maison de Dieu. Il y a là, une nouvelle fois, une incitation à devenir soi-même une demeure digne de Dieu.

## Édifier une Tente pour le Seigneur

10 1. Le Seigneur parla à Moïse en disant : *Vois, afin de tout faire selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne* (Ex 25,40). Quand il dut édifier la Tente du Seigneur, Moïse entendit le Seigneur lui dire : *Vois, afin de tout faire selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne* (Hé 8,5). Vous avez souvent entendu que, nous aussi, nous avons à édifier en nous<sup>18</sup> la Tente de Dieu, afin que le Seigneur veuille habiter en nous. Car le Seigneur ne veut habiter que sa Tente à lui. Mais comment édifierons-nous  
15 cette Tente ? Montons sur la montagne (cf. Is 2,3) afin d'y voir l'un ou l'autre *modèle* selon lequel nous puissions édifier cette Tente. 2. Mais quelle montagne cherchons-nous ? Nous savons que c'est maintenant l'heure dont le Seigneur a dit dans l'Évangile : *L'heure viendra où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père, mais les vrais adorateurs l'adoreront en esprit et vérité* (Jn 4,21-23). Mais le Seigneur a dit cela à propos des montagnes terrestres et de la Jérusalem d'ici-bas. Car il y a des montagnes spirituelles vers lesquelles nous devons lever les yeux, comme le fit celui qui a dit : *J'ai levé les yeux vers les montagnes* (Ps 120,1). Qui sont ces montagnes si ce n'est les saints de Dieu, grands et élevés ? De là vient qu'Isaïe dit : *Il adviendra dans les derniers jours que le mont de la maison du Seigneur sera établi au sommet des montagnes* (Is 2,2).

## La Vierge Marie est une montagne

30 3. Par conséquent, frères, montons sur la montagne (cf. Is 2,3). Tous les saints sont des montagnes. Mais qui parmi les montagnes est comparable (cf. Ps 88,7) à celle dont nous célébrons aujourd'hui la fête ? C'est elle la montagne de laquelle s'est détachée une pierre sans l'intervention des mains<sup>19</sup> de ceux qui taillent (la pierre), puisque le Christ est né de la bienheureuse Marie sans l'intervention des mains de ceux qui s'étreignent, c'est-à-dire sans l'opération de la chair. C'est sur cette  
35 montagne que se trouve le modèle (Ex 25,40) selon lequel nous devons construire en nous la Tente du Seigneur. 4. Voyons maintenant ce que fut la Tente (élevée) sur cette montagne. Dans la Tente que fit Moïse, il y avait deux parties : une partie intérieure et une partie extérieure. Dans la partie  
40 extérieure, comme le dit l'Apôtre, il y avait *le chandelier, la table et*

<sup>18</sup> Voir sermons 8,1 ; 32,9-12.

<sup>19</sup> Dn 2,34 ; voir sermon 3,27.

5 *l'exposition des pains* (Hé 9,2) ; dans la partie intérieure, il y avait *un autel des parfums en or, et l'arche de l'alliance entièrement recouverte d'or, dans laquelle se trouvait une urne d'or contenant la manne, le rameau d'Aaron qui avait fleuri et les tables de l'alliance* ; et au-dessus du propitiatoire, il y avait *deux chérubins* (Hé 9,4-5), c'est-à-dire deux représentations d'anges ayant leur visage sur le propitiatoire.

### **Les deux parties de la Tente**

10 **5.** Faisons donc, nous aussi, une Tente pour le Seigneur, *selon le modèle qui nous a été montré sur la montagne* (Ex 25,40) dont nous devons aujourd'hui parler. Dès lors, voyons d'abord en cette Tente de Dieu les deux parties, intérieure et extérieure. De fait, elle<sup>20</sup> fut vraiment une Tente de Dieu et un Temple de Dieu, constituée d'une partie extérieure et d'une partie intérieure. La partie extérieure, c'est le comportement de l'homme extérieur ; la partie intérieure, c'est le comportement de l'homme

15 intérieur (*cf.* 2 Co 4,16). **6.** Dans la partie extérieure, il y avait un *chandelier* (Hé 9,2). *Le chandelier*, qui porte la lumière, symbolise les œuvres bonnes qui se font au grand jour, comme les travaux, les veilles, les jeûnes (*cf.* 2 Co 6,5) et autres choses semblables. De là vient que le Seigneur dit dans l'Évangile : *Ainsi, que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres* (Mt 5,16). Car le Seigneur dit pareillement : *Personne n'allume une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais bien sur le chandelier, afin qu'elle brille pour tous ceux qui sont dans la maison* (Mt 5,15). Voyez, frères, comme cette lumière qu'est notre Dame *brille pour tous ceux qui sont dans la maison* de Dieu, c'est-à-dire dans la sainte

20 Église ! **7.** Quelle est cette maison de Dieu ? La maison de Dieu, c'est le monde entier ; la maison de Dieu, c'est l'Église catholique ; la maison de Dieu, c'est chaque âme fidèle. Mais autre est la façon dont Dieu habite dans le monde, dans l'Église, en chaque âme fidèle.

25 *La suite manque.*

30

---

<sup>20</sup> La Vierge Marie.

# Extraits de la *Vita Ælredi*

## — Chapitre 13 —

### « Le miel, l'huile et le beurre » !

5

1. Ainsi, le soldat vaincu [du Christ] se nourrissait-il de cela et des vertus du même genre. Telle une abeille industrielle, il volait à travers le champ des vertus<sup>21</sup> et remplissait le cellier de son cœur de trois choses : de miel, d'huile et de beurre<sup>22</sup>.

10

2. Je dirais que le miel se rapporte à la contemplation, puisqu'il y puisait des joies célestes ; l'huile à la piété car il en rayonnait ; le beurre à la compassion envers le prochain, car il se répandait en prière auprès de Dieu [intercédant] pour les péchés d'autrui.

15

3. Dans la contemplation, il goûtait et appréciait la saveur de ce miel par lequel on goûte et voit combien le Seigneur est bon, ainsi qu'il est dit : Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon (Ps 34, 9) !

20

4. Par la piété, il faisait l'expérience de la lumineuse miséricorde du Seigneur. De la même manière en effet que l'huile fait reluire une surface, ainsi la piété brille-t-elle de tout son éclat à travers la miséricorde.

5. Enfin, il se nourrissait de beurre en compatissant au prochain, car de la même façon que le beurre fond en face du feu (cf. Ps 68, 3)<sup>23</sup>, ainsi la compassion, quand elle s'épanche pour venir en aide au prochain,

---

<sup>21</sup> Dans le sermon « Talbot » 8, commentant Gn 24, 63, Aelred parle du « champ des Écritures » dans lequel il faut chercher le Christ ; plus précisément, il s'agit de considérer l'Écriture comme un *miroir* à travers lequel le lecteur est invité à contempler, dans les diverses « figures » annonciatrices du Christ (David, Job, Moïse, Salomon,...), les vertus morales qui, en Lui, sont toutes réunies. Sur l'importance de ce thème, consulter Philippe NOUZILLE, *Expérience de Dieu et théologie monastique au XII<sup>e</sup> siècle...*, p. 124-126. Voir également : P.-A. BURTON, « Aelred, tel un second Noé », en particulier l' « Ouverture » (p. 232-241) et la deuxième section de la deuxième partie du « Postlude » (« Comment lire la *Vita* ? », p. 304-310).

<sup>22</sup> Fréquemment mentionnés dans l'Écriture, ces trois aliments ne se trouvent pourtant *jamais* regroupés, *tous les trois ensemble*, dans une même séquence. On trouve soit mention du beurre avec le miel, soit encore celle de l'huile avec d'autres aliments, qui, eux, peuvent varier à l'infini (encens, fleur de farine, miel, etc.). La première association (beurre et miel) est sans doute la plus significative, car elle se trouve mentionnée dans la célèbre prophétie d'Is 7, 15. Walter Daniel voudrait-il par là suggérer, comme il le fait d'ailleurs explicitement avec d'autres figures bibliques (cf. P.-A. BURTON, « Aelred, tel un second Noé... ») qu'Aelred fut à sa manière un nouvel « Emmanuel » ? On sait en tout cas l'importance qu'Aelred accorde à ce texte, puisque, selon lui, ce serait très exactement ce passage de l'Écriture que Marie aurait été en train de méditer au moment même de l'Annonciation (cf. « Talbot » 10, *In annunciatione*, p. 85)... Tout ce chapitre mériterait un commentaire détaillé, car il met en lumière trois facettes importantes du visage d'Aelred : d'abord sa *piété* envers Dieu (image de l'huile) ; ensuite sa *charité/compassion* envers autrui (image du beurre) et enfin l'intensité de sa *vie spirituelle* (image du miel). Au fil de la *Vita*, Walter Daniel se plaira d'ailleurs à souligner que cette dernière ne cessera de grandir, malgré les nombreuses infirmités physiques dont Aelred eut à souffrir.

<sup>23</sup> Dans ce psaume, l'image est utilisée à propos de la cire (« comme fond la cire en face du feu »), mais dans un tout autre contexte puisqu'elle est appliquée à la manière dont Dieu écarte, loin de sa face, tous les impies. Par ailleurs, on ne manquera pas de constater l'emploi paradoxal que Walter Daniel fait de cette image. Autour du « beurre de la compassion », il associe en effet deux traits opposés : la *chaleur* et la *fraîcheur* ; la *chaleur* d'abord, qui est sans doute celle de la charité et sous l'effet de laquelle la « compassion » s'élargit et s'étend à l'infini ; la *fraîcheur* ensuite, qui souligne, quant à elle, l'effet bienfaisant de la compassion sur ceux qui en sont les bénéficiaires.

réconforte<sup>24</sup> l'âme encore faible. C'est bien ce que le prophète avait constaté quand il disait à Dieu : Éloigne toi de moi que je sois réconforté, avant que je m'en aille et ne sois plus (Ps 39, 14)<sup>25</sup>.

— Chapitre 29 —

**Le gouvernement d'Aelred. Rievaulx, « Mère de miséricorde »**

5

10

15

1. *[Aelred] fit donc de Rievaulx une solide demeure, capable de soutenir les faibles, de nourrir les forts et les parfaits, d'entretenir la paix et la piété, de posséder en toute plénitude l'amour de Dieu et du prochain. 2. Qui, si abject et si méprisable qu'il fût, n'a trouvé là un lieu de repos ? Qui est jamais venu, fragile, vers cette [demeure] qu'il n'ait aussi rencontré en Aelred une dilection toute paternelle et, auprès des frères, le réconfort attendu ? Est-il par ailleurs jamais arrivé que quelqu'un, faible de corps ou de mœurs, fût expulsé de cette maison sans que son iniquité fût en même temps une offense envers la communauté tout entière ou n'ait, pour lui-même, complètement détruit tout espoir de salut ?*

20

3. *C'est pourquoi, venant de nations étrangères et des confins les plus éloignés de la terre, certains moines, en quête de miséricorde fraternelle et de compassion, accouraient vers Rievaulx ; et là, ils trouvaient vraiment la paix et la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur (He 12, 14). 4. Et de fait, ceux-là qui erraient de par le monde sans pouvoir être accueillis dans aucune maison religieuse, arrivaient-ils à Rievaulx, mère de Miséricorde, qu'ils y trouvaient les portes ouvertes et qu'ils les franchissaient librement, remplis de confiance dans le Seigneur !*

25

30

35

40

5. *Et si, par la suite, l'un d'entre eux, emporté par un mouvement de colère, se permettait de blâmer des manières de vivre [jugées] insensées, Aelred lui disait : « Je t'en prie, frère, ne tue pas une âme pour laquelle le Christ est mort (1 Co 8, 11) ; ne chasse pas notre gloire de cette maison ; souviens-toi que, nous aussi, nous sommes des pèlerins, comme tous nos pères (1 Ch 19, 15) ; et telle est la gloire, suprême et singulière, de la demeure de Rievaulx : plus que tout autre, elle enseigne à soutenir les faibles et à compatir aux besoins d'autrui. 6. C'est là le témoignage de notre conscience : cette demeure est sainte, car elle engendre pour son Dieu, des fils qui cherchent la paix ». « Tous — ajoutait-il encore — les faibles comme les forts, doivent trouver à Rievaulx un lieu de paix et recevoir là, tels des poissons dans l'immensité de la mer, une joyeuse et large charité, ainsi qu'un bienfaisant repos, 7. de sorte que l'on puisse dire de cette [demeure] : C'est là que monteront les tribus, les tribus du Seigneur, raison pour Israël de rendre grâce au nom du Seigneur (Ps 122, 4). Comprends : la tribu des forts et la tribu des faibles. Car elle ne peut être considérée comme une maison religieuse, celle qui dédaigne de soutenir les*

<sup>24</sup> Littéralement : « refroidir », « rafraîchir » (*refrigerare*). Ce verbe « appellera » le verset scripturaire qui suit (Ps 39, 14).

<sup>25</sup> Cette citation est sans doute « appelée » par le verbe *refrigerare* employé par le texte biblique et que Walter Daniel venait d'introduire pour caractériser l'effet bienfaisant de la miséricorde (« inonder de fraîcheur »)...

*faibles ! Tes yeux ont vu mon imperfection et tous, ils sont inscrits dans ton livre (Ps 139, 16) ».*

### — Chapitre 53 —

#### **Ælred entouré de ses frères : la communauté fraternelle de Rievaulx**

5                    **1.** *Donc, à partir de la deuxième heure de la seconde nuit qui suivit la réception du sacrement des saintes huiles, il commença à avoir de la peine pour s'exprimer et, comme s'il se trouvait déjà au ciel, à perdre le goût des réalités terrestres. Jusqu'à la fin, il garda, absolument intact et inaltéré, l'usage de ses cinq sens. Sa parole se fit toutefois de plus en plus*  
10 *brève, et haletante.*

**2.** *Tous donc nous nous réunîmes, car nous ne doutions plus du passage de [notre] Père vers Dieu. Chacun, [animé] d'un zèle pieux, s'efforçait en outre de lui apporter l'aide que nécessitaient ses infirmités. Ainsi, nous nous retrouvions autour de lui, tantôt à douze, tantôt à vingt, tantôt encore à quarante, jusqu'à atteindre parfois même le nombre de cent moines<sup>26</sup>, tant était ardent l'amour que nous éprouvions envers celui qui nous aimait tous<sup>27</sup>. **3.** *Oui, bienheureux cet abbé qui mérita ainsi d'être aimé des siens ! De fait, lui-même estimait comme un bonheur suprême d'être aimé à ce point, lui le bien-aimé de Dieu et des hommes, dont la mémoire est à jamais une bénédiction !**

### — Chapitre 56 —

#### **Aelred se fait lire le récit de la passion**

**1.** *Le jour avant sa mort, l'abbé de Fountains<sup>28</sup> et Roger, l'abbé de Byland<sup>29</sup>, ainsi que presque tous les frères et un très grand nombre de*  
25 *convers, se trouvaient auprès d'Aelred.*

**2.** *Un frère lisait la Passion du Seigneur<sup>30</sup>, et lui écoutait, car, désormais, il n'était plus capable d'articuler aucun mot de manière*

---

<sup>26</sup> À propos de ces rassemblements de frères autour d'Aelred, voir déjà *Vita* 31, 5 et note correspondante, ainsi que la note complémentaire 3 (« Le modèle de vie communautaire selon Aelred »).

<sup>27</sup> Sur cet amour mutuel entre Aelred et sa communauté, voir déjà *Vita* 50, 4 et note correspondante. Voir également la note complémentaire 3 (« Le modèle de vie communautaire selon Aelred »). N'oublions pas cependant qu'Aelred fut aussi en prise à l'hostilité de certains religieux de sa communauté ! Pour s'en rendre compte, il suffit de lire *LaM* 73-85 (en particulier 76), où Walter Daniel rapporte qu'un religieux, fou de rage contre Aelred, voulut se débarrasser de lui en le jetant dans l'âtre de l'infirmerie...

<sup>28</sup> Sur Fountains, voir J. LEFÈVRE, article « Fountains », dans le *DHGE*, t. XVII (1971), 1318-1327. Sur le contexte socio-religieux de cette fondation, voir également P.-A. BURTON, « Aux origines de l'expansion anglaise de Cîteaux... (I) », p. 188-211. L'abbé dont il est ici question est Richard. Ce dernier succéda en 1147 à Henri Murdac, devenu à cette date archevêque de York (voir *Vita* 51, 1 + note correspondante).

<sup>29</sup> Sur cet abbé et cette abbaye, voir *Vita* 52, 1 et note correspondante.

<sup>30</sup> On sait l'importance de ce récit dans la spiritualité aelrédiennne. Il est l'objet d'une longue « contemplation » dans la *Vie de Recluse* (§ 31) où il se présente comme une illustration de ce qu'Aelred appelle la « méditation-souvenir (*recordatio*) des bienfaits du passé » (en fait la vie humaine de Jésus). Mais il importe également de rappeler que, selon Aelred, une telle *recordatio* exige aussi de celui qui s'y applique qu'il « traduise » de manière effective, dans sa vie morale, le « modèle » qu'il a ainsi contemplé dans la vie du Christ. Aelred convie donc son lecteur à effectuer le passage du simple *affectus mentis* au réel *effectus operis* (*Vie de Recluse*, § 29). Une des meilleures illustrations de cette « transposition » morale de la méditation de la Passion du Christ se trouve en *Miroir* III, § 13-16. Aelred offre cette méditation comme une incitation à la patience et à l'amour de son prochain, y compris de son ennemi.

intelligible. Or, à chaque fois que le récit faisait mention ou bien de l'humilité du Seigneur ou bien de la constance des disciples, [Aelred], qui n'était plus en mesure de parler, exprimait sa louange et manifestait la joie [qu'il éprouvait] à cette lecture, d'une façon admirable, par des gestes de la main et, à d'autres occasions, par un mouvement des lèvres ou par l'esquisse<sup>31</sup> d'un sourire tout spirituel.

3. À d'autres moments, par contre, — quand, par exemple, Pierre renie [le Seigneur], que les Juifs [l'] accusent, que Pilate [le] livre et que les soldats [le] mettent en croix —, il pleurait et signifiait avec les doigts combien était cruel ce qui se faisait ; tout son visage se voilait même du masque d'une profonde tristesse.

4. À voir tout cela, on aurait cru que tous, courant de conserve, partageaient les mêmes joies et les mêmes douleurs ; que sourires et larmes, voix d'exultation et soupirs s'exprimaient à l'unisson et au même moment ; on aurait dit que les mêmes [sentiments] se communiquaient à tous et que les [sentiments] de chacun venaient à se fondre en une réalité commune<sup>32</sup> ! En fait, nous manifestions ainsi notre attachement filial envers notre Père et cherchions à compatir autant à sa joie qu'à sa douleur. N'est-ce pas le propre d'un fils, en effet, que de pleurer la mort d'un père, non moins que de s'associer à sa joie ?

## **Amitié spirituelle III, § 82, p. 77-78**

[Comme j'admirais] les feuilles, les fleurs et les fruits de chacun de ces arbres (entendons par là : chacun des frères avec leurs qualités et vertus respectives), je n'en découvris aucun dans le nombre que je n'aimais pas ; et je pouvais être sûr d'être aimé par chacun. Je fus inondé d'une joie si grande qu'elle dépassait toutes les délices du monde. Je sentais que mon esprit se transfusait en tous (*sentiebam meum spiritum transfusum in omnibus*) et que leurs sentiments d'affection se transvasaient en moi (*et in me omnium transmigrasse affectum*). Du coup, je m'écriais avec le prophète : « Voyez comme il est bon, comme il est doux d'habiter en frères tous ensemble (Ps. 132, 1).

<sup>31</sup> En latin : *similitudo*.

<sup>32</sup> *Eadem in omnibus et omnia ex singulis in rem quam publicam progredi*. Sur l'importance doctrinale de cette expression, voir la note complémentaire 3 (« Le modèle de vie communautaire selon Aelred »).

## 2<sup>ème</sup> partie

### Textes de saint Bernard

	3 <sup>ème</sup> Sermon pour l'Avent	p. 41
5	Sermon 23 sur le Cantique (§ 5-8)	p. 48
	Sermon 49 sur le Cantique	p. 51
	Sermon 50 sur le Cantique	p. 56
	Traité sur les degrés d'humilité	p. 61
10	Chapitre III	p. 61
	Chapitre IV	p. 66
	Chapitre V	p. 69
	Chapitre VI	p. 71
15	CHAP. X. 1 <sup>er</sup> degré de l'orgueil est la curiosité.	p. 72
	CHAP. XI. 2 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, la légèreté d'esprit.	p. 78
	CHAP. XII. 3 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, la sottise joie.	p. 78
	CHAP. XIII. 4 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, la jactance.	p. 79
	CHAP. XIV. 5 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, la singularité.	p. 80
20	CHAP. XV. 6 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, l'arrogance.	p. 81
	CHAP. XVI. 7 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, la présomption.	p. 81
	CHAP. XVII. 8 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, la défense du péché.	p. 81
	CHAP. XVIII. 9 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil; un aveu qui n'est qu'une feinte.	p. 82
25	CHAP. XIX. 10 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, la révolte.	p. 83
	CHAP. XX. 11 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, la liberté de pécher	p.84
	CHAP. XXI. 12 <sup>ème</sup> degré de l'orgueil, l'habitude de pécher	p. 84
	CHAP. XXII. Faut-il et comment faut-il prier pour les âmes désespérées et mortes?	p. 85



# Sermon III pour l'Avent

Les sept colonnes

(Traduction Pierre-Yves Émery)

*Pour se révéler, Dieu se fait homme*

5                    1. Dans l'avènement du Seigneur, que nous célébrons, si je  
regarde la personne de Celui qui vient, je demeure incapable de saisir  
la hauteur de sa majesté. Si je suis attentif à ceux vers lesquels il est  
venu, je me sens pris d'effroi devant la grandeur de cette faveur.  
Même les anges d'ailleurs demeurent stupéfaits devant cette  
10 nouveauté: ils voient au-dessous d'eux Celui que toujours ils adorent  
au-dessus d'eux, et les voilà manifestement qui montent et  
descendent au-dessus du Fils de l'homme (Jn 1, 5]). Si je considère le  
but dans lequel il est venu, j'embrasse, autant qu'il m'est possible, la  
largeur inestimable de sa charité. Si je pense au mode de sa venue, j'y  
15 reconnais l'exaltation de la condition humaine<sup>33</sup>.

Oui, il est venu, le Créateur et Seigneur de l'univers; il est venu  
chez les hommes, il est venu en vue des hommes, homme, il est venu.  
Mais quelqu'un objectera: comment peut-on dire qu'il est venu, alors  
qu'il a toujours été en tout lieu? De fait, *il était dans le monde, et le*  
20 *monde fut par lui, et le monde ne l'a pas connu* (Jn 1, 10). Il n'est  
donc pas venu puisqu'il était présent, mais il est apparu alors qu'il  
était caché. C'est pourquoi aussi il a revêtu une forme humaine, dans  
laquelle on allait pouvoir le reconnaître, lui qui, dans sa forme divine  
(Ph 2, 5), habite une lumière inaccessible (1 Tm 6. 16). Et, pour lui, il  
25 n'est certainement pas sans gloire ni contraire à sa majesté  
d'apparaître dans sa propre ressemblance, telle qu'il l'avait faite dès  
l'origine<sup>34</sup>; non, il n'est pas indigne de Dieu de se manifester dans son  
image à ceux qui ne pouvaient pas le reconnaître dans son être  
même<sup>35</sup>. De la sorte, Celui qui avait fait l'homme à son image et à sa  
30 ressemblance (Gn 1. 26), se révélerait lui-même aux hommes en se  
faisant homme.<sup>36</sup>

*Comment il faut ne pas célébrer Noël*

2. Cet avènement donc, cet avènement d'une si grande  
majesté, l'une si grande humilité, d'une si grande charité, et qui

---

<sup>33</sup> Hauteur, largeur,... : allusions à Ep 3, 18.

<sup>34</sup> Ressemblance et image: traditionnellement la première renvoie à la grâce par laquelle l'homme aurait coïncidé avec sa vocation, mais qu'il a perdue; l'image, elle, renvoie à une caractéristique inamissible de l'homme : sa responsabilité avec la liberté de choix (le libre arbitre) qu'elle implique à l'égard de la nécessité. Encore faut-il préciser que la distinction entre les deux termes n'est pas toujours très nette chez saint Bernard. Cf. *Sermons divers*, I, p. 36 et surtout M. STANDAERT, *La doctrine de l'image chez saint Bernard* (Eph. theol. lovan., XXIII, 1947, p. 70 ss).

<sup>35</sup> *Substantia*.

<sup>36</sup> L'auteur marque ainsi la cohérence, dans dessein de Dieu, entre création et rédemption par le même et unique Verbe.

constitue pour nous une si grande glorification<sup>37</sup>, l'Eglise universelle en célèbre un jour dans l'année la mémoire solennelle. Mais, si seulement on se comportait ce jour-là tout au moins comme tous les autres jours! Ce serait assurément plus approprié! Quel non-sens, en effet, pour les hommes, après l'avènement d'un si grand roi, que de vouloir, et même simplement d'oser s'adonner à toutes sortes de préparatifs, au lieu de demeurer libres, toute affaire cessante, pour son seul culte; quel non-sens, en sa présence, que de se souvenir de n'importe quoi d'autre. Non vraiment, ce n'est pas de tous que le prophète dit: *Ils proclament en retour*<sup>38</sup> *la mémoire de ton immense bonté* (Ps 144, 7). Tous en effet ne font pas de cette mémoire leur nourriture. Or personne ne peut donner en retour ce qu'il n'a pas goûté ou ce qu'il n'a fait que goûter. Cela ne saurait venir que d'une plénitude et d'un rassasiement. Voilà pourquoi ceux dont la pensée et la vie sont toutes d'ici-bas, même s'ils célèbrent cette mémoire, ne la proclament pas en retour, eux qui, sans ferveur ni élan du cœur, observent ces jours par simple routine desséchée.

En outre - et c'est encore plus condamnable - la mémoire de cette faveur se tourne en prétexte pour la chair (Ga 5, 13), et tu peux les voir déployer en ces jours-là une grande agitation pour préparer des vêtements fastueux, des aliments délicats, comme si c'était cela, ou des réalités de ce genre, que le Christ recherchait par sa naissance; ou comme si on l'accueillait plus dignement en s'activant davantage à exhiber de telles frivolités. Ecoute-le dire lui-même : *Œil hautain, cœur insatiable, avec un tel homme je ne prenais pas de repas* (Ps 100, 5). Pourquoi mets-tu tant d'ostentation en vue de célébrer l'anniversaire de ma naissance? Pour ma part, je déteste l'orgueil et je ne m'y livre pas. Pourquoi tant de soucis pour économiser le prix d'une masse de nourriture en vue de ce temps-là ? Je condamne, moi, ces plaisirs de la chair, je les refuse. Oui, tu es un cœur insatiable, en préparant tant de choses, qu'il faut faire venir de si loin. Ton corps se contenterait de peu, et ce dont il a besoin se trouverait sans peine. Célébrant ainsi ma venue, tu m'honores des lèvres, mais ton cœur est loin de moi (Mt 15, 8). Ce n'est pas à moi que tu rends un culte; ton Dieu, c'est ton ventre, et tu mets ta gloire dans ce qui sera ta confusion (Ph 3. 19). Malheureux absolument, celui qui rend un culte au plaisir du corps et à la vanité d'une gloire tout humaine. *Heureux, au contraire, le peuple dont le Seigneur est le Dieu* (Ps 143, 15).

*Nous qui connaissons Dieu ...*

3. Quant à vous, frères, gardez-vous du désir d'imiter les méchants et de jalouser les fauteurs d'iniquité (Ps 36. 1). Comprenez bien plutôt, ce qui les attend (Ps 72, 17), souffrez pour eux de tout

<sup>37</sup> Ces quatre qualifications de l'incarnation reprennent celles par lesquelles débutait le par. 1.

<sup>38</sup> *Eructare* : rejeter, recracher, vomir... Nous essayons ici, et dans les lignes suivantes, d'en rendre le sens par l'expression « en retour ».

cœur, priez pour ceux qui se sont laissé surprendre par le péché (Ga 6, 1). Ils n'agissent ainsi, les malheureux, que par ignorance de Dieu (I Cor 15, 34), car s'ils le connaissaient (1 Co 2, 8), jamais ils ne se permettraient de défier le Seigneur de la gloire par un tel non-sens à l'égard d'eux-mêmes.

En ce qui nous concerne, bien-aimés, nous n'avons pas l'excuse<sup>39</sup> de l'ignorance (Jn 15, 22). Oui, qui que tu sois, tu connais Dieu est si tu prétendais ne pas le connaître, tu serais semblable aux hommes de ce siècle : un menteur (cf. Jn 8. 55). Car enfin, si tu ne le connais pas, qui t'a conduit ici, ou comment es-tu venu en ce lieu (cf. Mt 22, 12) ? Si tu ne le connais pas, comment pourrait-on te persuader de renoncer spontanément à l'affection de ceux qui te sont chers, aux plaisirs du corps, aux vanités du monde, pour décharger tes préoccupations sur le Seigneur (Ps 54, 23), jeter en lui tout souci (1 P 5, 7), lui dont tu ne méritais rien de bon, mais tout le mal possible, ainsi qu'en témoigne ta conscience ? Oui, je le répète, qui pourrait te persuader d'agir de la sorte si tu ignorais que Dieu est bon pour ceux qui espèrent en lui, pour celui qui le cherche (Lm 3. 25), et si tu ne savais pas que le Seigneur est tendresse et pitié, plein de miséricorde (Ps 85, 5 et 15) et véridique ? Or, quelle est pour toi la source de cette connaissance, sinon qu'il n'est pas seulement venu chez toi, mais en toi ?

#### *La venue du Christ en nous*

4. Nous connaissons, en effet, de sa part un triple avènement : vers les hommes, dans les hommes, contre les hommes. Il vint certes vers tous sans exception, mais ce n'est pas ainsi qu'il vient en tous ni contre tous. Le premier et le troisième de ces avènements sont connus en ce sens qu'ils sont manifestes. Le deuxième, lui, est spirituel et caché ; écoute ce qu'il en dit lui-même : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure* (Jn 14, 23).

Heureux celui en qui tu feras ta demeure, Seigneur Jésus. Heureux celui en qui la sagesse se construit une maison en y taillant sept colonnes (Pr 9. 1). Heureuse l'âme qui est le trône de la sagesse (Pr 12, 3 LXX). Quelle est cette âme ? Celle du juste. Oui, et de plein droit, car *justice et jugement sont l'apprêt*<sup>40</sup> *de ton trône* (Ps 88, 15).

#### *Les six premières colonnes de la justice*

Qui parmi vous, frères, désire préparer dans son âme un trône pour le Christ (cf. Ps 131. 17) ? Voici alors la tenture, le tapis, le coussin qu'il convient de disposer pour lui: *Justice et jugement sont l'apprêt de ton trône*. La justice est la vertu qui attribue à chacun ce

<sup>39</sup> Cf. *Règle de S. Benoît*, ch. 66.

<sup>40</sup> *Præparatio* : au sens d'« appui » dans le psaume ; mais ici l'auteur l'entend au sens de « préparation », d'« apprêts ».

qui lui revient<sup>41</sup>. Attribue donc aux trois degrés ce qui revient à chacun, à ton supérieur, à ton inférieur, à ton égal rends ce que tu dois: et voilà que tu célèbres comme il convient l'avènement du Christ, lui préparant un trône dans la justice.

5 *Déférence et obéissance à l'égard du supérieur*

Oui, je le redis, à celui qui détient l'autorité rapporte la déférence et l'obéissance, l'une venant du cœur, l'autre du corps. Car point ne suffit de manifester à nos anciens une obéissance tout extérieure, si, dans l'élan intime de notre cœur, nous ne ressentons pas l'honneur qui leur revient. Et même dans le cas où la vie d'un homme revêtu d'une charge d'autorité se révélait indigne au point de ne mériter aucune concession, aucune excuse, il n'en resterait pas moins que, en raison de Celui qui est l'origine de toute autorité (Rm 13, 1), nous devrions considérer comme élevé en dignité celui que nous savons si indigne. Car il ne s'agit pas d'honorer les mérites effectifs de la personne, mais le rang que Dieu lui a donné<sup>42</sup>, et la dignité de son ministère.

15 *Conseil et secours à l'égard des frères*

20 5. De même, à nos frères parmi lesquels nous vivons, nous sommes tenus, de par le droit de la fraternité et de la solidarité humaine, de leur apporter conseil et secours<sup>43</sup>. Car nous voulons qu'eux-mêmes nous les prodiguent : le conseil pour instruire notre ignorance, le secours pour pallier à notre faiblesse.

25 Mais il s'en trouvera peut-être parmi vous pour se dire tout bas: «Quel conseil donnerais-je, moi, à un frère auquel il ne m'est pas possible d'adresser le moindre mot sans permission<sup>44</sup> ? Quelle aide lui apporterais-je, alors qu'il ne m'est pas permis de faire le moindre geste en dehors de l'obéissance ? »<sup>45</sup> - À quoi je réponds : l'occasion d'agir ne te manquera pas, pourvu que toi, tu ne manques pas d'amour fraternel. Et j'estime qu'il n'est pas de meilleur conseil que l'exemple par lequel tu t'efforces d'enseigner à ton frère ce qu'il faut faire et ne pas faire. Tu le stimules ainsi à s'améliorer, et tu le conseilles, non pas en paroles ni avec ta langue, mais en actes et en vérité (1 Jn 3. 18).

35 Par ailleurs, peux-tu offrir à ton frère un secours plus utile et plus efficace que de prier pour lui avec ferveur, sans te dérober par ailleurs au devoir de reprendre ses fautes ? En outre, non seulement

---

<sup>41</sup> Cette définition, classique au moyen-âge, remonte par les Pères, à Cicéron (Cf. *Sermons divers* introd., p. 27 et 37). Mais saint Bernard n'ignore pas que le sens biblique de la justice, c'est d'aller bien au delà de la stricte justice. Cf. p. ex. *Pur.*, II, 3.

<sup>42</sup> *Ordinationi divinæ.*

<sup>43</sup> Secours et conseil, des termes du vocabulaire féodal : ce que le vassal s'engage à assurer à l'égard de son suzerain.

<sup>44</sup> *Règle de S. Benoît*, cf. 42, 13.

<sup>45</sup> *Ibid.*, ch 55 (8<sup>ème</sup> degré d'humilité).

tu éviteras de lui créer le moindre obstacle, mais tu mettras tout le soin dont tu es capable, tel l'ange de la paix (Is 33, 7), pour supprimer devant lui les scandales qui s'opposent au règne de Dieu (Mt 13, 41) et repousser bien loin les occasions de scandale. Oui, si tu te montres pour ton frère un conseiller et un soutien de cette sorte, tu lui rends ce que tu lui dois (cf. Mt 18, 28), et tu lui enlèves tout motif de se plaindre de toi.

5

#### *Vigilance et discipline à l'égard des inférieurs*

6. Par ailleurs, si tu as charge d'autorité sur quelqu'un, tu seras tenu assurément pour son débiteur, dans le sens d'une sollicitude plus grande à son égard. Lui-même exige de toi vigilance et discipline: la vigilance" pour qu'il puisse se garder du péché, la discipline pour que, s'il néglige de s'en garder, il ne demeure pas impuni.

10

Et même si tu parais n'être responsable d'aucun frère, tu as pourtant sous ton autorité quelqu'un à qui tu dois manifester cette vigilance et cette discipline<sup>46</sup>, Je veux parler de ton corps, que ton esprit a reçu, sans aucun doute, pour le conduire. Tu lui dois la vigilance pour que le péché ne règne pas en lui (Rm 6, 12) et pour que tes membres ne deviennent pas des armes d'injustice (Rm 6, 13). Et tu lui dois la discipline afin qu'il porte des fruits dignes de la repentance (Le 3. 8), et qu'il demeure tenu en bride et réduit en esclavage (1 Co 9, 27).

15

20

Toutefois c'est à un devoir bien plus lourd et redoutable que sont astreints ceux qui devront rendre compte pour un grand nombre d'âmes (He 13. 17). Pauvre de moi! Où me tourner, si j'en viens à veiller trop négligemment sur ce trésor considérable, sur ce précieux dépôt (2 Tm 1. 14), que le Christ a estimé plus précieux même que son propre sang? A supposer que je recueille le sang qui coule de la croix du Seigneur, et que ce sang repose entre mes mains dans un vase de verre qu'il conviendrait de transporter souvent, avec quelle attention me comporterais-je dans une telle situation? Eh bien oui, j'ai reçu, en vue de le conserver, ce pour quoi un commerçant plein de sens - je veux dire la Sagesse en personne - a donné ce sang.

25

30

Or voilà que je porte ce trésor dans des vases de terre (2 Co 4.7), qui risquent bien davantage encore de se casser que s'ils étaient en verre. Et pour ajouter à la masse de ce souci et au poids de cette crainte : alors que j'ai à conserver et ma conscience et celle du prochain, elles me demeurent largement inconnues, l'une et l'autre. Oui, ces deux abîmes me sont impénétrables, tous deux représentent

35

---

<sup>46</sup> On se souviendra que ce terme a un sens plus riche, plus spirituel au moyen-âge: il demeure proche encore du terme de « disciple » dont il dérive. Cf. J. LECLERCQ, *L'amour des lettres et le désir de Dieu au moyen-âge*, Paris 1970, p. 100 s et l'article *Disciplina* du *Dict. de spir.*, III, 1291 ss. Cf. aussi H. DE LUBAC, *Exégèse médiévale*, I, p. 46 ss. Le terme désigne l'instruction, l'éducation, la formation morale et spirituelle: il suppose la doctrine proposée par le Christ et englobe toute la conduite du moine et l'ensemble des prescriptions de la vie commune.

line nuit pour moi, et pourtant il est exigé de moi de veiller sur l'un et sur l'autre. On me crie : *Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? Sentinelle, que dis-tu de la nuit ?* (Is 21, 11). Il ne m'est pas donné de répondre comme Caïn: *Suis-je le gardien de mon frère?* (Gn 4, 9). Il me reste à avouer humblement avec le prophète: *Si le Seigneur ne garde la ville, en vain la garde veille* (Ps 126. 1). A une condition toutefois, qui m'est aussi, ce me semble, une excuse: à savoir, comme je l'ai dit précédemment, que, en plus de la vigilance qu'il me faut déployer, je puisse aussi exercer la discipline.

Si donc les quatre premières colonnes ne font pas défaut, elles non plus - je veux dire la déférence et l'obéissance à l'égard des supérieurs, le conseil et le secours à l'égard des frères, tout cela étant de l'ordre de la justice - la Sagesse alors trouvera un trône qu'on n'aura pas oublié de lui préparer.

*La septième colonne : le jugement sur soi-même*

7. Voilà donc peut-être six de ces colonnes que la sagesse a taillées dans la maison qu'elle s'est construite (Pr 9, 1). Reste la septième, dont il nous faut chercher si la sagesse elle-même ne daignerait pas nous la faire connaître aussi. Or, si les six premières colonnes s'identifient à la justice, qu'est-ce qui s'oppose à reconnaître dans la septième le jugement?

De fait, la justice, à elle seule, ne suffit pas, mais - comme dit le psaume - *justice et jugement sont l'apprêt de ton trône* (Ps 88, 15). D'autant que, si nous rendons à nos supérieurs, à nos égaux et à nos inférieurs ce qui leur est dû, Dieu, lui, ne recevra-t-il rien ? Certes, lui rendre ce qu'on lui doit, personne ne le peut: il a si largement accumulé sur nous sa miséricorde (cf. Ps 32, 22), et nous lui avons manqué de tant de manières; nous sommes si fragiles, si peu de chose, alors qu'il est si parfait, si capable de se suffire à lui-même, et sans le moindre besoin de nos biens.

J'ai pourtant entendu déclarer par quelqu'un à qui il avait révélé les secrets les plus cachés de sa sagesse (Ps 50, 8), que *l'honneur du roi requiert le jugement* (Ps 98.4). Il n'exige de nous rien de plus que ce qui se trouve en lui<sup>47</sup><sup>15</sup>: disons-lui seulement nos iniquités, et il nous justifiera gratuitement (Rm 3, 24) pour nous prouver sa grâce. Il aime en effet l'âme qui, sous son regard, s'examine elle-même sans interruption (Si 17, 16), et qui, sans faux-fuyant, se juge elle-même.

Ainsi, ce jugement, il ne l'exige de nous que pour notre bien, car, si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés (1 Cor 11, 31). Voilà pourquoi le sage se méfie de toutes ses œuvres, il

---

<sup>47</sup> *Nihil quod in se est a nobis exigit* : nous comprenons que ce jugement exigé par Dieu n'est autre que celui qu'il porte sur nous et dans lequel il justifie le pécheur qui, en confessant ses péchés, ratifie ainsi le jugement de Dieu.

les scrute toutes (cf 1 Co 2, 10), les critique, les juge. Car c'est honorer la vérité que de reconnaître sincèrement et de confesser humblement se trouver soi-même, et tout ce qu'on a, dans l'état où la Vérité elle-même estime que nous sommes.

5

Ecoute d'ailleurs pour quelle raison plus manifeste encore le jugement est exigé de toi après la justice : *Lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous a été prescrit*, dit Jésus, *dites: nous sommes des serviteurs inutiles* (Lc 17, 10). Eh bien oui, pour ce qui est de l'homme, le voici le trône digne de Dieu, les voici les apprêts qui conviennent au Seigneur de majesté: il s'agit pour l'homme de s'appliquer à observer les commandements de la justice, sans jamais cesser de se considérer soi-même comme indigne et inutile.

10

## Sermon sur le Cantique 23 (§ 5-8)

(Traduction « Sources Chrétiennes », n° 431)

5 III. **Les trois celliers selon l'exégèse morale, à savoir la discipline, la nature, la grâce.**

5. Selon l'interprétation morale, il y a aussi trois choses à remarquer, comme trois celliers en un seul. C'est pourquoi, peut-être, l'épouse a dit « celliers » au pluriel, et non « cellier » car elle pensait à leur nombre. Ainsi, plus loin, elle se vante d'avoir été « introduite dans le cellier du vin ». Pour nous, puisque nous lisons : « Donne occasion au sage, et il sera plus sage encore », prenons occasion de ce nom que l'Esprit-Saint a cru devoir donner à ce cellier, et donnons des noms aussi aux deux autres. Appelons l'un le cellier des aromates, et l'autre le cellier des parfums. Nous verrons ensuite pourquoi. Pour le moment, note que chez l'Époux toutes choses sont à la fois salutaires et douces : vin, parfums, aromates. « Le vin, au dire de l'Écriture, réjouit le cœur de l'homme. » On y lit aussi que l'huile déride le visage, et c'est avec elle qu'on mélange les poudres odoriférantes, pour obtenir les parfums. Quant aux aromates, ils ne sont pas seulement agréables par leur suave odeur, ils sont aussi utiles par leur vertu médicinale. A juste titre donc l'épouse se réjouit d'avoir été introduite en un lieu, où foisonne une telle profusion de grâce.

6. Mais j'ai pour les celliers d'autres noms encore qui, me semble-t-il, se comprennent de façon plus évidente. Et pour les nommer dans l'ordre, je donnerai au premier cellier le nom de Discipline, au deuxième celui de Nature, au dernier celui de Grâce. Suivant l'ordonnance de la morale, tu apprends dans le premier à être inférieur, dans le deuxième à être égal, dans le dernier à être supérieur. C'est-à-dire sous autrui, avec autrui, au-dessus d'autrui. Ou encore : à être subordonné, à être sur le même plan, à gouverner. En premier lieu donc tu apprends à être disciple, puis compagnon, et enfin maître. Il est vrai que la nature a fait tous les hommes égaux. Mais, dans les comportements, l'orgueil a perverti la bonté de la nature. Aussi, les hommes se sont mis à mal supporter leur égalité ; ils se sont battus pour avoir chacun la prééminence, désireux de s'élever les uns au-dessus des autres. « Avides de vaine gloire, ils sont pleins d'envie et de rivalité réciproques. » C'est pourquoi, il faut avant tout que l'insolence du comportement soit domptée dans le premier cellier par le joug de la discipline. Cela, jusqu'à ce que la volonté entêtée, brisée par les préceptes sévères et répétés des anciens, soit humiliée et guérie, et recouvre, par l'obéissance, la bonté naturelle qu'elle avait perdue par l'orgueil. Alors la volonté aura appris, par le seul mouvement naturel, et non par la crainte de la discipline, à se montrer aimable, autant qu'il dépend d'elle, et paisible avec tous ceux qui partagent sa nature, c'est-à-dire avec tous les hommes. Ainsi pourra-t-elle enfin passer dans le cellier de la nature et faire l'expérience de ce qui est écrit : « Comme il est bon et agréable d'habiter en frères tous ensemble ! C'est comme un parfum sur la tête. » En effet, la



bonté de la nature se joint au comportement réglé par la discipline comme « une huile d'allégresse » à des essences triturées ; et il s'en fait un parfum bon et agréable. L'homme qui, pour ainsi dire, s'est oint de ce parfum, devient « doux et pacifique », « sans reproche », ne « trompant personne », « ne faisant ni violence » « ni tort à personne », évitant de se croire supérieur ou meilleur qu'un autre. De plus, il est aussi généreux « à donner que prêt à recevoir ».

**7.** Si tu as bien compris les propriétés de ces deux celliers, tu reconnaîtras, je pense, que je n'ai pas eu tort d'appeler l'un le cellier des parfums, et l'autre le cellier des aromates. Comme le choc violent du pilon dégage et distille les vertus et les senteurs des essences, de même, dans le cellier des aromates, la vertu de l'enseignement et la rigueur de la discipline expriment et font jaillir, en quelque sorte, la vertu naturelle d'un comportement droit. Dans le cellier des parfums, par contre, l'agréable douceur d'une affection spontanée et comme innée s'empresse de rendre service, telle « un parfum sur la tête qui, à la moindre chaleur, descend » et se répand sur tout le corps. Ainsi, le cellier de la discipline contient les essences des aromates pour ainsi dire simples et sèches : c'est pourquoi j'ai cru devoir le nommer cellier des aromates. Mais dans le cellier de la nature on dépose et on garde les parfums déjà préparés. De ce fait il a tiré son nom de cellier des parfums. Quant au cellier du vin, je pense qu'il porte ce nom pour la simple raison qu'on y entrepose le vin du zèle, qui fermente dans la charité. L'homme qui n'a pas encore mérité d'y être introduit, ne doit exercer aucune autorité sur les autres comme l'était le Docteur des gentils lorsqu'il disait : « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, qu'un feu ne me brûle ? » Sans cela, tu aspiras bien abusivement à gouverner ceux que tu ne te soucies pas de servir. Et tu fais montre d'une ambition immodérée, en réclamant la soumission de ceux dont tu ne recherches pas le salut avec ardeur. Ce cellier, je l'ai nommé aussi cellier de la grâce. Non pas qu'on puisse être admis aux deux autres sans la grâce, mais en celui-ci seulement on en reçoit la plénitude. Car enfin, « la plénitude de la loi, c'est la charité » ; et « celui qui aime son frère, a accompli la loi. »

**8.** Tu as vu le pourquoi des noms ; vois encore la différence des celliers. En effet, on ne peut pas considérer comme également faciles ou possibles ces deux comportements : d'une part, réprimer par la crainte du maître et astreindre à la rigueur d'une sévère discipline les sens insolents et volages et l'appétit désordonné de la chair ; d'autre part, vivre en bonne intelligence avec ses frères par une affection spontanée. De fait, il n'est pas pareil de mener une vie austère sous la férule, ou de se montrer aimable avec ses égaux par sa propre volonté. Par ailleurs, personne ne dira qu'il y ait autant de mérite et de vertu à pratiquer la vie commune qu'à exercer efficacement l'autorité. Combien de gens voyons-nous vivre paisibles sous un supérieur et qui, aussitôt affranchis de ce joug, ne peuvent plus rester tranquilles, ni s'empêcher de chercher querelle avec leurs frères. Etablis au-dessus d'eux, ils se montrent non seulement

inefficaces, mais encore insensés et méchants. Les hommes de cette sorte se contentent d'une honnête médiocrité, selon la mesure de la grâce que Dieu leur a départie. S'ils n'ont aucun besoin de maîtres, ils ne sont pas non plus capables de l'être eux-mêmes. Ils sont préférables aux premiers dans leur comportement ; mais ceux qui savent être supérieurs surpassent les uns comme les autres. Enfin, ceux qui gouvernent sagement reçoivent la promesse d'être « préposés à tous les biens de leur Seigneur ». Peu nombreux, certes, sont ceux qui gouvernent avec efficacité encore moins ceux qui gouvernent aussi avec humilité. Il est pourtant facile de faire l'un et l'autre, quand on est parvenu à la discrétion parfaite, mère des vertus, et qu'on s'enivre aussi du vin de la charité jusqu'à mépriser sa propre gloire, jusqu'à s'oublier soi-même et « ne pas chercher son avantage personnel. » Cette grâce ne s'obtient que par l'admirable enseignement de l'Esprit-Saint dans le cellier du vin. Car la vertu de discrétion est stérile sans la ferveur de la charité ; et la ferveur ardente court à sa perte sans le frein de la discrétion. C'est pourquoi il faut louer l'homme qui possède les deux, si bien que la ferveur anime la discrétion et que la discrétion dirige la ferveur. Celui qui gouverne doit être ainsi disposé. Je déclarerai parfait dans sa conduite, et pourvue d'une formation complète, l'homme à qui il est donné de parcourir sans obstacle ces celliers tout entiers, et d'en faire le tour. Un tel homme ne résiste en rien à ses supérieurs, n'envie pas ses pairs, ne ménage pas ses soins à ses inférieurs, ne gouverne pas avec arrogance. Il est obéissant envers les préposés, il s'entend bien avec ses compagnons, il s'abaisse dans l'intérêt de ceux qui lui sont soumis. Je n'hésite pas à attribuer ce haut degré de perfection à l'épouse. « Les paroles mêmes qu'elle a prononcées » me donnent raison : »Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers ». Elle montre ainsi qu'elle a été introduite non pas dans un cellier seulement, mais dans les celliers, au pluriel.

# SERMON sur le Cantique 49

(Traduction « Sources Chrétiennes », n° 452)

## I - Le cellier du vin, c'est-à-dire la primitive église ou le zèle de la justice qui brûle dans l'âme par la contemplation de Dieu.

5                   1. « Le roi m'a introduite dans le cellier du vin, il a ordonné en moi  
la charité » Voici quel est à mon avis le sens littéral de ce passage. L'épouse  
a eu, selon ses désirs, un entretien très doux et très familier avec son bien-  
aimé. Tandis que celui-ci s'éloigne, elle revient vers les jeunes filles. Elle a  
10 été réconfortée et enflammée par la vue et par les paroles de l'Époux, à tel  
point qu'elle ressemble à une femme ivre. Et comme si ses compagnes,  
étonnées de cette nouveauté, lui en demandaient la cause, elle répond  
qu'il n'est pas du tout étonnant qu'elle soit échauffée par le vin, puisqu'elle  
est entrée dans le cellier du vin. Voilà le sens littéral. Au sens spirituel aussi  
15 l'épouse ne nie pas être ivre, mais d'amour, non de vin, si ce n'est que  
l'amour est un vin. « Le roi m'a introduite dans le cellier du vin. » Lorsque  
l'Époux est présent et que l'épouse lui adresse la parole, elle l'appelle  
« Époux » ou « bien-aimé », ou « celui qu'aime mon âme ». Mais parlant de  
lui aux jeunes filles, elle le nomme « roi ». Pourquoi cela ? C'est, je pense,  
20 qu'il sied à l'épouse aimante et aimée d'employer familièrement des noms  
d'amour, en ce qui la concerne. Quant aux jeunes filles, qui ont besoin de  
discipline, il convient que la majesté du nom leur inspire du respect et de la  
retenue.

25                   2. « Le roi m'a introduite dans le cellier du vin » Je m'abstiens de  
dire quel est ce cellier du vin, car je me rappelle l'avoir déjà dit. Appliquons  
néanmoins ces paroles à l'Église. Lorsque les disciples, « remplis de l'Esprit-  
Saint », étaient considérés par le peuple comme ivres de vin doux  
« Pierre » en sa qualité d' « ami de l'Époux, se leva au milieu » d'eux et  
plaida pour l'épouse : « Non, dit-il ces gens ne sont pas ivres, comme vous  
le supposez ». Remarque bien qu'il ne nie pas qu'ils soient ivres, mais qu'ils  
30 le soient de la manière que supposait la foule. Ils étaient ivres en effet,  
mais de l'Esprit-Saint, non pas de vin doux. Puis, comme pour attester  
devant le peuple qu'ils avaient été réellement introduits dans le cellier du  
vin, Pierre plaide encore pour tous en ces termes : « C'est bien ce qui a été  
annoncé par le prophète Joël : Il arrivera dans les derniers jours, dit le  
35 Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos  
filles seront prophètes, vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards  
auront des songes ». A ton avis, n'était-ce pas un cellier du vin que cette  
maison où les disciples étaient rassemblés ? Alors « il y eut soudain un  
bruit venant du ciel, comme d'un vent qui soufflait violemment. Il remplit  
40 toute la maison où ils étaient assis », accomplissant la prophétie de Joël.  
Chacun des disciples, sortant « enivré de l'opulence de cette maison, et  
abreuvé au torrent de délices si intenses », ne pouvait-il pas dire à bon  
droit : « Le roi m'a introduit dans le cellier du vin » ?

45                   3. Toi aussi, si tu entres seul dans « la maison de prière », l'esprit  
recueilli, l'âme clairvoyante et libre de soucis ; si, debout devant le

Seigneur près de quelque autel, tu frappes à la porte du ciel avec la main d'un saint désir ; si, présenté aux chœurs des saints par ta ferveur pénétrante – car « la prière du juste pénètre les cieux » -, tu pleures en leur présence tes souffrances et tes malheurs ; si, par de fréquents soupirs et « des gémissements ineffables », tu exposes ton indigence et implore pitié ; si, dis-je, tu fais cela, j'ai confiance en celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez » Car « si tu persévères à frapper », tu ne partiras pas les mains vides. Mais lorsque tu nous reviendras plein de grâce et de charité, « dans la ferveur de l'esprit » tu ne pourras pas cacher le don reçu : « tu nous en feras part sans envie ». Par « la grâce qui t'a été accordée », non seulement tu trouveras grâce aux yeux de tous, mais peut-être éveilleras-tu aussi l'admiration. Tu pourras alors déclarer en vérité : « Le roi m'a introduit dans le cellier du vin ». Prends garde seulement de ne pas « te glorifier » en toi-même, mais « dans le Seigneur ». Je ne dirai pas pourtant que tout don, même spirituel, provient du cellier à vin. Car il y a chez l'Époux d'autres celliers et d'autres resserres, où sont enfermés divers dons et charismes, « selon les richesses de sa gloire ». De ces celliers je me rappelle vous avoir longuement entretenus ailleurs. « Ces biens, dit le Seigneur, ne sont-ils pas gardés auprès de moi, et scellés dans mes trésors ? » Ainsi aux divers celliers « correspond la répartition des grâces », et « l'Esprit se manifeste à chacun en vue de son bien ». « A l'un est donnée une parole de sagesse, à l'autre une parole de science ; à tel autre, la prophétie ; à tel autre, le don de guérir ; à un autre, les diversités des langues, à tel autre, le don d'interpréter les paroles » ; à d'autres, d'autres grâces semblables. Pourtant, nul d'entre ceux qui ont reçu de telles grâces ne pourra dire qu'il a été introduit dans le cellier du vin. Car elles sont tirées des autres celliers ou des autres trésors.

**4.** Mais si quelqu'un obtient par la prière « d'être ravi en esprit » dans le secret de Dieu, d'où il revient ensuite tout embrasé du divin amour, tout brûlant du zèle de la justice, animé d'une extrême ferveur dans toutes les pratiques et les tâches spirituelles, si bien qu'il puisse dire : « Mon cœur s'est échauffé en moi-même, et dans ma méditation le feu va s'allumer » ; on affirme non sans raison que cet homme-là est entré dans le cellier du vin. Car, gorgé d'une abondante charité, il commence à répandre l'excès bon et salutaire du vin de la joie. Il y a deux sortes de ravissement dans la contemplation bienheureuse : l'un se produit dans l'intelligence, l'autre dans le sentiment ; l'un dans la lumière, l'autre dans la ferveur ; l'un dans la connaissance, l'autre dans la dévotion. Or, le sentiment fervent, le cœur brûlant d'amour, l'infusion d'une sainte dévotion, et aussi « l'esprit ardent » rempli de zèle, ne peuvent venir d'ailleurs que du cellier à vin. Quiconque sort de l'oraison comblé de ces dons peut dire en vérité : « Le roi m'a introduit dans le cellier du vin. »

## **II. - Le discernement consiste dans l'ordonnance de la charité.**

**5.** Il est dit ensuite : « Il a ordonné en moi la charité ». C'est chose absolument nécessaire. Car le zèle sans la science est insupportable. Là où l'ardeur est véhémence, là surtout est nécessaire le discernement, qui est

l'ordonnance de la charité. Le zèle sans la science se révèle toujours moins efficace et moins utile ; la plupart du temps, il est même ressenti comme très pernicieux. Plus le zèle est fervent, « l'esprit ardent » et la charité généreuse, plus il est besoin qu'une science très vigilante réprime le zèle, modère l'esprit, ordonne la charité. Les jeunes filles surtout peuvent craindre que l'épouse ne devienne excessive et insupportable, à cause de l'élan spirituel qu'elle a visiblement ramené du cellier à vin. C'est pourquoi l'épouse ajoute qu'elle y a aussi reçu le discernement, c'est-à-dire l'ordre dans la charité. Le discernement met l'ordre dans toute vertu, l'ordre produit la mesure et la beauté, et même la pérennité. Aussi est-il écrit : « C'est par ton ordonnance que subsiste le jour. » L'Écriture appelle « jour » la vertu. Le discernement est donc moins une vertu qu'un modérateur et un conducteur des vertus, un ordonnateur des sentiments et un instructeur des comportements. Ote-le, et la vertu sera vice : l'affection naturelle elle-même se changera en désordre et en corruption de la nature. « Il a ordonné en moi la charité ». Cela s'est accompli, lorsque dans l'Église « il a donné aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes, ou encore évangélistes, ou bien pasteurs et docteurs pour le perfectionnement des saints ». Il faut que l'unique charité les lie tous ensemble et les harmonise dans l'unité du corps du Christ. Mais elle ne pourra nullement le faire, si elle n'a été elle-même ordonnée. Si chacun se laisse emporter par son propre élan selon l'esprit qu'il a reçu, et s'il se précipite vers toutes les tâches indistinctement, selon ce qu'il ressent et non selon le jugement de la raison, il n'y aura certes pas unité, mais plutôt confusion. Car personne ne se contentera de la tâche qui lui a été assignée, mais tous mettront la main à tout à cause d'une gestion sans discernement.

**III.- Ce qui selon le jugement doit être placé en premier lieu, doit parfois selon l'ordre de la charité être placé en second lieu. Il faut se réjouir davantage de ce qui procure la plus grande gloire de Dieu.**

6. « Il a ordonné en moi la charité ». Puisse en moi aussi le Seigneur Jésus ordonner le peu de charité qu'il m'a donné, afin que, me souciant de tout ce qui lui tient à cœur, je me soucie d'abord de mon devoir et de ma tâche spécifiques. Cela aura la priorité. Pourtant, je me laisserai davantage toucher par bien des choses qui ne m'incombent pas spécialement. Car l'objet premier de nos soucis n'est pas toujours ce que nous devons aimer davantage. Souvent ce qui réclame nos soins en priorité n'est pas « le plus utile », et doit donc être moins important aussi dans notre affection. Bien des fois ce que le devoir d'obéissance place en premier lieu, le jugement le met en second lieu. Or, ce que la vérité tient pour prioritaire, l'ordre de la charité exige que nous l'embrassions avec plus d'amour. Par exemple, le souci de vous tous ne m'incombe-t-il pas par devoir d'obéissance ? Tout ce que je préférerais à cette œuvre et qui m'empêcherait de m'y appliquer pleinement et efficacement selon mes forces, même si je semblais agir par charité, ne serait pas compatible avec les exigences de l'ordre. Mais si je me dévoue avant tout à ce souci, comme

je le dois, sans toutefois me réjouir davantage des gains plus grands qu'un autre – je l'entends dire – réalise pour Dieu, il est clair que j'observe en partie l'ordre de la charité, et qu'en partie je l'enfreins. En revanche si je me montre davantage soucieux de ce qui m'incombe plus spécialement, et néanmoins davantage touché par ce qui est plus grand, on peut certes dire que je me conforme à l'ordre de charité de part et d'autre. Alors, rien ne m'empêche plus de dire moi aussi : »Il a ordonné en moi la charité. «

7. Tu me diras qu'il est difficile de se réjouir du grand bien que fait un autre plus que du maigre bien que l'on fait soi-même. Tu peux voir rien qu'à cela qu'une grâce éminente a été accordée à l'épouse, et qu'il n'appartient pas à n'importe quelle âme de dire : »Il a ordonné en moi la charité «. Pourquoi les visages de plusieurs d'entre vous se sont-ils à l'instant assombris à ces paroles ? De profonds soupirs témoignent de la tristesse de vos esprits et du découragement de vos consciences. Oui, « lorsque nous nous mesurons nous-mêmes à notre mesure », nous sommes quelques-uns à reconnaître par l'expérience de notre imperfection, combien rare est la vertu de ne pas envier la vertu d'un autre, mais d'aller jusqu'à s'en réjouir, et même s'en féliciter d'autant plus qu'on se juge soi-même surpassé en vertu. « Il y a encore quelque lumière en nous », frères, autant que nous sommes à reconnaître en nous ces sentiments.

#### **IV. - Comment pouvons-nous progresser vers la charité ordonnée.**

« Marchons tant que nous avons la lumière, de peur que les ténèbres ne nous surprennent ». Marcher, c'est faire des progrès. L'Apôtre marchait, lui qui disait : »Je ne pense pas avoir atteint mon but. « Et il a ajouté : »Une seule chose : oubliant ce qui est en arrière, je suis tendu vers l'avant. « Que veut-il dire par : « Une seule chose » ? « Une seule chose », dit-il, m'est restée, qui est pour moi remède, espérance, consolation. Mais laquelle ? C'est qu' »oubliant ce qui est en arrière, je suis tendu vers l'avant «. Voici un grand motif de confiance : « le Vase d'élection », refusant de s'attribuer la perfection, reconnaît qu'il fait des progrès ! Le danger d'être surpris par les ténèbres de la mort ne menace pas celui qui marche, mais celui qui est assis. Et qui est assis, sinon celui qui ne se soucie pas de progresser ? Garde-toi de cela, et « si tu es surpris par la mort, tu seras dans le lieu du rafraîchissement ». Tu diras à Dieu : « Tes yeux ont vu mon imperfection. Et pourtant, tous seront inscrits dans ton livre. » Qui, tous ? Assurément, ceux que Dieu trouve dans le désir de progresser. Car le texte continue ainsi : « Les jours seront formés, et nul d'entre eux », sous-entendu : ne périra. Entends par jours les hommes qui progressent. S'ils sont surpris par la mort, ils sont destinés à recevoir la perfection qui leur manque. Ils seront formés, et nul d'entre eux n'est laissé informé.

8. « Mais, diras-tu, comment puis-je progresser, moi qui envie les progrès de mon frère ? » Si tu t'affliges de cette envie, tu la ressens, mais tu n'y consens pas. C'est une passion dont tu souffres, et qui sera guérie un jour : ce n'est pas une action qui sera condamnée. Seulement, ne t'y installe pas, « en méditant l'iniquité sur ta couche ». Ne te demande pas

comment entretenir ta maladie, assouvie cette peste. Ne pense pas comment persécuter l'innocent, en calomniant ses bonnes actions, les dépréciant, les dénigrant, les empêchant. D'ailleurs, l'envie ne nuit pas à celui qui marche tout tendu vers le désir d'une vie meilleure, car « ce n'est plus lui qui la produit, mais le péché qui habite en lui. » « Plus de condamnation pour celui qui ne livre pas ses membres à l'iniquité », ni sa langue à la médisance, ni quelque autre partie de son corps à l'intention de blesser ou de nuire d'une manière ou d'une autre. Bien plutôt, il est confus d'éprouver ces mauvais sentiments, et il s'efforce d'expulser ce vice invétéré par l'aveu, les pleurs, la prière. Lorsqu'il n'y parvient pas, il se montre d'autant plus doux envers tous, et plus humble en lui-même. Quelle personne saine d'esprit condamnerait un homme qui « a appris du Seigneur à être doux et humble de cœur ». Loin de nous la pensée que soit exclu du salut celui qui imite le Sauveur, l'Époux de l'Église, notre Seigneur, « qui est Dieu béni dans les siècles. Amen »

# SERMON 50 sur le Cantique

(traduction « Sources Chrétiennes », n° 452)

## I - La charité d'affection et la charité d'action ; sur quelle charité porte la loi. Pourquoi Dieu commande des choses impossibles.

5                   1. Peut-être vous attendez-vous à ce que soit commentée la suite, pensant que le dernier verset commenté à été suffisamment expliqué. Mais j'ai autre chose en tête. J'ai encore à vous servir « les restes » du banquet d'hier, que « j'ai recueillis pour moi de peur qu'ils ne se perdent ». Ils seront perdus, si je ne les sers à personne. Car si je veux les garder pour  
10 moi seul, c'est moi qui serai perdu. Je ne veux donc pas en frustrer votre gourmandise, que je connais bien ; surtout que ces restes proviennent du plat de la charité. Ils sont d'autant plus doux qu'ils sont plus délicats ; d'autant plus savoureux qu'ils sont plus fins. D'ailleurs, c'est trop blesser la charité que de frustrer quelqu'un de cette même charité. J'en suis donc à  
15 ces mots : « Il a ordonné en moi la charité ».

                  2. Il est une charité d'action et une charité d'affection. Je pense que la loi donnée aux hommes et le commandement formulé concernent la charité et les œuvres. Car pour la charité d'affection, qui pourrait la posséder autant qu'elle nous est commandée ? La première charité est donc commandée en vue du mérite, la seconde est donnée en récompense. Nous ne nions pas que même la vie présente puisse, par grâce divine, expérimenter le commencement et le progrès de cette seconde charité ; mais nous soutenons que la perfection en appartient à la félicité future. Comment a-t-on pu commander cette charité qu'on ne  
20 pouvait absolument pas accomplir ? Mais si tu préfères penser que le commandement porte sur la charité affective, je ne le conteste pas, pourvu que de ton côté, tu m'accordes qu'en cette vie il ne peut et n'a jamais pu être accompli par aucun homme. Qui oserait s'arroger ce que Paul lui-même avoue n'avoir pas atteint ? Le Maître n'a pas ignoré que le poids du précepte dépassait les forces des hommes. Mais il a jugé utile de les avertir par là même de leur insuffisance, pour qu'ils sachent bien à quel sommet de justice ils devaient s'efforcer de parvenir, selon leurs forces. En commandant des choses impossibles, il n'a pas rendu les hommes désobéissants, mais humbles, « afin que toute bouche soit fermée et que le monde entier soit soumis à Dieu. Car aucune chair ne sera justifiée devant  
25 lui par les œuvres de la loi ». Recevant le commandement et sentant notre faiblesse, « nous crierons vers le ciel, et Dieu aura pitié de nous ». Nous saurons en ce jour-là que « ce n'est pas par les œuvres de justice que nous avons accomplies, mais selon sa miséricorde qu'il nous a sauvés. »

40                   3. Voilà ce que je pourrais dire, si nous étions d'accord pour affirmer que la loi porte sur la charité affective. Mais il semble évident qu'elle se rapporte plutôt à la charité active. Car le Seigneur, après avoir dit : « Aimez vos ennemis » ajoute aussitôt à propos des œuvres : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent ». De même l'Écriture dit : « Si ton ennemi a faim donne-lui à manger ; s'il a soif donne-lui à boire. » Là aussi, il s'agit  
45



d'action, non d'affection. Mais écoute encore le Seigneur, lorsqu'il nous prescrit de l'aimer : « Si vous m'aimez, dit-il, gardez mes paroles. » Ici encore nous sommes renvoyés aux œuvres par l'ordre d'observer les commandements. Il aurait été superflu de nous exhorter aux œuvres, si déjà l'amour avait été accompli dans l'affection. Il te faut entendre de la sorte le commandement d' « aimer ton prochain comme toi-même », bien qu'il ne soit pas formulé si explicitement. Ne penses-tu pas avoir suffisamment accompli ce commandement de l'amour du prochain, si tu observes parfaitement ce que la loi de nature prescrit avec raison à tout homme : « Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui ? » Et encore ceci : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux ? »

4. Je ne dis pas cela pour que nous soyons sans affection et que, le cœur sec, nous n'engagions que nos mains dans les œuvres. Parmi les maux les plus graves qui affligent les hommes, et que l'Apôtre décrit, j'ai lu que celui-ci aussi était du nombre : être « sans affection. »

## **II - Trois sortes d'affection : selon la chair, selon la raison et selon la sagesse. L'ordre inversé de la charité active.**

Or, il y a une affection qu'engendre la chair, et il y en a une autre que gouverne la raison ; une autre enfin qu'assaisonne la sagesse. La première est celle dont l'Apôtre dit « qu'elle n'est pas soumise à la loi de Dieu, ni ne peut l'être. » De la seconde, il déclare par contre « qu'elle est en accord avec la loi de Dieu, parce qu'elle est bonne. » Sans aucun doute, il y a une grande distance entre cette insoumission et cet accord. Mais la distance est encore plus grande entre la troisième affection et les deux premières. Car la troisième « goûte et » savoure « combien le Seigneur est doux ». Ainsi elle abolit la première et récompense la seconde. La première est douce, certes, mais honteuse ; la seconde est sèche, mais forte ; la dernière est moelleuse et douce. C'est par la seconde que se réalisent les œuvres, et c'est en elle que réside la charité. Non pas la charité affective qui, « assaisonnée de sel » de la sagesse, devient moelleuse et apporte à l'âme « toute l'abondance de la douceur du Seigneur ». Il s'agit bien plutôt d'une charité active qui, même si elle ne nous rassasie pas encore de cet amour doux et suave, ne laisse pas d'allumer en nous un amour ardent de cet amour-là. « N'aimez ni de mots ni de langue, dit l'Écriture, mais en actes et en vérité. »

5. Vois-tu avec quelle prudence l'Évangéliste s'avance entre l'amour vicieux et l'amour d'affection, distinguant de l'un comme de l'autre cette charité active et salutaire ? Il n'admet pas en cet amour les tromperies d'une langue mensongère, mais il n'exige pas non plus le goût d'une sagesse qui touche le cœur. « Aimons en actes et en vérité » dit-il. C'est-à-dire ; que le mobile de nos bonnes œuvres soit l'impulsion de la vérité vivante, plutôt que le sentiment de cette charité savoureuse. « Il a ordonné en moi la charité ». Laquelle des deux, à ton avis ? L'une et l'autre, mais selon un ordre inverse. La charité active donne la priorité aux réalités d'ici-bas, la charité affective aux réalités d'en haut. Par exemple, nul doute

qu'un esprit touché par l'amour place l'amour de Dieu avant l'amour de l'homme ; et parmi les hommes, il place les plus parfaits avant les plus faibles, le ciel avant la terre, l'éternité avant le temps, l'âme avant la chair. Et pourtant, dans une action bien ordonnée, on trouve souvent, ou même toujours, l'ordre inverse. Le souci du prochain est pour nous le plus urgent, et celui qui nous absorbe davantage ; nous assistons les frères les plus faibles avec une diligence plus empressée. La loi de l'humanité et la nécessité elle-même nous font travailler pour la paix sur la terre plus que pour la gloire du ciel ; l'anxiété des soucis temporels nous laisse à peine le loisir de songer aux réalités éternelles. Délaissant le soin de l'âme, nous sommes presque continuellement asservis aux malaises de notre corps. Enfin, selon le dire de l'Apôtre, « nous entourons de plus d'honneur nos membres les plus faibles », accomplissant ainsi en quelque sorte cette parole du Seigneur : « Les derniers seront premiers et les premiers derniers. » Que l'homme en prière parle à Dieu, qui en doutera ? Que de fois, cependant, sur l'ordre de la charité, nous sommes détournés et arrachés de cet entretien à cause de ceux qui ont besoin de notre aide active ou de notre parole ! Que de fois un pieux loisir doit faire place, pour une pieuse raison, au tumulte des affaires ! Que de fois, avec bonne conscience, on dépose un livre pour aller suer au travail manuel ! Que de fois, pour gérer les biens terrestres, nous devons renoncer en toute justice à la célébration même de la messe ! C'est l'ordre à l'envers ; mais nécessité n'a pas de loi. Ainsi la charité active instaure son ordre à elle ; selon le commandement du père de famille, « elle commence par les derniers ». Elle est certes pieuse et juste, car elle ne fait pas acception de personnes ; elle considère non pas la valeur des choses, mais les besoins des hommes

6. Il n'en va pas ainsi de la charité affective. Car elle instaure son ordre en commençant par les premiers. Elle est la sagesse, qui savoure toutes choses selon ce qu'elles sont. Par exemple, ce que la nature estime davantage, l'affection en fait plus de cas elle aussi ; elle fait moins de cas des moindres choses, et aucun cas des choses infimes. L'ordre de la charité active, c'est la vérité de l'amour qui l'établit ; l'ordre de la charité affective, c'est l'amour de la vérité qui l'exige ainsi. Dans le premier la charité est vraie, puisque ceux qui ont plus besoin reçoivent en priorité. Dans le second la vérité apparaît vraiment aimée, puisque nous suivons dans notre affection l'ordre que la vérité suit selon la raison.

### ***III. L'ordre de la charité affective, qui savoure toutes choses selon ce qu'elles sont.***

Quant à toi, si « tu aimes le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force » : si, par une affection plus fervente, tu surpasses cet amour de l'amour dont se contente la charité active et qui est un degré vers l'amour divin ; si tu es tout embrasé de l'amour divin lui-même, reçu dans la plénitude de l'Esprit ; alors oui, tu savoures Dieu. Non pas certes tel qu'il en serait digne en lui-même, car cela est impossible à toute créature, mais selon ton pouvoir de le savourer. Ensuite tu pourras te savourer aussi toi-même, tel que tu es, puisque tu auras compris que tu

n'as aucun motif de t'aimer, sinon dans la mesure où tu appartiens à Dieu. Car tous les motifs que tu as d'aimer, tu les auras rapportés à lui. Tu te savoureras, dis-je, tel que tu es, lorsque par l'expérience même de l'amour et de l'affection que tu auras pour toi-même, tu découvriras que tu n'es rien ; un rien nullement digne d'être aimé, fût-ce par toi-même, sinon à cause de Dieu. Car sans lui tu n'es rien.

5  
10  
15  
20  
25

**7.** Quant à « ton prochain », que tu dois « aimer comme toi-même », afin que tu le savoures lui aussi tel qu'il est, il aura pour toi la même saveur que toi. Car il est ce que tu es. Tu ne t'aimes toi-même que parce que tu aimes Dieu ; par conséquent, tous ceux qui l'aiment pareillement, tu les aimes comme toi-même. Mais ton ennemi, puisqu'il ne vaut rien, car il n'aime pas Dieu, tu ne peux certes l'aimer comme toi-même, toi qui aimes Dieu ; tu l'aimeras néanmoins, afin qu'il aime. Ce n'est pas la même chose d'aimer quelqu'un pour qu'il aime, ou de l'aimer parce qu'il aime. Afin de le savourer lui aussi tel qu'il est, tu ne savoureras pas ce qu'il est, puisqu'il ne vaut rien, mais ce qu'il sera peut-être un jour, ce qui ne vaut presque rien, car c'est encore bien incertain. Quant à celui dont il est évident qu'il ne reviendra jamais à l'amour de Dieu, il aura pour toi non pas presque aucune saveur, mais aucune saveur du tout ; car il ne vaut rien pour l'éternité. Cet homme non seulement ne doit pas être aimé, mais il doit même être pris en haine, selon cette parole : « N'ai-je pas haï, Seigneur, ceux qui te haïssent, et n'ai-je pas pris en dégoût tes ennemis ? » Celui-là excepté, la charité attentive ne permet pas de refuser un peu d'affection, si peu que ce soit, à aucun homme, fût-il l'ennemi le plus acharné. « Qui est assez sage pour comprendre ces choses ? »

30  
35  
40  
45

**8.** Donne-moi un homme qui avant tout et de tout son être aime Dieu ; qui s'aime lui-même et son prochain dans la mesure où ils aiment Dieu ; son ennemi, parce que peut-être il aimera Dieu un jour. Un homme qui aime plus tendrement ses parents selon la chair à cause de la nature, et plus intensément ses maîtres spirituels à cause de la grâce. Un homme qui se tourne aussi vers chaque chose avec un amour de Dieu bien ordonné ; il méprise la terre, il regarde vers le ciel, « il use de ce monde comme n'en usant pas » ; il sait discerner, par une certaine saveur intime de l'esprit, entre ce dont il faut user et ce dont il faut jouir. Un homme qui s'occupe en passant des choses passagères, et seulement de celles qui sont nécessaires, et pour autant qu'elles sont nécessaires. Un homme enfin qui s'attache d'un désir éternel aux réalités éternelles. Donne-moi, dis-je, un tel homme, et moi, sans hésiter, je le proclame sage, puisqu'il sait savourer toutes choses selon ce qu'elles sont vraiment. Il peut, en toute vérité et assurance, se glorifier et dire : « Il a ordonné en moi la charité. » Mais où trouver cet homme ? Et quand cela arrivera-t-il ? « Je le dis en pleurant » : jusques à quand respirerons-nous le parfum sans savourer le goût ? Jusques à quand regarderons-nous vers la patrie sans la posséder, soupirant après elle et la saluant de loin ? O vérité, patrie des exilés et terme de l'exil ! Je te vois, mais il ne m'est pas permis d'entrer, retenu que je suis par la chair ; indigne d'être admis, souillé de péchés. O Sagesse, qui

5

« exerces ta puissance d'un bout à l'autre du monde avec vigueur » en créant et conservant toutes choses, « et qui disposes tout avec douceur » en comblant et ordonnant nos affections ! Dirige nos actions selon que nos besoins temporels le demandent, et disposent nos affections selon que ta vérité éternelle le requiert. Qu'ainsi chacun de nous puisse avec assurance se glorifier en toi et dire : « Il a ordonné en moi la charité. » Car tu es « la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu, le Christ » Epoux de l'Eglise, notre Seigneur, « Dieu béni dans les siècles. Amen. »

# Traité sur les degrés d'orgueil et d'humilité

(traduction « Charpentier »)

## [Chapitre I/II]

5 **CHAPITRE III. Dans quel ordre les degrés de l'humilité conduisent à la récompense de la vérité et comment le Christ a appris la miséricorde par sa Passion.**

10 6. J'ai dit, comme j'ai pu, quel avantage attend celui qui gravit les degrés de l'humilité; je vais dire maintenant, du mieux que je pourrai, dans quel ordre ils conduisent au but que nous nous proposons qui est la vérité. Mais comme il y a aussi trois degrés dans la connaissance de la vérité, je vais essayer de les indiquer en peu de mots, afin de montrer auquel des trois conduit le douzième degré de l'humilité. Or nous recherchons la vérité en nous d'abord, puis dans les autres et enfin en elle-même. Nous la recherchons en nous, en nous jugeant nous-mêmes; dans les autres, en compatissant à leurs maux; et en elle-même en la contemplant avec un cœur pur. Après avoir compté les degrés, remarquez en quel ordre ils se succèdent. La Vérité même vous apprendra d'abord pourquoi vous devez la chercher dans les autres avant de la chercher en elle-même, et ensuite pourquoi en vous, avant que de la chercher dans les autres. En effet, dans 20 la béatitude dont le Seigneur parle dans son sermon (Matth., V, 7), il place les cœurs miséricordieux avant les cœurs purs, c'est parce que ceux qui sont miséricordieux découvrent plutôt la vérité dans les autres; attendu qu'ils en partagent les sentiments en leur devenant tellement semblables par la charité qu'ils ressentent les biens et les maux des autres comme si c'étaient les leurs propres. En effet, ils se sentent faibles avec les faibles, et ils ne peuvent voir quelqu'un scandalisé sans brûler avec lui (II Corinth., XI, 29); ils sont dans la joie avec ceux qui s'y trouvent et versent des larmes avec ceux qui pleurent (Rom., XII, 15). Cette charité fraternelle purifie l'œil de leur cœur et leur permet de goûter ensuite le bonheur de contempler en elle-même cette vérité, pour l'amour de laquelle ils souffrent avec le 30 prochain. Au contraire, ceux qui, au lieu de compatir aux peines de leurs frères, insultent à leurs larmes ou s'affligent de leur joie et ne ressentent point en eux ce que souffrent les autres, parce qu'ils ne partagent point leurs sentiments, ne sauraient découvrir la vérité dans les autres. On peut leur appliquer le proverbe Qui se porte bien ne sent pas le mal d'autrui, et qui a bien dîné ne connaît pas les tourments de celui qui n'a pas même déjeûné. Mais plus un malade se rapproche d'un autre malade et un famélique d'un autre famélique, plus aussi ils compatissent profondément à leurs maux. Car si la pure vérité ne peut être perçue que par un cœur pur, ainsi la misère de nos frères ne peut être ressentie que par un cœur malheureux. Mais pour se sentir malheureux du malheur d'autrui, il faut commencer par sentir son propre malheur à soi; ce n'est qu'en nous connaissant nous-mêmes que nous pourrons retrouver l'âme de notre prochain dans la nôtre, et savoir comment lui venir en aide, à l'exemple de 45 notre Sauveur qui voulut souffrir afin de savoir compatir à la souffrance,

être malheureux pour apprendre ainsi la pitié pour le malheur et la miséricorde, de même que nous lisons « qu'il apprit l'obéissance par tout ce qu'il a souffert (Rom., V, 8) : » ce qui ne veut pas dire que, avant cela, il ne sût point être miséricordieux, puisque sa miséricorde est éternelle ;

5

7. Peut-être trouvez-vous que je vais un peu loin quand je dis que le Christ, qui est la Sagesse de Dieu, a appris la miséricorde, comme si celui par qui tout a été fait pouvait ignorer quoi que ce soit de ce qui est, d'autant plus qu'on pourrait entendre dans un sens qui n'aurait rien d'absurde, le passage de l'Épître aux Hébreux que j'ai cité plus haut pour prouver ce que j'avançais et appliquer ces mots : « Il a appris » non à la tête, dans son corps, mais à son corps, qui est l'Eglise, en sorte que le sens de ces paroles: « Il apprit l'obéissance» serait : il l'apprit dans son corps parce qu'il a souffert dans son chef. Car la mort, la croix, les opprobres, les crachats et les fouets qu'a soufferts Jésus-Christ, notre chef, qu'est-ce autre chose pour son corps, c'est-à-dire pour nous, que d'admirables leçons d'obéissance? Aussi saint Paul dit-il : « Il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (Philipp., II, 8.) » Pourquoi cela? Saint Pierre nous le dit : « Jésus-Christ a souffert pour nous afin de vous laisser un exemple et pour que vous marchiez sur ses pas (I Petr., II, 21), » c'est-à-dire, pour que vous imitiez son obéissance. Ainsi tout ce qu'il a souffert nous apprend, à nous qui ne sommes que des hommes, combien nous devons souffrir pour l'obéissance, puisqu'un Dieu n'a pas hésité à endurer la mort pour elle. Entendu ainsi, il n'y a rien de choquant à dire que le Christ a appris l'obéissance, la miséricorde ou tout autre chose, puisque c'est dans son corps, pourvu qu'on ne croie pas qu'il a pu, dans le temps, apprendre quoi que ce soit qu'il eût ignoré dans l'éternité. De cette manière ce sera lui qui enseignera la miséricorde ou l'obéissance, et lui aussi qui l'apprendra, attendu que tête et corps ne font qu'un seul et même Jésus-Christ.

10

15

20

25

30

8. Je ne dis pas que ce sens n'est pas bon, mais un autre passage de la même lettre me fait préférer le premier : on lit en effet ailleurs : « Il ne s'est pas fait le libérateur des anges, mais des descendants d'Abraham; voilà pourquoi il a dû ressembler en tout, le péché excepté, à ses frères, afin qu'il devînt compatissant (Rom., II, 16). » Or il me semble que ces paroles conviennent tellement au chef, qu'elles ne peuvent absolument point s'appliquer au corps. En effet, il n'y a que du Verbe même de Dieu qu'il est dit: « Il ne s'est point fait le libérateur des anges, » c'est-à-dire, il ne se les est point unis personnellement, « mais des descendants d'Abraham.» Aussi ne lit-on pas que le Verbe se soit fait ange, mais qu'il « s'est fait chair (Joan. I, 14), » c'est-à-dire, homme de la race d'Abraham, selon la promesse faite à ce patriarche. «Voilà pourquoi,» c'est-à-dire parce qu'il est de la race d'Abraham, «il a dû ressembler en tout à ses frères : » en d'autres termes, il fallut, il a été nécessaire qu'il fût comme nous, sujet à la douleur et; qu'à l'exception du péché, il passât par toutes nos misères. Si

35

40

45

vous demandez pourquoi il fallait qu'il en fût ainsi, l'Apôtre vous répond : « Pour qu'il devint compatissant. » Que si vous voulez savoir pourquoi ces dernières paroles ne pourraient point s'entendre de son corps mystique, je vous prie d'écouter la raison que saint Paul en donne un peu plus loin : « C'est des peines et des souffrances même par lesquelles il a été tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés (Hebr., II, 18). » Or, ces paroles, pour moi, ne signifient point autre chose que ceci; il a voulu souffrir et être tenté et partager toutes nos misères, à l'exception du péché, ce qui n'est autre que de se rendre semblable à ses frères, afin d'apprendre par sa propre expérience à avoir de la compassion et de la pitié pour ceux qui se trouvent éprouvés et tentés de même.

9. Cette expérience ne l'a point rendu plus savant; ce n'est pas ce que je dis, mais afin qu'il parût plus près de nous, en sorte que les faibles enfants d'Adam qu'il n'a pas dédaigné d'appeler et de rendre ses frères, n'éprouvassent aucune peine à lui confier leurs infirmités, qu'il peut, veut et sait guérir; puisqu'il est Dieu, qu'il est devenu notre prochain et qu'il a souffert ce que nous souffrons nous-mêmes. Voilà pourquoi Isaïe l'appelle « un homme de douleur, qui connaît l'infirmité (Isa., LIII, 3) et pourquoi aussi l'Apôtre dit : « Le pontife que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses (Hebr., IV, 15), » mais pour nous faire comprendre pourquoi il le peut, « c'est, dit-il, parce qu'il a éprouvé, comme nous, toutes sortes de tentations, hormis le péché (Philipp., II, 6). » En effet Dieu est heureux, le Fils de Dieu est heureux dans cette forme et cette nature qui font qu'il n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu son Père; il était certainement impassible; et, jusqu'à ce qu'il se fût anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de l'esclave (Id., ibid., 7), de même qu'il n'avait point éprouvé par lui-même ce que c'est que misère et assujettissement, ainsi il ne savait point par sa propre expérience ce que c'est que compassion et obéissance; il le savait par sa nature; non point pour l'avoir éprouvé. Mais lorsqu'il se fut, pour quelque temps, rendu inférieur non seulement à lui-même, mais aux anges qui, tout impassibles qu'ils soient par l'effet d'une grâce, ne le sont point par nature, et qu'il eut pris cette forme dans laquelle il pût souffrir et obéir, ce qu'il ne pouvait faire dans sa propre nature, comme je l'ai déjà dit, il a fait alors l'expérience de la miséricorde dans sa passion, et de l'obéissance dans sa sujétion. Mais cette expérience, comme j'en ai déjà fait la remarque, n'a rien ajouté à sa science, elle a seulement augmenté notre confiance, en rapprochant de nous, par cette triste connaissance, celui dont nous nous étions si fort éloignés. Aurions-nous jamais osé nous approcher de lui s'il était resté dans son éternelle impassibilité? Maintenant au contraire, l'Apôtre lui-même nous engage« à nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce (Hebr., IV,16), » de celui dont les saintes lettres disent « qu'il s'est chargé de nos langueurs, » et que nous savons avoir pris à nos douleurs » sur lui (Isa., I, LIII, 4), parce que nous ne saurions douter qu'il peut compatir à nos misères, les ayant lui-même éprouvées.

10. Il ne doit donc point sembler absurde de dire que le Christ n'a jamais commencé à apprendre quoi que ce soit qu'il n'eût pas su auparavant, et pourtant qu'il connaît d'une manière, de toute éternité, en tant que Dieu, la miséricorde qu'il a apprise dans le temps d'une autre manière en tant qu'homme. Peut-être est-ce dans ce sens que, répondant à ses disciples au sujet du jugement dernier, le Seigneur a dit qu'il n'en connaissait ni le jour ni l'heure (Matth., XXIV, 36); autrement, comment celui en qui tous les trésors et les secrets de la science et de la sagesse sont renfermés (Coloss., II, 3), aurait-il pu ignorer quand sera ce jour? Pourquoi donc disait-il qu'il ne le savait pas, quand il est bien certain qu'il ne pouvait l'ignorer? N'a-t-il pas voulu, par un mensonge, leur dérober la connaissance d'une chose qu'il ne leur était pas bon de savoir? Loin de moi une telle pensée; car de même qu'il ne saurait rien ignorer, attendu qu'il est la science même, ainsi il ne saurait mentir, parce qu'il est aussi la vérité même; mais voulant couper court aux questions curieuses et inutiles de ses Apôtres, il leur dit qu'il ne savait pas ce qu'ils lui demandaient, non pas dans un sens absolu, mais dans le sens où il pouvait le dire sans mentir. Or, si, en tant que Dieu, il embrasse d'un seul regard tous les temps également, aussi bien l'avenir que le présent et le passé, il voyait aussi ce dernier jour, mais il ne le connaissait point pour l'avoir vu des yeux de la chair, ce qui ne peut être, tant que du souffle de sa bouche il n'aura pas fait périr l'Antéchrist, tant qu'il n'aura point entendu de ses oreilles corporelles, la voix de l'archange et le son de la trompette qui doit ressusciter les morts et n'aura point vu, de ses yeux de chair, les brebis et les boucs qu'il doit séparer les uns des autres.

11. Mais pour vous convaincre qu'il ne parlait que de la connaissance qui vient des sens, lorsqu'il disait qu'il ne savait pas quand sera ce jour, remarquez avec quel soin il s'exprime dans sa réponse; il ne dit pas en effet : Ni moi non plus je ne connais point quand sera ce jour, mais seulement : Le Fils de l'homme lui-même l'ignore. Or qu'est-ce que le Fils de l'homme sinon le Fils de Dieu, en tant que fait chair? Ce nom même montre bien qu'en disant qu'il ignorait quelque chose, ce n'est pas comme Dieu qu'il parlait; mais comme homme. Eu effet, partout où il parle de lui en tant que Dieu, il ne dit plus le Fils ou le Fils de l'homme, mais il dit, Je, ou moi, comme quand il s'écrie: «En vérité, en vérité, je vous déclare que je suis avant qu'Abraham fût, (Joan., VIII, 58) : » Je suis, dit-il, et non pas : Le Fils de l'homme est, en parlant évidemment de cette essence par laquelle il est avant Abraham, avant même tout commencement, non point de celle par laquelle il descend d'Abraham. Dans une autre occasion, demandant à ses disciples l'opinion qu'on avait de lui, il leur dit: « Qui les hommes disent-ils, non pas que je suis, mais qu'est le Fils de l'homme (Matth., XVI, 13) ? » Au contraire lorsqu'il leur demande ce qu'eux-mêmes ils pensent aussi de lui, il ne leur dit pas : «Et vous, qui pensez-vous — qu'est le Fils de l'homme, mais bien, — que je suis?» Lorsqu'il s'enquiert de l'opinion d'un peuple charnel sur lui, en tant qu'homme, il se désigne par son nom d'homme et s'appelle le Fils de l'homme; mais quand c'est à ses disciples qui sont spirituels qu'il s'adresse, pour savoir ce qu'ils pensent de lui, en



tant que Dieu, il ne dit plus : Que pensez-vous du Fils de l'homme, mais «de moi. » Pierre comprit bien le sens de ces mots « de moi » qui leur étaient adressés, comme il le fit voir par sa réponse quand il s'écria: « Vous êtes, — non Jésus le fils de la Vierge, mais-le Christ, Fils de Dieu. » Il aurait pu faire la première réponse sans blesser la vérité, c'est évident, mais comme il avait admirablement saisi, dans les paroles de Jésus-Christ, le sens de sa question, il répondit précisément et directement à ce qui lui était demandé : « Vous êtes le Christ, Fils de Dieu. »

12. En voyant donc en Jésus-Christ, deux natures en une seule personne; l'une. par laquelle il a commencé d'être, et que, en tant qu'il a toujours été, il a toujours su toutes choses, tandis que, en tant que né dans le temps, il a appris beaucoup de choses dans le temps, pourquoi ne pas reconnaître que, de même qu'il a commencé d'être selon la chair, ainsi il à commencé à connaître les misères de la chair, mais de ce genre de science qui vient de la faiblesse même de la chair, et qu'il eût été plus heureux et plus sage pour nos premiers parents de ne point acquérir, puisqu'ils ne pouvaient se la procurer que par la folie et la misère. Mais leur Créateur venant rechercher ce qui s'était perdu, eut pitié de son œuvre et vint la trouver en descendant lui-même miséricordieusement là où elle avait péri misérablement. Il a voulu éprouver, dans sa propre personne, ce qu'ils souffraient justement pour avoir péché contre lui; il n'y était point poussé par une curiosité semblable à la leur, mais par une admirable charité; ce n'était pas simplement pour partager leur malheur, mais pour devenir miséricordieux et pour les délivrer de leur misère, oui, dis-je, pour devenir miséricordieux, non point de cette miséricorde qu'il ressent dans le bonheur immuable de son éternité, mais de celle qu'il a trouvée sous notre forme, par le moyen de la misère. La première l'a conduit à commencer son œuvre de bonté, et la seconde la lui a fait achever: ce n'est pas que celle-là fût incapable de l'achever toute seule; mais c'est que, sans celle-ci, elle ne pouvait rien qui nous profitât. L'une et l'autre étaient également nécessaires, mais la dernière seule allait à notre nature. O ineffable invention de la charité de Dieu. Aurions-nous jamais songé à cette admirable miséricorde que la misère n'a point formée, ou conçu même la pensée de cette compassion qui nous était inconnue, que la passion n'a point éveillée et qui subsiste dans son impassibilité? Et pourtant, si la miséricorde qui ne connaît point la misère n'avait point été avant celle qui la connaît, elle ne se serait point approchée de celle dont la misère est la mère; mais, si elle ne s'en était point approchée, elle ne l'aurait point attirée à elle, et, si elle ne l'avait point attirée, elle ne l'aurait point tirée; mais tirée d'où? de l'abîme de sa misère et des profondeurs de son borbier (Psalm. XXXIX, 3). Jésus-Christ ne s'est point pour cela dépouillé de sa première miséricorde, mais il en a fait le vêtement de la seconde; il ne l'a point changée, mais multipliée, selon ces paroles: « Vous sauverez, Seigneur, les hommes et les bêtes, selon l'abondance de votre infinie miséricorde (Psalm. XXXV, 7). »

#### CHAPITRE IV. Le premier degré de la vérité c'est de se connaître soi-même, c'est-à-dire, de connaître sa propre misère.

5  
10  
15  
20

13. Mais revenons à notre sujet. Si donc celui qui ne connaissait pas la misère s'est fait misérable, afin d'apprendre, par sa propre expérience, ce qu'il ignorait jusqu'alors, à combien plus forte raison devez-vous, vous, je ne dis pas devenir ce que vous n'êtes pas, mais considérer attentivement ce que vous êtes, car vous êtes véritablement misérable, pour apprendre du moins par cette voie à être miséricordieux, puisque vous ne pouvez l'apprendre par un autre? Car il est à craindre, si vous ne voyez que la misère du prochain sans faire attention à la vôtre, que vous n'éprouviez de l'indignation plutôt que de la commisération, que vous ne vous sentiez moins porté à secourir qu'à juger et plus disposé à détruire avec fureur qu'à instruire en esprit de douceur, selon ces paroles de l'Apôtre: « Vous autres qui êtes spirituels, ayez soin de les relever dans un esprit de douceur (Gal., VI, 1). » L'Apôtre nous conseille donc ou plutôt nous ordonne de secourir notre frère malade dans cet esprit de douceur avec lequel nous voudrions qu'on nous secourût nous-mêmes en pareil cas, et il nous dit comment nous apprendrons la douceur envers les pécheurs, c'est, dit-il, « en faisant réflexion sur vous-mêmes et en craignant d'être tentés aussi bien que lui. »

25  
30  
35  
40  
45

14. Examinons avec quel soin le disciple de la vérité observe l'ordre qu'a suivi le Maître. Dans les béatitudes dont j'ai parlé plus haut (n. 6), nous voyons que les cœurs miséricordieux sont placés avant les cours purs et les doux avant les miséricordieux; de même l'Apôtre, en exhortant les hommes spirituels à instruire ceux qui sont charnels, a soin de dire « en esprit de douceur. » Attendu que s'il faut être miséricordieux pour instruire ses frères, il faut être doux pour le faire en esprit de douceur. C'est comme s'il avait dit : Nul ne saurait être compté parmi les hommes miséricordieux, s'il n'est doux au fond de son cœur. Voilà donc que l'Apôtre nous montre clairement lui-même ce que je vous avais promis un peu plus haut de vous faire voir moi-même, c'est-à-dire, qu'il faut rechercher la vérité en vous avant que de la chercher dans les autres, « en faisant réflexion, dit-il, sur vous-mêmes, » c'est-à-dire, en remarquant comme vous êtes accessibles à la tentation et enclin au péché; en vous considérant ainsi, vous apprendrez à devenir doux et vous pourrez ensuite secourir les autres en esprit de douceur. Mais si le conseil du disciple ne vous suffit point, écoutez les invectives du Maître : «Hypocrite, commencez par ôter la poutre de votre œil, vous verrez ensuite comment vous pourrez retirer la paille de l'œil de votre frère (Matth., VII, 5). » Or cette poutre grande, énorme, qui se trouve dans notre œil, c'est l'orgueil qui est dans notre esprit, l'orgueil, dis-je, dont l'embonpoint excessif, qui n'est pas la santé mais une vaine enflure sans consistance, obscurcit l'œil de l'âme et projette une ombre sur la vérité; c'est au point que s'il règne dans votre âme, au lieu de vous voir et de vous sentir tel que vous êtes ou que vous pouvez être, il vous montre à vous-même tel que vous aimez à vous voir ou tel que vous croyez ou que vous espérez être. Qu'est-ce en effet que l'orgueil, sinon, comme un saint l'a

défini (S. August. lib. II, de Genes. ad litt. cap. XIV, et alibi), l'amour de notre propre excellence? D'où nous pouvons dire en sens contraire, que l'humilité est le mépris de notre propre excellence. L'amour et la haine sont également ennemis du jugement. Voulez-vous entendre le jugement de la Vérité par excellence? Nous jugeons selon ce que nous entendons, mais ni la haine ni l'amour ni la crainte ne sauraient juger. Que dis-je? La haine sait juger, en preuve ce jugement : «Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir (Joan., XIX, 7). » La crainte a aussi sa manière de juger, comme on le voit quand elle s'écrie: «Si nous le laissons faire ainsi, les Romains viendront et détruiront notre ville et notre nation (Joan., XI, 48). » L'amour juge également, comme il le fit par la bouche de David au sujet de son fils parricide, quand il lui inspira cet ordre « Epargnez mon fils Absalon (II Reg., XVIII, 1). » Aussi les lois humaines ont-elles décidé que dans les causes, soit ecclésiastiques, soit laïques, on n'admettrait point parmi les juges, les parents et les amis particuliers de ceux qui sont en jugement (L. Qui jurisd., de jurisd. omn. judic.), de crainte que l'amour ne les aveugle ou ne les rende injustes. Mais si l'amour que nous avons pour un ami peut diminuer ou faire disparaître sa faute à nos yeux, à combien plus forte raison l'amour-propre faussera-t-il notre jugement, dans notre propre cause.

15. Il s'ensuit que tout homme qui veut connaître la vérité en lui-même, doit écarter la poutre de l'orgueil qui empêche la lumière d'arriver jusqu'à ses yeux, puis disposer des degrés dans son cœur afin de pouvoir monter au dedans de soi à sa propre recherche et parvenir au premier degré de la vérité en gravissant les douze de l'humilité. Lorsque, après avoir trouvé la vérité en lui, ou plutôt après s'être trouvé lui-même dans la vérité, il pourra s'écrier : «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, car je suis arrivé aux dernières limites de l'humilité (Psalm., CXV, 1); » qu'il monte au haut de son cœur, afin d'exalter la vérité, et que dans son transport il s'écrie, en arrivant au second degré de la vérité : « Tout homme est menteur. » N'est-ce point la marche qu'a suivie David? N'est-ce point ce qu'a senti le Prophète, ce que le Seigneur, ce que les Apôtres ont senti, ce que nous avons senti nous-mêmes après eux et par eux ? « J'ai cru, » dit-il, quand la vérité disait: « Celui qui me suit, ne marchera pas dans les ténèbres (Joan., VIII, 12). » C'est donc en la suivant que «j'ai cru, » et c'est en la confessant que « j'ai parlé, » mais que confessai-je ? La vérité que j'ai connue en croyant; et après avoir cru pour obtenir la justice et parlé pour obtenir le salut, « je suis arrivé aux dernières limites de l'humilité, » tout est donc pour le mieux. C'est comme s'il avait dit: N'ayant pas rougi de confesser contre moi la vérité que j'avais découverte en moi, je suis arrivé au comble de l'humilité, car c'est la perfection de l'humilité qu'il faut entendre par ces mots « les dernières limites de l'humilité (Psalm. CXI, 2), » ainsi que les commentateurs semblent l'établir. D'ailleurs ce n'est pas faire violence aux paroles du Prophète que de penser que le sens de ses paroles soit celui-ci: Quand je ne connaissais pas encore la vérité, je m'estimais quelque chose, quoique je ne fusse rien; mais lorsque je crus dans le Christ, c'est-à-dire, quand j'imitai son humilité, je connus la vérité, et elle fut exaltée en moi

par ma propre bouche, mais quant à moi, je me suis trouvé alors « arrivé aux dernières limites de l'humilité, » c'est-à-dire, je suis devenu on ne peut plus vil à mes yeux, lorsque je me fus considéré.

## CHAPITRE V. Le second degré de la vérité est de compatir aux misères dit prochain quand on connaît sa propre infirmité.

16. Le Prophète étant donc arrivé par l'humilité au premier degré de la vérité, comme il le dit lui-même en ces termes: « Vous m'avez humilié dans votre vérité (Psalm. CXVIII, 75), » fait un retour sur lui-même, comprend la misère du reste des hommes par la sienne propre, et, passant ainsi au second degré de l'humilité, il s'écrie dans son transport: « Tout homme est menteur, » mais de quel transport parlé-je? Sans doute de celui par lequel étant hors de lui et s'attachant à la vérité, il se juge lui-même. Oui, c'est dans ce transport qu'il s'écrie, non pas avec indignation et dans un sentiment d'insultant reproche, mais dans un mouvement de pitié et de compassion : « Tout homme est menteur (Psalm. CXV, 11.)» Qu'est-ce à dire, « Tout homme est menteur? » C'est-à-dire tout homme est faible, misérable et impuissant, aussi incapable de se sauver que de sauver les autres. Ainsi quand on dit que « le cheval trompe celui qui attend de lui son salut (Psalm. XXXII, 17), » cela ne signifie pas que le cheval trompe personne, mais que celui qui se confie dans sa force se trompe lui-même. Il en est ainsi de l'homme, quand on dit qu'il est menteur, on veut dire qu'il est fragile, changeant, aussi incapable de se sauver que de sauver les autres; c'est au point que celui qui met son espérance dans l'homme est maudit (Jerem., XVII, 5). Le Prophète, dans son humilité, s'avance à la suite de la vérité; et, en voyant dans les autres, ce qu'il déplore en lui, il compatit en même temps qu'il s'éclaire, et s'écrie en général avec vérité : « Tout homme est menteur. »

17. Quelle différence entre lui et le Pharisien superbe! Que trouve-t-il à dire dans son transport, celui-ci ? « Mon Dieu, je vous remercie de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes (Luc., XVIII, 11). » Ainsi, en même temps qu'il s'exalte seul à l'exclusion des autres, il accable les autres de son orgueilleux dédain. Quelle différence dans le langage de David ! car s'il dit : « Tout homme est menteur, » il n'excepte personne, afin de ne tromper personne, parce qu'il sait bien que « tout homme est pécheur et a le plus grand besoin de la gloire de Dieu (Rom., III, 12). » Le Pharisien en s'exceptant seul, tandis qu'il condamne tous les autres, ne trompe que lui; le Prophète, au contraire, ne fait point une exception dans la commune misère pour n'être point excepté de la miséricorde; mais le Pharisien a éteint toute miséricorde en dissimulant sa propre misère. Ce que David affirme, il ne l'affirme pas moins, de lui que des autres: « Tout homme, dit-il, est menteur; » le Pharisien, au contraire, fait une exception en sa faveur, dans ce qu'il affirme de tout le monde, « Je ne suis pas, dit-il, comme le reste des hommes : » Et s'il rend grâce à Dieu, ce n'est pas tant de ce qu'il est bon que de ce qu'il l'est seul; c'est moins du bien qu'il trouve en lui, que du mal qu'il remarque dans les autres. Il n'avait pas encore retiré la poutre de son œil et il se permet de compter les pailles qu'il voit dans l'œil des autres, car il ajoute : « Qui sont injustes, voleurs (Luc., XVIII, 10). » Si vous avez bien compris la différence de ces deux transports, je trouverai que ma digression n'a point été inutile.

18. Mais revenons à notre sujet. Ceux à qui la vérité a une fois appris à se connaître, et par conséquent à se trouver méprisables, ne peuvent manquer de trouver amer tout ce qu'ils ont aimé jusqu'alors. En effet, se plaçant eux-mêmes sous leurs propres yeux, ils se forcent à se voir tels qu'ils sont et qu'ils rougissent de se voir. Mais en même temps qu'ils cessent d'aimer ce qu'ils sont et soupirent après ce qu'ils ne sont pas et qu'ils ne peuvent espérer d'être jamais par leurs propres forces, ils versent des larmes abondantes sur eux, et n'ont plus d'autre consolation que de se juger avec sévérité, comme des juges à qui l'amour de la vérité donne faim et soif de la justice; et, dans leur mépris pour eux-mêmes, ils s'imposent les plus rigoureuses pénitences, en même temps qu'ils cherchent à se corriger. Mais comprenant bien qu'ils ne sauraient seuls y réussir, car après avoir accompli tous les ordres qui leur sont donnés, ils savent qu'ils ne sont plus que des serviteurs inutiles (Luc., XVII, 10), ils se jettent des mains de la justice dans les bras de la miséricorde. Pour obtenir qu'il leur soit fait miséricorde, ils suivent le conseil de la Vérité qui leur dit: « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde (Matth., V, 6). » Or le second degré de la vérité est précisément de la rechercher dans le prochain, d'apprendre par ses propres misères à connaître celles des autres et, par ce qu'on souffre, la compassion pour les souffrances d'autrui.

## CHAPITRE VI. Le troisième degré de la vérité, c'est de purifier l'œil de l'âme pour contempler les choses célestes et divines.

5 19. C'est en persévérant dans les trois choses que j'ai dites, dans les larmes clé la pénitence, dans les désirs de la justice et dans les œuvres de  
10 miséricorde, qu'on peut dégager la vue de son cœur des trois obstacles qui proviennent de notre ignorance, de notre faiblesse et de notre amour-  
15 propre, et qu'on parvient, par la contemplation, au troisième degré de la vérité. Voilà les voies qui semblent bonnes aux hommes, mais à ceux  
20 seulement qui ne savent point se réjouir, lorsqu'ils ont fait le mal, ni triompher dans les choses les plus criminelles (Prov., II, 14), et qui ne  
25 mettent en avant ni leur ignorance ni leur faiblesse pour s'excuser de leurs péchés; car c'est en vain que ceux qui sont faibles et ignorants, parce qu'ils  
30 le veulent bien, afin de pouvoir pécher à leur aise, invoquent comme une excuse leur faiblesse ou leur ignorance. A quoi a-t-il servi au premier  
35 homme, quoiqu'il n'eût pas péché de son plein gré, de s'excuser de la faute sur la femme comme sur la faiblesse de la chair (Gen. III) ? Et ceux qui ont  
40 lapidé le premier martyr de la foi, sont-ils excusables parce qu'ils se sont bouché les oreilles pour ne point l'entendre (Act., VII) ? Que ceux donc qui  
se sentent éloignés de la vérité par le désir et l'amour du mal et accablés par la faiblesse et l'ignorance, changent leurs désirs mauvais en  
gémissements, leur amour du mal en chagrin ; qu'ils triomphent de la faiblesse de la chair par le besoin de la justice et de leur ignorance par une  
instruction solide, s'ils ne veulent point, après avoir méconnu la vérité, quand elle était pauvre, nue et faible, être forcés de la reconnaître à leur  
honte, mais trop tard quand elle viendra avec une grande puissance et une grande vertu, terrible et accusatrice, et n'avoir que cette inutile excuse à lui  
faire entendre: « Quand vous avons-nous vu dans le besoin et avons-nous manqué à vous assister (Matth., XXV, 44) ? » Il faudra bien reconnaître le  
Seigneur quand il viendra rendre la justice, si on le méconnaît aujourd'hui qu'il ne veut que la miséricorde. Ils verront alors celui qu'ils ont percé  
(Joan., XIX, 37) ; et les avarés pourront contempler celui pour qui ils n'ont eu que du mépris. C'est donc par les larmes, par le désir de la justice et par  
les œuvres de miséricorde que l'œil de l'âme, auquel la vérité l'a promis en ces termes : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu  
(Matth., V, 8), » de se montrer dans toute sa pureté, de se débarrasser de toutes les souillures que la faiblesse, l'ignorance et la passion lui ont fait  
contracter. La vérité a donc trois degrés ou états; nous montons au premier par le travail de l'humilité, au second par le sentiment de la  
compassion et au troisième par le transport de la contemplation. C'est la raison qui nous conduit au premier degré, en jugeant ce que nous  
sommes ; le sentiment de compassion pour les autres nous fait gravir le second et nous ne parvenons au troisième que par la pureté qui nous élève  
aux choses invisibles.

## SECONDE PARTIE : les 12 degrés de l'orgueil

### CHAPITRE X. Le premier degré de l'orgueil est la curiosité.

28. Le premier, degré de l'orgueil est la curiosité. Vous la reconnaîtrez à ces signes. Si vous voyez un moine dont jusqu'alors vous étiez parfaitement sûr, commencer, partout où il se trouve, debout, en marche ou assis, à tourner les yeux de côté et d'autre, à lever la tête et à avoir s l'oreille au guet, tenez pour certain que ces changements extérieurs sont le signe d'un changement intérieur ; car « l'homme qui se pervertit, fait des signes des yeux, frappe du pied et parle avec les doigts (Prov., VI, 12); » cette agitation inaccoutumée du corps est l'indice d'une maladie de l'âme qui débute et qui la rend moins circonspecte, insouciante de ce qui la concerne et curieuse, au contraire, de ce qui a rapport aux autres. Comme elle ne se tonnait plus elle-même, elle est poussée dehors pour paître les chevreaux, c'est-à-dire les yeux et les, oreilles, car chevreaux est synonyme de péchés. Or, de même que la mort est entrée dans le monde par le péché, ainsi entre-t-elle dans l'âme par ces deux ouvertures. C'est donc à les faire paître que l'homme curieux s'occupe, pendant qu'il néglige de rechercher ce qu'il est dans son cœur, où il s'est laissé lui-même. Car je serais bien surpris, ô homme, que tu trouvasses le moyen de t'occuper d'autre chose, si tu veillais soigneusement sur toi. Ecoute donc, ô curieux, ce que dit Salomon; insensé, prête l'oreille aux paroles du Sage : « Appliquez-vous, dit-il, avec tout le soin -possible, à la garde de votre cœur (Prov., IV, 23). » C'est-à-dire, que tous vos sens veillent sur celui d'où coule la vie et le gardent. Où vas-tu donc, ô curieux, quand tu sors de toi et, pendant ce temps-là, à quel gardien te confies-tu? D'ailleurs comment oses-tu bien lever les yeux au ciel contre lequel tu as péché ? Regarde la terre pour apprendre à te connaître; elle te remettra en face de toi, car tu n'es que de la terre et tu retourneras à la terre.

29. Cependant il y a deux circonstances dans lesquelles on peut lever les yeux sans pécher; c'est lorsqu'on le fait pour appeler du secours ou pour en accorder. Ainsi, c'est pour en demander que David lève les yeux vers les montagnes (Psalm., CXX, 1), et c'est pour en envoyer que Dieu les lève sur son peuple (Joan., VI, 5). Le premier agit ainsi s dans la détresse et le second, dans la miséricorde; il est évident qu'ils 'le font l'un et l'autre sans pécher. Ainsi en sera-t-il de celui qui, considérant les circonstances de lieu, de temps et de cause où il se trouve, lèvera les yeux dans la pensée de sa propre faiblesse ou de celle du prochain; non-seulement je ne le blâmerai point, mais encore je trouverai des louanges à lui décerner; car dans le premier cas sa détresse est son excuse, et dans le second c'est la pitié qui le justifie. Mais si on agit dans un autre sentiment, pour moi ce n'est ni le Prophète ni le Seigneur, mais Dina, Ève ou même Satan qu'on imite. En effet, c'était pour faire paître les chevreaux que Dina était sortie, quand elle perdit en même temps son innocence et devint fatale à son père (Gen., XXXIV, 1). O Dina, quel besoin y avait-il pour toi d'aller voir les femmes étrangères? Où en était la nécessité? où même en était l'utilité? N'est-ce point la seule curiosité qui te guidait? Je veux bien que tu les



regardes innocemment; mais toi, es-tu regardée de même? Tu regardes par simple curiosité; mais toi, on te considère avec un excès de curiosité. Qui aurait dit alors que ta curieuse oisiveté ou ton oisive curiosité allait être sitôt, non plus innocente, mais fatale, aussi bien pour toi et pour les tiens que pour un peuple étranger ?

5  
10  
15  
20  
25  
30  
35  
40

30. Et toi, ô Eve, tu as été placée dans le paradis terrestre pour y travailler et pour le garder avec ton mari ; si tu accomplis ta mission, tu passeras un jour dans un endroit où tu n'auras plus rien à faire, plus rien à garder avec sollicitude. Tu peux manger du fruit de tous les arbres du paradis terrestre, à l'exception de celui de l'arbre qui est appelé «l'arbre de la science du bien et du mal (Gen., II, 17). » Si les autres fruits sont tous bons et ont le goût du bien, pourquoi irais-tu manger d'un fruit qui a aussi celui du mal? « Il ne faut pas être plus sage que de raison (Rom., XII, 3) ; » or goûter le mal, ce n'est point être sage, mais insensé. Conserve donc le dépôt et attends la promesse; prends garde de toucher au fruit défendu si tu ne veux perdre celui auquel il t'est permis de toucher. Pourquoi jettes-tu un regard si attentif sur ce qui sera ta mort? Pourquoi tes yeux se portent-ils sans cesse de ce côté, et pourquoi te complais-tu à considérer ce qu'il t'est défendu de manger? Je n'y porte que les yeux, non les mains, me réponds-tu, il ne m'est point interdit de le regarder, s'il m'est défendu d'en manger. Ne puis-je jeter les yeux où il me plaît? Dieu ne m'a-t-il pas laissé la libre disposition de mes regards ? Je te répondrai par ce mot de l'Apôtre: « Tout ce qui m'est permis ne m'est pas bon à faire (I Corinth., VI, 12) : » si ce te n'est point une faute c'en est du moins l'indice, et ta curiosité n'aurait pas le temps de se satisfaire, si ton âme était plus curieuse de se garder elle-même. Ce n'est pas encore une faute, mais c'est une occasion de faute, c'est le signe qu'elle est commise ; elle est aussi la cause qui la fait commettre, car tandis que tu es tout entière appliquée à autre chose, le serpent se glisse secrètement dans ton cœur et te fait entendre de séduisantes paroles, qui imposent silence à ta raison, en même temps qu'elles dissipent tes craintes. « Non, dit-il, non, vous ne mourrez point (Genes., III, 4). » Puis il l'occupe en éveillant sa gourmandise, et il excite sa curiosité en faisant naître le désir dans son âme. Enfin il lui présente ce qui est défendu et lui ravit ce qui lui est accordé, il lui offre un fruit et lui enlève le paradis. Tu bois le poison qui va te donner la mort, à toi qui es la mère d'enfants destinés à la mort; tu perds le salut, mais tu ne perds point en même temps ta fécondité. Nous naissons et nous mourons, mais nous ne naissons que pour mourir, parce que nous sommes morts avant même de naître. Voilà d'an vient, ô Ève, le joug accablant qui pèse depuis lors jusqu'à ce jour, sur tous tes enfants,

45

31. Mais toi qui étais le sceau et l'image du Très-Haut, non pas dans la paradis terrestre, mais dans les délices du paradis même de Dieu (Ezech., XXVIII, 12), que peux-tu désirer de plus ? Au comble de la sagesse, de la perfection et de la beauté, ne cherche rien au-dessus de toi et ne scrute point ce qui dépasse tes forces. Reste en toi, prends garde de déchoir de ce que tu es, si tu te laisses aller à des pensées de grandeur et d'élévation qui

te dépassent. Mais d'où vient, pendant que je te parle, que tu t'élanças par un détour vers l'Aquilon? Déjà je te vois jeter un regard de curiosité sur je ne sais quoi plus haut que toi: «J'irai, dis-je, placer mon trône à l'Aquilon (Isa., XIV, 13)?» Pendant que les autres habitants du ciel se tiennent debout, tu affectes d'être seul assis et tu troubles ainsi, non-seulement la concorde de tes frères et la paix générale de la céleste paix, mais encore, autant qu'il est en toi, le repos même de la Trinité. Ah! malheureux, où ta curiosité te conduit-elle, puisque, dans ta présomption sans imitateur, tu crains point de scandaliser tes frères et d'insulter ton Roi; des millions d'anges sont à son service et des centaines de millions se tiennent debout en sa présence; car nul n'est assis que Celui qui a son trône sur les chérubins et qui a le reste des anges pour serviteurs, et toi en regardant je ne sais quoi autrement que les autres, en l'examinant avec plus de curiosité et en t'y portant avec plus d'irrévérence, tu vas placer ton trône dans le ciel pour égaler le Très-Haut? Dans quel but et dans quelle espérance ? Insensé, mesure donc tes forces, pèse les conséquences, songe à te modérer. Présumes-tu que le Tout-Puissant le sache ou l'ignore, le veuille ou ne le veuille pas? Comment celui dont la volonté est souverainement bonne et la science parfaite, pourra-il vouloir en ignorer le mal que tu médites ? Aurais-tu la pensée que s'il le sait et ne le veut point, il ne saurait du moins s'y opposer? A moins que tu ne croies que tu n'as pas été créé, jamais je ne pourrai croire que tu révoques en doute la toute-puissance, la science infinie et la bonté de ton créateur, de celui qui a pu te tirer du néant, qui a su et voulu te faire tel que tu es. Comment peux-tu donc croire que Dieu consentira à une chose qu'il ne veut pas qu'on fasse et qu'il peut empêcher? Est-ce que par hasard je ne verrais pas déjà s'accomplir, ou plutôt, commencer en toi ce que, après toi et par toi ceux qui te ressemblent ont fait dire sur la terre : Tout maître nourrit des insensés ? Ton œil est-il mauvais, parce que lui est bon? Sa bonté t'inspire une confiance criminelle et te donne l'impudence de dédaigner sa science et l'audace de braver sa puissance.

32. Oui, telles sont tes pensées, ô impie, telle est l'iniquité que tu médites sur ta couche en disant : Est-ce que vous pensez que le Créateur anéantira son œuvre ? Je sais bien qu'aucune de mes pensées n'échappe à Dieu, puisqu'il est Dieu; je sais bien aussi qu'elles ne sauraient lui plaire, attendu qu'il est bon, et que, s'il le veut, je ne saurais lui échapper parce qu'il est puissant. Est-ce donc pour moi une raison de craindre ? Si, à cause de sa bonté, le mal ne peut lui plaire dans les autres, à combien plus forte raison lui déplaira-t-il en lui ? Je veux bien que ce soit mal à moi de vouloir quelque chose qu'il ne veut point, ce sera mal aussi à lui de se venger. Il sera donc aussi éloigné de vouloir se venger de n'importe quel crime qu'il l'est de vouloir et de pouvoir se dépouiller de sa bonté. Malheureux, ce n'est pas Dieu, C est toi-même, oui, c'est toi que tu trompes, et ton iniquité s'est déçue elle-même et n'en a point imposé à Dieu. Ta conduite est pleine de fourberie, mais c'est sous ses yeux que tu agis; c'est donc toi, non Dieu, que tu trompes, et comme tu tournes contre lui les biens immenses que tu as reçus de lui, tu n'en es que plus odieux dans ton iniquité. Est-il en effet

iniquité plus grande que de te servir, pour mépriser ton Créateur, précisément des dons qui devaient te le faire aimer davantage? Non, il n'en est pas de plus grande pour toi, qui ne peux douter de la puissance de Dieu et qui sais bien qu'il peut te détruire s'il le veut, puisqu'il a pu te créer, de compter que, à cause de son excessive bonté, il ne voudra point se venger et de lui rendre ainsi le mal pour le bien et la haine pour l'amour.

5  
10  
15  
20  
25  
30  
35

33. Ce n'est point d'un courroux momentané, mais d'une haine éternelle que tu te rends digne par ton iniquité, toi qui désires et qui espères t'égaliser à ton très doux et très haut Seigneur, en sorte qu'il ait sans cesse sous les yeux un spectacle qui l'afflige et la vue d'un égal qu'il ne voudrait point avoir et qu'il ne renverse point, quoiqu'il puisse le faire; toi qui, bien plus, espères qu'il aimera mieux souffrir que de te laisser périr. Il pourrait certainement t'abattre s'il le voulait, mais à cause de son excessive bonté, tu penses qu'il ne saurait jamais le vouloir. Assurément s'il est tel que tu te le représentes, tu en es d'autant plus coupable de ne le point aimer, et s'il arrive qu'en effet il aime mieux souffrir lui-même tes attentats que de te frapper, quelle n'est pas ta malice de ne point épargner du moins celui qui ne s'épargne pas afin de t'épargner? Mais il s'en faut bien que sa perfection ne lui permette point d'être juste, parce qu'il est bon, comme s'il ne pouvait être l'un et l'autre en même temps ; la bonté alliée à la justice est meilleure au contraire que séparée d'elle, ou plutôt la bonté sans la justice ne serait même plus une vertu. Quand tu te montres ingrat envers la bonté gratuite de Dieu, qui t'a créé sans aucun mérite de ta part, tu ne crains pas sa justice parce que tu ne l'as point encore éprouvée, et tu te laisses audacieusement aller à commettre une faute dont tu te promets à tort l'impunité ; mais tu ne tarderas point, en tombant dans la fosse que tu prépares à ton Créateur, à reconnaître qu'il n'est pas moins juste que bon. Pendant que tu médites contre lui une peine dont il pourrait se garantir s'il le voulait, mais à laquelle il ne saurait vouloir se soustraire, à ce que tu penses, parce que tu t'imagines qu'il n'a pas ce genre de bonté avec laquelle tu ne l'as point encore vu punir personne, ce Dieu plein de justice, qui ne peut ni ne doit souffrir que sa bonté soit impunément offensée, fera retomber sur toi une peine pareille ; cependant il tempère tellement sa sentence de vengeance, que tu n'as qu'à te repentir pour obtenir de lui ton pardon. Mais ton cœur endurci et impénitent ne saurait songer au repentir; aussi ne pourras-tu éviter ton châtement.

40  
45

34. Mais écoutez son audace : « Les cieux, dit-il, sont mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds (Isa., LXVI, 1). » Il ne dit pas : L'Orient ou l'Occident ou tout autre endroit du ciel, mais les cieux tout entiers sont mon trône. Cependant tu ne peux aller t'asseoir à aucun endroit dans le ciel, puisque le Seigneur se l'est réservé tout entier pour lui; tu ne saurais non plus te poser sur la terre, il se l'est donnée pour escabeau; c'est un endroit stable où l'Église est fondée et repose sur le roc. Que feras-tu donc chassé du ciel et ne pouvant demeurer sur la terre? Il ne te reste plus que l'air, non pour y fixer ta demeure d'une manière stable, mais pour le parcourir en volant, afin d'expier par un perpétuel changement de lieu ton

désir d'une éternelle stabilité. Tu flotteras donc entre le ciel et la terre; car le Seigneur étant assis dans les cieus, comme sur un trône élevé, et la terre étant pleine de sa majesté, il ne te reste plus que les airs en partage.

5 35. A mon avis, si les Séraphins volent sur deux de leurs ailes, c'est-à-dire, avec les ailes de la contemplation, du trône de Dieu à l'escabeau de ses pieds, et de l'escabeau de ses pieds à son trône; si, en même temps, de deux autres ailes ils voilent la tête et les pieds du Seigneur, ce n'est que pour écarter les regards de ta curiosité, de même que le Chérubin placé à l'entrée du paradis terrestre en éloigne l'homme devenu pécheur. De cette  
10 manière tu ne saurais désormais scruter, dans ton audace ou dans ta prudence, les secrets des cieus non plus que pénétrer sur la terre les mystères de l'Église, obligé de te contenter du cœur des orgueilleux qui ne peuvent demeurer sur la terre comme le reste des hommes et sont incapables de s'élever dans les cieus avec les anges. Mais si la tête du  
15 Seigneur dans les cieus et ses pieds sur la terre sont dérochés à tes regards, il te reste pourtant comme un certain entre-deux à voir ou plutôt à envier; car, dans les airs ou tu flottes, tu peux voir passer près de toi les anges qui descendent ou qui montent, mais tu ne sais ni ce qu'ils entendent là-haut ni ce qu'ils rapportent ici-bas.

20 36. O toi qui te levais le matin, Lucifer, ou plutôt Noctifer et même Mortifer, jadis tu prenais ton essor de l'Orient au Midi, et voilà que, changeant de direction, je te vois tendre vers l'Aquilon! Mais plus ton vol est rapide pour t'élever, plus je te vois tomber vite vers le Couchant. Je voudrais bien pourtant, ô ange curieux, examiner moi-même de plus près  
25 la pensée intime de ta curiosité : « J'élèverai, dis-tu, mon trône à l'Aquilon (Isa., XIV, 13). » Il ne peut être question dans ta bouche d'un Aquilon ni d'un trône matériels, puisque tu es un pur esprit; « l'Aquilon » pourrait donc bien signifier les futurs réprouvés et « ce trône, » le pouvoir qui t'est accordé sur eux. Plus ta science te rapproche de la prescience de Dieu, en  
30 comparaison du reste des anges, plus aussi tu distingues avec perspicacité ceux qui ne reçoivent pas un rayon de la sagesse et ne se font point remarquer par la ferveur de l'esprit. Les trouvant vides, tu établis en eux ton empire, tu les remplis de la lumière de ton astuce, tu les enflames des ardeurs de ta malice et, de même que le Très-Haut se trouve par sa  
35 sagesse et sa bonté à la tête de tous les fils de l'obéissance, ainsi tu te trouves à la tête de tous les fils de l'orgueil; tu es leur roi, tu les gouvernes par ton astucieuse perversité et par ta perverse fourberie, et voilà comment tu prétends ressembler à Dieu. Mais je me demande si tu as prévu ta chute en présence de Dieu aussi bien que tu avais prévu ta  
40 principauté sous ses yeux? Si tu l'as prévue, quelle ne fut point ta folie de vouloir dominer au prix de semblables malheurs et d'aimer mieux régner à des conditions si misérables que de servir dans la félicité? Ne valait-il pas mieux pour toi participer à ces plaies lumineuses que d'être le prince des ténèbres? Mais j'aime mieux croire que tu n'as rien prévu, soit, comme je  
45 l'ai dit plus haut, que ne songeant qu'à la bonté de Dieu, tu te sois dit: Il ne me punira point, et que cette pensée impie t'ait porté à l'irriter ou, qu'à la

vue du premier rang à occuper, la poutre de l'orgueil se soit tout à coup tellement accrue dans ton œil qu'elle t'ait empêché de voir le précipice.

5 37. Ainsi arriva-t-il à Joseph de prévoir son exaltation, sans toutefois  
prévoir qu'il commencerait par être vendu, quoique sa vente dût précéder  
son exaltation. Ce n'est pas que je croie que ce patriarche se soit laissé aller  
à l'orgueil, mais je pense que cela est arrivé ainsi, pour nous empêcher de  
croire que les prophètes n'ont rien prévu, parce que sous l'inspiration de  
10 l'esprit de prophétie ils n'ont pas tout prévu. Si on veut voir un sentiment  
de vanité dans le seul fait de cet enfant, qui racontait les songes qu'il avait  
eus et dont il ignorait encore le sens, je pense, moi, qu'il ne faut attribuer  
son récit qu'à la simplicité de son âge ou y voir quelque mystère caché,  
plutôt qu'un mouvement de vanité qu'il a pu d'ailleurs suffisamment expier  
plus tard, par tout ce qu'il a souffert. Il arrive en effet quelquefois que les  
15 prophètes connaissent par révélation des choses agréables, que la faiblesse  
humaine ne peut sans doute apprendre sans un mouvement de vanité, et  
qui n'en arriveront pas moins comme il leur a été révélé, mais non point de  
manière à ce que la vanité, quelle qu'elle, soit, qu'ils ont ressentie  
intérieurement de la grandeur de la promesse ou de la révélation qui leur  
était faite demeure impunie. De même qu'on voit un médecin recourir non  
20 seulement aux emplâtres, mais encore au fer et au feu pour brûler et  
couper toutes les excroissances qui se sont produites dans la plaie qu'ils  
veulent cicatriser, afin qu'elles n'empêchent point l'effet salutaire de  
l'emplâtre qui doit la guérir, ainsi voyons-nous Dieu, le médecin des âmes,  
envoyer des épreuves et des tentations aux prophètes, afin que dans leurs  
25 afflictions et dans leurs humiliations leur joie se change en tristesse et  
qu'ils regardent leur révélations comme des illusions de leur esprit. De la  
sorte, ils sont délivrés de toute vanité sans que la révélation de la vérité en  
souffre. Voilà pourquoi saint Paul ressentait l'aiguillon de la chair qui  
l'empêchait de s'enorgueillir des nombreuses révélations dont il était  
30 honoré (II Corinth., XIII, 7), et comment il se fit que l'incrédulité de Zacharie  
fut punie par la perte de l'usage de la langue, sans que pour cela il y eût  
rien de changé dans la manifestation de la vérité qui devait se faire en son  
temps (Luc., I, 20). Mais, dans la gloire comme dans l'ignominie, les saints  
ne laissent point de profiter par les tentations mêmes de la vanité qui les  
35 éprouvent comme les autres hommes jusque dans les dons singuliers dont  
ils sont l'objet, et qui ne leur laissent point oublier ce qu'ils sont, malgré les  
choses surnaturelles qu'il leur est donné de voir.

40 38. Mais quel rapport y a-t-il entre la curiosité et les révélations  
dont je me suis trouvé amené à parler? Je me proposais, par cette  
digression, e de montrer que le mauvais ange a pu prévoir, avant sa chute,  
la domination qu'il devait exercer un jour sur les hommes réprouvés, sans  
toutefois prévoir sa propre damnation. Mais terminons en peu de mots  
une digression qui a plutôt soulevé que résolu toutes ces questions  
secondaires touchant le mauvais ange : c'est donc par la curiosité qu'il est  
45 déchu de la vérité, parce qu'il a fini par commettre la faute de désirer et  
par être assez présomptueux pour espérer ce qu'il n'avait d'abord

commencé à regarder qu'avec curiosité. C'est donc avec raison que de tous les degrés de l'orgueil qui est lui-même le commencement de tout péché, nous attribuons le premier à la curiosité; mais si elle n'est promptement réprimée, elle conduit promptement à la légèreté de l'esprit qui en est le second degré.

5

#### **CHAPITRE XI. Second degré de l'orgueil, la légèreté d'esprit.**

39. En effet, quand un religieux se négligeant lui-même commence à jeter un regard de curiosité sur les autres, il arrive qu'il porte les yeux sur ses supérieurs et sur ses inférieurs et que, dans les uns il trouve matière à envie et dans les autres, matière à dédain : alors son esprit n'est pas comme aiguë par la mobilité de ses yeux et dégagé d'ailleurs du poids de tout souci personnel, tantôt, par un mouvement d'orgueil, s'élève bien haut dans ses pensées et tantôt se laisse tomber bien bas, par un mouvement d'envie, en sorte que d'un côté il sèche misérablement de jalousie et de l'autre il sourit dans son orgueil à de puérils sentiments de grandeur; vain ici, mauvais là, il est partout orgueilleux ; car ce n'est que par amour de sa propre excellence qu'il ne peut voir sans douleur qu'il a des supérieurs, de même qu'il ne peut songer qu'il a des inférieurs sans en ressentir de la joie. Or toutes ces vicissitudes de l'âme se trahissent par un langage aussi bref que mordant ou par des paroles aussi multipliées que vaines, et par des discours, tantôt mêlés de rires et tantôt mêlés de larmes, mais toujours déraisonnables. Maintenant vous pouvez comparer, si bon vous semble, ces deux degrés de l'orgueil aux deux degrés correspondants de l'humilité et vous verrez que, dans le dernier, c'est la curiosité et, dans l'avant-dernier, la légèreté qui se trouvent réprimées. Vous pourrez faire une remarque pareille à tous les autres degrés si vous les comparez entre eux. Mais revenons au troisième degré de l'orgueil non en le descendant, mais en le faisant connaître.

10

15

20

25

#### **CHAPITRE XII. Troisième degré de l'orgueil, la sotte joie.**

40. C'est le propre de l'orgueil de se porter avec ardeur vers les choses gaies et de fuir les tristes, ainsi que l'Ecclésiaste en fait la remarque en ces termes: « Le cœur des insensés est où se trouve la joie (Eccles., VII, 5). » Aussi le religieux qui a descendu déjà les deux premiers degrés de l'orgueil et qui se trouve arrivé par la curiosité à la légèreté d'esprit, voyant que la joie après laquelle il soupire, est souvent troublée par la tristesse qu'il ressent à la vue du bonheur des autres, ne peut plus supporter sa propre humiliation et cherche les adoucissements d'une trompeuse consolation. Il restreint donc sa curiosité, du côté où elle ne peut lui montrer que son propre néant et l'excellence d'autrui, pour la reporter tout entière dans le sens opposé afin de noter avec soin en quoi il lui semble qu'il excelle lui-même sur les autres et de ne rien perdre de sa joie en ne voyant plus rien de ce qui l'afflige. De cette manière, son cœur qui avait commencé par être tour à tour en proie à la joie et à la tristesse, commence à ne plus éprouver qu'une sotte joie. Or voici à quels signes vous la reconnaîtrez soit en vous soit dans les autres. Quiconque est arrivé à ce troisième degré de l'orgueil, ou ne se plaint plus jamais ou du moins

30

35

40

45

ne se plaint que rarement, il est rare aussi qu'on lui voie verser des larmes. Si vous le considérez, vous serez porté à croire ou qu'il ne pense point à lui ou qu'il est purifié de toutes ses fautes. Il y a de la bouffonnerie dans ses manières, l'enjouement brille sur son visage et la vanité éclate dans toute sa démarche; il plaisante volontiers, volontiers aussi il s'abandonne au rire ; cela se conçoit, car en même temps qu'il a effacé de sa mémoire le souvenir de tout ce qu'il y a en lui de méprisable et de triste, il a groupé sous les yeux de son âme tout le bien qu'il se connaît ou qu'il se suppose, attendu qu'il ne pense que ce qu'il lui plaît et se met peu en peine du reste, s'il le peut; enfin il ne peut plus ni retenir ses rires ni dissimuler sa sottise joie. Telle on voit une vessie gonflée d'air, si on vient à y faire un petit trou et à la presser ensuite, se dégonfler en sifflant, parce que l'air, en s'échappant par une étroite ouverture, au lieu de se répandre tout à la fois, produit un bruit continu, ainsi voit-on un religieux, quand une fois il a rempli son cœur de pensées vaines et bouffonnes, comme du vent de la vanité que l'heure du silence ne lui permet plus de laisser échapper à pleine bouche, éclater enfin en rires à peine étouffés au fond de sa gorge; dans son embarras il se cache le visage, il se mord les lèvres, il serre les dents, mais le rire lui échappe malgré lui, et les éclats en retentissent, quelques efforts qu'il fasse pour les arrêter; en vain, place-t-il sa main devant sa bouche, le rire éclate par le nez.

### **CHAPITRE XIII. Quatrième degré de l'orgueil, la jactance**

41. Mais quand la vanité a commencé à grandir et la vessie à se gonfler davantage, il faut à l'air un trou plus large, une plus grande ouverture pour s'échapper, autrement la vessie éclaterait. Ainsi en est-il du religieux qui surabonde d'une sottise joie; s'il ne peut laisser un libre cours au besoin qu'il a de rire, ou témoigner sa gaieté par ses manières, il s'écrie avec Eliu : « Ma poitrine est comme remplie de vin nouveau qui n'a point d'air et qui fait rompre les vaisseaux où on le renferme (Job, XXXII, 19). » Il faut donc ou qu'il parle ou qu'il éclate ; il est plein de paroles et son esprit est comme en travail pour enfanter toutes les pensées qu'il a conçues (Ibid. 18). Il a faim et soif de gens qui l'entendent, à qui il débite toutes ses vanités; devant qui il répande toutes ses pensées et à qui il dise ce qu'il est et ce qu'il vaut. L'occasion de parler lui est-elle offerte, si la conversation roule sur les lettres, on l'entend citer les anciens et les modernes, les jugements se succèdent sur ses lèvres, et les expressions ampoulées résonnent. Il prévient les questions et répond même à ceux qui ne lui en font point; il fait la demande et la réponse et coupe la parole à son interlocuteur. Si la cloche donne le signal du silence, les minutes lui semblent des heures, et il demande la permission de continuer l'entretien après que le temps est passé, non point pour édifier, mais pour montrer son savoir. Il pourrait édifier mais ce n'est pas ce qu'il se propose; ce qu'il veut, ce n'est ni de vous apprendre quelque chose, ni de s'instruire lui-même auprès de vous de ce qu'il ignore, mais c'est qu'on sache qu'il est savant. Est-il question de la religion, aussitôt il vous cite des songes et des visions; il loue les jeûnes, recommande les veilles et fait par-dessus tout

l'éloge de l'oraison ; il disserte avec autant de talent que de vanité sur la patience, sur l'humilité et sur toutes les vertus; à l'entendre parler, on serait tenté de dire que chez lui « la bouche parle de l'abondance du cœur, et que l'homme de bien tire ces bonnes choses du bon trésor de son cœur (Luc, VI, 45 et Matth., VII, 44).» Si l'entretien tourne au plaisant, alors il est intarissable, ce sujet est précisément son fort Si vous l'entendez, c'est un fleuve de vanités, un torrent de plaisanteries qui s'échappe de ses lèvres, au point que les esprits les plus graves ne peuvent s'empêcher de rire. Pour tout dire en un mot, reconnaissez la jactance à ce flux de paroles. Je vous ai décrit et nommé le quatrième degré de l'orgueil, évitez-le, mais rappelez-vous-en le nom. Venons-en maintenant, mais avec la même précaution, au cinquième degré que j'appelle la singularité.

#### **CHAPITRE XIV. Cinquième degré de l'orgueil, la singularité.**

42. Celui qui s'élève avec jactance au-dessus des autres, rougirait de ne pas faire quelque chose de plus que ses frères afin de paraître plus qu'eux. Aussi, n'est-ce pas assez pour lui de ce que la règle commune du monastère, ou les exemples des anciens lui prescrivent; ce n'est pas toutefois qu'il travaille à être meilleur que les autres; il veut le paraître et si son ambition ne va point jusqu'à mener effectivement une vie plus sainte, il veut vivre du moins de manière à pouvoir dire :« Je ne suis pas comme le reste des hommes. » Aussi est-il plus satisfait de jeûner une seule fois quand personne ne jeûne que s'il jeûnait tout une semaine avec tout le monde. Il préfère une toute petite oraison faite en particulier, à la psalmodie d'une nuit tout entière. A dîner, il jette les yeux de tous côtés, et s'il aperçoit un religieux qui mange moins que lui, il est tout triste de se voir vaincu et se met aussitôt à se restreindre impitoyablement sur le nécessaire, car il craint plus encore de perdre quelque chose de sa gloire que d'endurer les souffrances de la faim. S'il voit quelqu'un plus maigre et plus pâle que lui, il se regarde comme n'étant plus rien et n'a plus de repos. Comme il ne peut pas voir de ses propres yeux son juge, tel qu'il apparaît aux yeux des autres, il considère ses mains et ses bras, il se tâte les côtes, il se palpe les épaules et les flancs, afin de juger de la pâleur du teint de son visage, selon qu'il trouve ses membres plus ou moins décharnés. Il se montre d'une grande exactitude pour toutes ses pratiques à lui, mais fort peu fervent pour celles de la règle. Dans son lit il veille, mais il dort au chœur, et après avoir somméillé toute la nuit pendant que les autres chantent les matines, on le voit rester seul en prière dans la chapelle lorsque tous les autres se reposent dans le cloître après l'office. Cependant il crache, il tousse et pousse dans son coin des gémissements et des soupirs qui remplissent les oreilles de ceux qui se trouvent assis dehors. Toute ces pratiques aussi singulières que vaines lui font une grande réputation parmi les plus simples qui approuvent volontiers ce qu'ils voient, sans discerner quel en est le principe, et qui l'égarerent en témoignant qu'ils l'estiment bien heureux (Isa., III, 12).



## **CHAPITRE XV. Sixième degré de l'orgueil, l'arrogance.**

43. Il croit tout ce qu'on lui dit, il loue tout ce qu'il fait et ne fait point attention où il va; il oublie l'intention qui le pousse, dès qu'il sent qu'il a frappé l'opinion, et, tandis que pour tout le reste il s'en rapporte plus à lui-même qu'aux autres, pour ce qui est lui, au contraire, il s'en rapporte plus aux autres qu'à soi, en sorte que ce n'est pas en paroles seulement ou par une simple ostentation qu'il préfère sa manière de pratiquer la vie religieuse, mais c'est du fond de l'âme qu'il la croit plus sainte que toutes les autres, et toutes les louanges qu'il sait qu'on lui donne, bien loin de les attribuer à l'ignorance ou à la simple bienveillance de ceux qui les lui décernent, il a l'arrogance de les tenir pour effectivement méritées. Ainsi, après la singularité, c'est à l'arrogance que nous donnerons le sixième rang. Après l'arrogance vient la présomption qui est le septième degré de l'orgueil.

## **CHAPITRE XVI. Septième degré de l'orgueil, la présomption.**

44. En effet, comment celui qui pense l'emporter sur tout le monde, ne présumerait-il pas plus de lui que des autres? Il s'assied au premier rang dans les réunions, répond le premier dans les conseils, se présente sans être appelé et s'ingère là où il n'a pas besoin de se mêler; il remet en ordre ce qui est déjà rangé et refait ce qui est fait, car il ne tient pour bien rangé et bien fait que ce qu'il a rangé et fait lui-même. Il juge les juges eux-mêmes et prévient leur jugement. S'il ne se voit point promu au prieurat, quand le temps est venu pour lui d'aspirer à cette charge, il pense que son abbé lui est hostile ou qu'il a été trompé. Si on ne le charge que d'un médiocre emploi, il s'en offense mais le dédaigne, convaincu qu'il ne doit pas être employé à de si petites choses, quand il se sent capable des plus hautes fonctions. Mais cet homme qu'on voit si empressé à s'ingérer en tout avec plus de présomption encore que de bon vouloir, ne peut certainement manquer de tomber dans quelque faute. Or, c'est au prélat à reprendre ceux qui manquent ; mais comment celui qui ne peut croire qu'il soit ou qu'on le regarde comme étant en faute, conviendra-t-il qu'il a failli en quoi que ce soit? Aussi, quand on lui reproche quelque chose, ses torts, au lieu de disparaître, augmentent; et alors, sous le coup d'une réprimande, si vous voyez que son cœur se laisse aller à des paroles de malice, soyez assuré qu'il est tombé au huitième degré de l'orgueil qui est la défense du péché.

## **CHAPITRE XVII. Huitième degré de l'orgueil, la défense du péché.**

45. Or il y a plusieurs manières de s'excuser de ses péchés. Ou bien le coupable dit : Je n'ai point fait cela; ou bien il dit: Je l'ai fait il est vrai, mais j'ai bien fait, ou si j'ai eu tort de le faire, la faute n'est pas grande, d'autant plus que je ne l'ai pas fait avec mauvaise intention. Si, comme Adam et Ève, il est convaincu de l'avoir fait, il s'efforce d'en rejeter la faute sur un autre qui l'a conseillé. Or, comment celui qui entreprend avec cette audace de justifier les fautes les plus manifestes, pourra-t-il jamais aller

découvrir avec humilité à son abbé les mauvaises pensées qui se glissent secrètement dans son cœur ?

### **CHAPITRE XVIII. Neuvième degré de l'orgueil; un aveu qui n'est qu'une feinte.**

5                   46. Quelque répréhensibles que soient jugées ces sortes d'excuses, puisque le Prophète les appelle des paroles de malice, il est quelque chose de bien pire encore que la défense obstinée et opiniâtre d'une faute, c'en est l'aveu feint et orgueilleux. Il y a des personnes qui, lorsqu'elles s'entendent reprocher des choses par trop manifestes, comprennent que, si elles entreprennent de se justifier, elles ne réussissent point à se faire croire, ont recours à un moyen plus subtil de se tirer d'affaire, et répondent par un aveu plein de fourberie de leur faute: « Il en est en effet, est-il écrit, qui s'humilient malicieusement et dont le fond du cœur est plein de tromperie (Eccli., XIX, 23). » Ils baissent les yeux, courbent la tête et font briller, s'ils le peuvent, une ou deux larmes ; leur voix est étouffée par les soupirs et leurs paroles sont entrecoupées par les sanglots; non seulement ils ne trouvent point d'excuse pour la faute qu'on leur reproche, mais encore ils se plaisent à en exagérer eux-mêmes la grandeur, afin que vous finissiez par douter de ce dont vous croyiez être sûr, en les entendant, de leur propre bouche, s'accuser de fautes impossibles ou à peine croyables. Et en effet, on se met à douter de ce qu'on regardait comme certain, quand on voit quelqu'un s'accuser de fautes qu'on sait très bien ne pas exister. Voilà comment, en affirmant une chose qu'ils ne veulent point être crue, ils trouvent le moyen d'excuser leur faute tout en l'avouant, et de la couvrir même en la découvrant. Ils ont en apparence le mérite d'avouer ce qu'ils ont fait, mais l'iniquité se cache encore au fond de leur cœur ; aussi celui qui les entend, convaincu qu'ils reconnaissent leur faute plus encore par humilité que par respect pour la vérité, leur applique ce passage de l'Ecriture « Le juste commence par s'accuser lui-même (Prov., XVIII, 17). » Ils aiment mieux en effet, aux yeux des hommes; pécher contre la vérité que contre l'humilité, quoique, aux yeux de Dieu, ils pèchent à la fois contre l'une et contre l'autre. Mais si leur faute est si manifeste, qu'ils ne puissent la déguiser en aucune manière aux regards, ils prennent le ton, sinon les sentiments du repentir, pour effacer au moins la tache de leur faute, s'ils ne peuvent effacer la faute elle-même, en rachetant l'ignorance d'une transgression manifeste, par ce qu'il y a de beau à en faire publiquement l'aveu.

40                   47. Il y a de la gloire à être humble; aussi l'orgueil même cherche-t-il à se couvrir du manteau de l'humilité pour échapper au mépris; mais la supercherie ne tarde point à être découverte par un supérieur, pour peu qu'il y ait excès dans cette orgueilleuse humilité, afin de mieux cacher la faute ou d'en éviter plus sûrement le châtement; car de même que la fournaise éprouve les vases du potier, ainsi les tribulations font reconnaître les vrais pénitents. Quiconque est véritablement pénitent, n'a point de répugnance pour les œuvres de pénitence; il embrasse au contraire, avec patience et sans se plaindre au fond du cœur, tout ce qui lui est imposé

pour sa faute dont il a regret. Bien plus, si, dans son obéissance, il se trouve en présence de choses pénibles ou même contraires, s'il est abreuvé d'injustices, il les souffre avec patience et sans se lasser, afin de pouvoir montrer qu'il sait se tenir sur le quatrième degré de l'humilité. Au contraire  
5 celui dont l'aveu n'était qu'une feinte, au plus léger mépris, à la moindre épreuve un peu pénible ne peut plus feindre l'humilité plus longtemps ni dissimuler sa feinte davantage. Il murmure, il se crispe, il s'irrite, et au lieu de se tenir sur le quatrième degré de l'humilité, il tombe manifestement au neuvième de l'orgueil, que, d'après la description que j'en ai donnée, on  
10 peut appeler avec raison un aveu qui n'est qu'une feinte. Quelle confusion pour l'orgueilleux, quand sa supercherie est découverte, la paix de son âme et sa gloire amoindrie, sans que sa faute soit effacée pour cela? Il finit par être reconnu de tous et jugé par tous, et l'indignation est d'autant plus violente, alors qu'on découvre en même temps la fausseté de tout ce qu'on  
15 avait pensé d'abord de lui. C'est alors qu'un supérieur doit sévir avec d'autant plus de rigueur contre lui qu'il est plus sûr d'offenser davantage tout le monde s'il le ménage.

#### **CHAPITRE XIX. Dixième degré de l'orgueil, la révolte.**

48. Si celui qui en est arrivé là n'est pas touché de la grâce de Dieu  
20 (or ceux qui sont dans cet état en sont bien difficilement touchés), de façon à sa soumettre en silence au jugement que tout le monde porte de lui, il ne tarde point à devenir effronté et impudent, et à tomber par la rébellion, d'autant plus fâcheusement au dixième degré de l'orgueil, qu'il y tombe d'une manière tout à fait désespérée. Alors celui qui s'était contenté dans  
25 son arrogance de mépriser ses frères en secret, se mettant en révolte ouverte, méprise son supérieur même.

49. Or il faut savoir que tous les degrés de l'orgueil, que j'ai comptés au nombre de douze, peuvent se réduire à trois seulement. Les six  
30 premiers comprennent le mépris de nos frères; les quatre suivants, le mépris de nos supérieurs, et les deux derniers, le mépris de Dieu. Il faut remarquer aussi que ces deux derniers degrés de l'orgueil qui se trouvent être, en remontant, les deux premiers de l'humilité, doivent être gravis hors de la profession religieuse, de même qu'ils ne peuvent être descendus tant qu'on demeure encore dans l'ordre. Qu'il faille les avoir montés, avant  
35 d'avoir fait profession, cela résulte clairement de la manière dont il est parlé du troisième degré de l'humilité dans la règle. « Le troisième degré de l'humilité, y est-il dit, consiste à se soumettre en toute obéissance à son supérieur par amour pour Dieu (Reg. S. Bened., VII, 31). » Si donc on place  
40 au troisième degré l'obéissance qui, comme tout le monde le sait, n'oblige le novice que du moment qu'il est entré dans la communauté, il s'ensuit évidemment qu'il est censé avoir déjà gravi les deux premiers degrés de l'humilité. Au contraire, dès qu'un religieux dédaigne de conserver la paix avec ses frères et méprise le jugement de son supérieur, que fait-il dans son monastère autre chose que d'y causer du scandale ?

## **CHAPITRE XX. Onzième degré de l'orgueil, la liberté de pécher.**

50. Après le dixième degré de l'orgueil qu'on appelle rébellion, le religieux étant sorti de lui-même ou expulsé du monastère, descend à l'instant au onzième degré. En effet, il s'engage alors dans des voies qui semblent bonnes aux hommes, mais qui finissent, si Dieu par hasard ne les garde pas lui-même, par le conduire au fond de l'abîme, c'est-à-dire jusqu'au mépris de Dieu, selon ce qui est écrit : « Quand le pécheur est tombé au fond de l'abîme du péché, il méprise tout (Prov., XVIII, 3). » On peut appeler le onzième degré, la liberté de pécher; en effet le religieux que ni la crainte d'un supérieur qui le voit, ni le respect de ses frères, ne retiennent plus, goûte le plaisir de faire sa volonté, d'autant plus complètement qu'il le fait en plus grande sécurité, chose que la crainte et le respect ne lui permettaient pas de faire quand il était dans le cloître. Toutefois, s'il ne craint plus ni ses frères ni ses supérieurs, il n'en est pas encore arrivé tout à fait au point de ne plus avoir même la crainte de Dieu. En effet, sa raison qui murmure encore tout bas, rappelle cette crainte à sa volonté et ne lui permet pas, dans le commencement, de faire le mal sans quelque hésitation; semblable à ceux qui traversent une rivière à gué, il ne s'avance que pas à pas, et ne court point encore dans les sentiers du mal.

## **CHAPITRE XXI. Douzième degré de l'orgueil, l'habitude de pécher.**

51. Mais lorsque, par un terrible jugement de Dieu, les premiers crimes ont été suivis de l'impunité, on revient volontiers à ce qui a procuré du plaisir et plus on y revient, plus on y trouve d'attrait. A mesure que la concupiscence se réveille, la raison s'endort et les chaînes de l'habitude se resserrent. Le malheureux est entraîné dans l'abîme du péché et livré à la tyrannie de ses vices; emporté par le torrent de ses désirs charnels, il oublie sa raison et la crainte de Dieu, et finit, l'insensé! par dire dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu (Psalm. XIII, 1). » Alors on le voit user indifféremment des choses défendues comme de celles qui sont permises, et ne plus interdire à son esprit, à ses mains et à ses pieds les pensées, les actions ou les démarches mauvaises. Tout ce que désire son cœur et tout ce qui lui vient à la bouche ou se trouve à la portée de sa main, il le projette, le dit et le fait, car sa volonté est adonnée au mal, ses lèvres ne s'ouvrent qu'au mal et ses mains ne font que le mal. De même que le juste, après avoir gravi tous les degrés de l'humilité, court dans les sentiers de la vie, d'un cœur dégagé et sans éprouver de fatigue parce qu'il a contracté l'habitude du bien, ainsi le pécheur, quand il les a descendus, ayant cessé, par l'habitude du mal, de suivre la raison pour guide, et ne se trouvant plus retenu par le frein de la crainte de Dieu, s'avance d'un pas rapide et assuré vers la mort. Ceux qui sont au milieu des degrés se fatiguent et sont dans de grandes angoisses; et soit qu'ils descendent, soit qu'ils montent ; tantôt ils sont tourmentés par la crainte de l'enfer et tantôt retardés par la force de l'habitude. Il n'y a que ceux qui se trouvent au haut ou au bas qui courent sans obstacle et sans fatigue, l'un à la vie, l'autre à la mort, le premier avec joie et le second avec entraînement ; celui-là est rendu allègre par la charité et celui-ci par la passion; mais s'ils ne ressentent ni

l'un ni l'autre la peine et la fatigue, le premier le doit à l'amour et le second à l'endurcissement. Dans l'un c'est la charité parfaite et dans l'autre c'est l'iniquité consommée qui détruit toute crainte; si le premier est en sécurité, c'est parce qu'il voit clair, tandis que la sécurité de l'autre ne vient qui de son aveuglement. Aussi peut-on appeler le douzième degré, l'habitude de pécher qui fait perdre la crainte de Dieu et nous le fait mépriser lui-même.

## **CHAPITRE XXII. Faut-il et comment faut-il prier pour les âmes désespérées et mortes ?**

52. Or, dit l'apôtre saint Jean, « Je ne vous dis point de prier pour celui qui en est là (I Joan., V, 16). » Eh quoi ! saint Apôtre, voulez-vous donc qu'on désespère de lui? — Ce que je veux, c'est que celui qui a encore quelque amour pour lui, gémissé sur son sort, qu'il ne songe point à prier pour lui, mais qu'il ne cesse de pleurer sur lui. Qu'est-ce à dire? Reste-t-il quelque ombre d'espérance à celui pour qui il n'y a plus lieu de prier ? Ecoutez une âme qui avait la foi, qui avait même encore quelque espérance et qui pourtant avait cessé de prier : « Seigneur, dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait point mort (Joan., XI, 21). » La foi de cette femme était grande, puisqu'elle croyait que le Seigneur aurait pu arrêter la mort par sa seule présence s'il eût été là. Mais après que la mort a frappé son frère, que dit-elle? Il s'en faut bien qu'elle doute que celui qui aurait pu l'empêcher de mourir puisse le rendre à la vie, maintenant qu'il n'est plus; en effet, elle continue en ces termes : « Mais je sais que, présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez (Ibid., 22). » Puis, lorsque Jésus lui demande où l'on a déposé son frère, elle lui répond : « Venez et voyez (Ibid., 34). » Pourquoi cela? O Marthe, vous nous donnez de grandes preuves de votre foi, mais pourquoi avec une telle foi, manquez-vous de confiance? « Venez, dites-vous, et voyez. » Si vous n'avez point perdu tout espoir, pourquoi ne l'accompagnez-vous point et ne lui dites-vous point : Ressuscitez-le ? Si, au contraire, vous n'en avez plus, pourquoi tourmentez-vous inutilement le Maître? Est-ce que, par hasard, la foi pourrait obtenir ce que la prière n'a point osé demander? Et quand le Maître s'approche du cadavre de votre frère, vous l'arrêtez en lui disant : « Seigneur, il sent mauvais à présent, car il y a déjà quatre jours qu'il est mort (Ibid., 39). » Est-ce feinte, est-ce désespoir, quand vous parlez ainsi ? Nous voyons ainsi le Seigneur après sa résurrection feindre d'aller plus loin au moment même où il voulait rester avec ses disciples (Luc., XXIV, 28). O saintes femmes, pieuses amies du Christ, si vous aimez votre frère, pourquoi ne faites-vous point appel à la bonté de celui dont l'amitié et la puissance ne peuvent faire un doute pour vous? Elles me répondent : En feignant de ne point prier, nous prions mieux, et en feignant de n'avoir plus d'espérance, nous espérons avec plus de sécurité. Nous montrons notre foi et nous faisons connaître les dispositions de notre cœur, et celui qui n'a pas besoin qu'on lui parle pour savoir ce qu'on pense les connaît parfaitement. Certainement nous n'ignorons point qu'il peut tout, mais si un miracle si grand, si nouveau, si inouï n'est pas au-dessus de ses forces, il

dépasse pourtant de beaucoup nos humbles mérites. Il nous suffit d'avoir donné à sa puissance l'occasion de se montrer et à son amitié celle de se faire jour; nous préférons maintenant attendre patiemment ce qu'il lui plaira de faire plutôt que d'être assez indiscrètes pour lui demander une chose que, peut-être, il ne veut point faire. Il se peut enfin que notre réserve supplée à ce qui manque à nos mérites. De même, je vois bien que saint Pierre, après sa chute, a versé des larmes, mais je ne sache pas qu'il ait proféré une seule prière, et pourtant je ne doute pas qu'elle lui ait été pardonnée.

53. Apprenez aussi, à l'exemple de la Mère du Seigneur, à avoir une grande foi dans les miracles, tout en conservant une grande réserve jusque dans cette grande foi. Apprenez à son école à parer la foi de réserve, et à réprimer la présomption. «Ils n'ont plus de vin (Joan., II, 3) » dit-elle ; Comme sa prière est courte ! Quelle réserve, quand elle suggère à son Fils les pensées que sa pieuse sollicitude lui inspire ! Aussi, pour que vous sachiez bien qu'en cette circonstance elle gémit plutôt avec bonté qu'elle ne demande avec présomption, la réserve, tempérant de son ombre la pieuse ardeur qui l'anime, supprime par déférence la confiance qu'elle avait dans la prière; aussi n'est-ce point le front haut et en présence de tout le monde qu'elle élève la voix et qu'elle dit avec une sorte d'audace: Je vous en prie, mon fils, le vin manque, les convives sont contristés et l'époux est couvert de confusion, montrez ce que vous pouvez faire. Au contraire, quoique son cœur soit plein de ces sentiments et peut-être de beaucoup d'autres encore, et qu'ils ne demandent qu'à éclater, cependant c'est en particulier que cette femme pieuse invoque la puissance de Jésus et que cette mère s'adresse à son fils; elle se garde bien de vouloir mettre sa puissance à l'épreuve, elle se contente de rechercher quelles sont ses intentions. « Ils n'ont plus de vin, » dit-elle; quoi de plus réservé ? Quoi de plus confiant? La confiance ne manquait point à sa pitié; la gravité ne faisait point défaut à sa parole, aussi ses vœux ne furent point inutiles. Si donc, cette mère oublie qu'elle est mère et n'ose demander le miracle du vin, de quel front, moi, qui ne suis qu'un esclave et l'esclave très honoré du Fils et de la Mère, oserais-je me permettre de prier pour obtenir la résurrection d'un homme qui est mort depuis quatre jours?

54. Il y a aussi dans l'Évangile deux aveugles, dont l'un recouvra la vue qu'il avait perdue, et l'autre la reçut, car il n'en avait point joui auparavant; le premier était devenu aveugle et le second l'était dès sa naissance. Or, celui qui avait perdu la vue mérita, par ses cris lamentables et extraordinaires, que le Seigneur eût pitié de lui; mais l'aveugle-né fut de la part de son illuminateur l'objet d'une compassion d'autant plus grande et plus admirable qu'il n'avait fait entendre aucune prière pour l'exciter. Aussi lui fut-il dit, et non pas à l'autre: «Votre foi vous a sauvé (Luc XVIII, 42). » Je vois également que le Seigneur ressuscita deux morts peu de temps après qu'ils eurent rendu le dernier soupir, et que pour le troisième il y avait déjà quatre jours qu'il était mort quand il le rappela à la vie, mais il n'y a que la fille du prince de la synagogue qu'il ressuscita à la prière de son

père, quand elle était encore sur son lit de mort, tandis qu'il rendit les deux autres à la vie, par un mouvement inespéré de compassion de sa part.

5 55. De même s'il arrive, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'un de nos frères  
encore parmi nous, je frapperai pour lui à la porte du ciel, tant par mes  
prières, quelque grand pécheur que je sois, que par celles de tous mes  
frères, et s'il revient à la vie, nous aurons sauvé un frère. Mais si je ne  
mérite point d'être exaucé, du moment qu'il ne pourra plus supporter la  
10 présence des vivants, ou que les vivants ne pourront plus le souffrir parmi  
eux, je ferai toujours entendre avec foi mes gémissements, mais je ne  
pourrai plus prier pour lui avec la même confiance. Je n'oserai pas me  
permettre de dire hautement: Seigneur, venez, ressuscitez notre mort;  
mais le cœur toujours suspendu entre la crainte et l'espérance, je ne  
15 cesserai de crier intérieurement: Peut-être, oui, peut-être bien arrivera-t-il  
que le Seigneur écoutera le vœu des pauvres et que son oreille entendra la  
disposition de leur cœur : « Peut-être ferez-vous un miracle à l'égard des  
morts, ou les médecins les rendront-ils à la vie, afin qu'ils chantent vos  
louanges (Psalm. LXXXVII, 11), » et, à propos des morts de quatre jours, je  
20 dirai: « Quelqu'un racontera-t-il dans le sépulcre votre miséricorde, ô mon  
Dieu, et parlera-t-il de votre vérité dans le tombeau (Ibidem, 12)? »  
Cependant le Sauveur peut, s'il le veut, nous secourir à l'improviste, contre  
toute attente et, touché des larmes de ceux qui portent leur mort en terre,  
sinon de leurs prières, rendre ce mort aux vivants ou même rappeler du  
milieu des morts celui qui déjà est enfermé dans son sépulcre. Or, je  
25 regarde comme mort celui qui étant tombé au huitième degré de l'orgueil  
justifie son péché, attendu qu'il est dit: « La confession ne peut venir d'un  
mort, car il est comme s'il n'était pas (Eccli., XVII, 26). » Au dixième degré,  
qui est le troisième en comptant du huitième, déjà le mort est porté dans  
la liberté de pécher, puisqu'il est expulsé du monastère; a-t-il passé le  
30 quatrième degré, à partir du huitième, on peut dire alors qu'il est mort  
depuis quatre jours, puisqu'il est tombé dans le cinquième degré où il est  
enseveli dans l'habitude du péché.

35 56. Toutefois, gardons-nous bien de cesser de prier pour lui au fond  
de nos cœurs, si nous n'osons plus le faire ouvertement, car nous voyons  
saint Paul pleurer ceux mêmes qu'il savait impénitents (II Corinth., XII, 21).  
Je veux bien qu'ils s'excluent eux-mêmes de nos prières; ils ne peuvent  
pourtant point être entièrement exclus de notre cœur, Mais pour eux, ils  
répondront du péril auquel ils s'exposent, en se mettant dans le cas que  
40 l'Église n'ose plus prier ouvertement pour eux, quand elle prie avec  
confiance pour les Juifs mêmes, pour les hérétiques et pour les païens, car  
si le jour du vendredi saint il est fait une prière nommément pour toute  
espèce de pécheurs, il n'en est pourtant fait aucune pour les excommuniés.

45 57. Peut-être, frère Geoffroy, en voyant que j'ai décrit les degrés de  
l'orgueil, au lieu de ceux de l'humilité, direz-vous que j'ai fait autre chose  
que ce que vous attendiez de moi et que je vous avais promis. A cela je  
répondrai que je ne puis vous enseigner que ce que j'ai appris et qu'il ne

me semblait pas qu'il m'appartînt de vous décrire les degrés ascendants, quand je sais beaucoup mieux descendre que monter. Que saint Benoît vous propose les degrés de l'humilité tels qu'il les a disposés dans son cœur, moi je ne puis vous proposer que ceux que j'ai dans le mien et qui tous sont descendants. Toutefois, si vous y faites attention, vous verrez que je parle en même temps de ceux qui montent. En effet, si en allant à Rome vous rencontrez un homme qui en revient et que vous lui demandiez la route qui y mène, pourra-t-il vous en enseigner une meilleure que celle par laquelle il en vient? En vous disant par quels châteaux, quelles villas, 5  
10  
15  
quelles villes, quels fleuves et quelles montagnes il a passé, il vous indique en même temps le chemin qu'il a parcouru et celui que vous devez suivre à votre tour, en sorte que vous devrez, en allant à Rome, passer par les mêmes endroits qu'il a traversés pour en venir. Ainsi, peut-être, dans mes degrés descendants trouverez-vous les degrés ascendants que vous reconnaîtrez en les gravissant, beaucoup mieux dans votre cœur que dans mon écrit. Ainsi soit-il.